

Le Samedi

VOL. X. No 6
MONTREAL, 9 JUILLET 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

FETE DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE



Photographie de Charles Desautels, 1662 rue Notre-Dame, Montréal.

LE JEUNE FILS DE M. AMÉDÉE MÉRINEAU, BOUCHER, QUARTIER ST JEAN BAPTISTE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 9 JUILLET 1898

CÉLÉBRATION DE LA ST JEAN-BAPTISTE



LE JEUNE ENFANT DE M. LAVIGNE, MARCHAND TAILLEUR,
QUARTIER ST-JOSEPH.
Photographie de Laprés & Lavergne.

BOUQUET DE PENSÉES

La mode n'a jamais été que l'opinion en matière de costume.

x

Mieux vaut tard que jamais ! C'est ce que Satan pense des octogénaires.

x

Telle est la magie de la mode, que la dernière nous paraît toujours la plus jolie.

x

Plaisirs courts, longs repentirs ! N'est-ce pas la fidèle définition du mariage, avant et pendant ?

x

Un nom honorable vaut mieux que grande richesse, sans doute ; mais l'humanité continuera à se ranger, chaque fois, du côté de la richesse.

x

Quand il vous arrive de commettre une maladresse et que votre femme ne s'écrie pas : "Je te l'avais bien dit !" vous pouvez être certain qu'elle a déjà fait la même chose.

UN SOLITAIRE.

LA BANQUE VILLE-MARIE

Nous publions aujourd'hui (voir page 29) le rapport annuel de la Banque Ville-Marie. Il est très satisfaisant, on y constate que les bénéfices de cette banque sont plus considérables cette année qu'aux années précédentes et qu'elle a payé une trentaine de mille dollars à ses actionnaires en dividendes.

La Banque Ville-Marie fait des progrès sous une direction prudente et nous en félicitons particulièrement M. Weir, le président, et M. Lemieux, le caissier.

Leur rapport a été approuvé par l'assemblée qui leur a voté des remerciements.

M. Weir, dans ses remarques aux actionnaires, a insisté sur les temps meilleurs et la reprise générale des affaires et il en augure de bons résultats pour la Banque Ville-Marie.

LA DÉFINITION

Le professeur.—Lequel de vous peut établir la différence existant entre l'homme et la brute ?

Le petit Hautegomme.—Moi, monsieur !

Le professeur.—Parle, mon ami.

Le petit Hautegomme.—Quand papa dit à maman qu'elle peut s'acheter un chapeau neuf, elle dit qu'il est un vrai "homme," mais quand il la dispute sur le compte de la modiste elle dit que c'est une "brute."

L'EXPLICATION

Bouleau.—Que peut bien vouloir dire un homme quand il prétend que la guérison est pire que la maladie ?

Rouleau.—Il veut dire que le temps est arrivé pour lui de payer le compte du docteur.

FACILE A RECONNAITRE

Joséphine.—Je ne puis comprendre comment vous faites pour reconnaître les mouchoirs de toile de ceux qui ne le sont pas ?

Gertrude.—Bien facile, pourtant. Ma blanchisseuse garde toujours les premiers.

APRÈS LES ÉLECTIONS

Premier candidat (celui qui a été nommé).—Ce qui m'ennuie, c'est que j'avais promis la lune à mes électeurs !

Second candidat (celui qui a été blackboulé).—Et que vous y avez fait un trou !

ON DEVAIT S'Y ATTENDRE

Le professeur.—Passons à la soustraction. Exemple : neuf petits garçons s'en vont à la rivière, il y en a trois auxquels leurs mamans ont défendu de se baigner. Combien se mettent à l'eau ?

La classe en chœur.—Neuf, m'sieu !

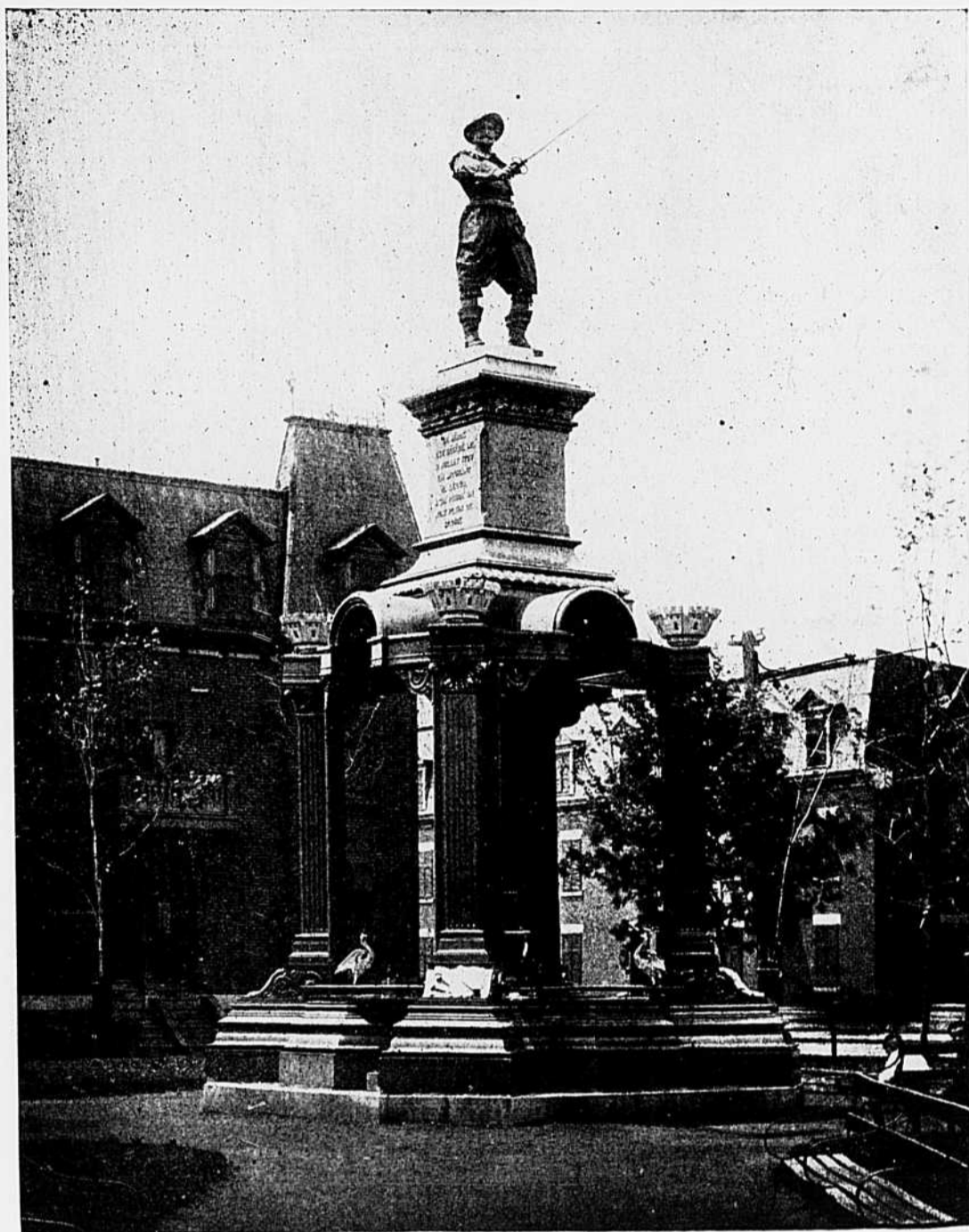
Un sot mis à la mode est toujours fort bien vu. —COLNET

TRÈS DIFFÉRENTS D'ASPECT



Mr et Mme Bonneville, de Montréal, rencontrés sur la plage, en vêtement de bain, par un monsieur qui leur a été présenté l'hiver précédent—Tiens ! Monsieur Gringoin ! Quelle rencontre !... Vous vous rappelez, sans doute, la soirée que nous avons passée ensemble, à Montréal, chez cet excellent Duroseau ?

Mr Gringoin (sans effusion).—Je me rappelle très bien vos figures, mais... ne vous formalisez-pas si... je constate que... la présente circonstance est très, très différente.



LE MONUMENT DU CHEVALIER D'IBERVILLE
Inauguré le 21 Juin 1898, à Ste-Cunégonde

Photographie de Lempres et Latournerie,
350 rue St-Denis

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXXV

SUR UN BOUTON DE ROSE

La rose aux vivaces couleurs
Qu'en bouton vous m'avez donnée,
Grâce à mes soins et grâce aux pleurs
De l'Aube, ne s'est pas fanée.

Dans le verre où, dévotement
J'avais plongé sa tige verte,
À ma fenêtre, et me charmant,
Lentement elle s'est ouverte.

Et, buvant le même soleil,
L'amour pensif dont je vous aime,
Dans mon cœur, au verre pareil,
Sembla s'épanouir de même.

Je sais pourtant que cette fleur
N'aura qu'une existence brève,
Que, demain, sa vive couleur
Ne vivra plus que dans mon rêve.

Que ses beaux pétales pâlis,
Demain joncheront ma croisée,
Et qu'au vent amer des oublis,
Séchera sa tige brisée.

Mais je sais bien que mon amour,
Sans que de pleurs l'Aube l'arrose,
Bien qu'il soit né le même jour,
Vivra plus longtemps que la rose.

ARMAND SYLVESTRE.

L'AIGUILLE

Berthe, si fraîche et si jolie qu'on en mangerait, est assise par terre à côté de sa maman et elle coud comme une grande dame. Elle coud de la vraie toile avec une vraie aiguille et du vrai fil. Elle pousse l'aiguille dans la toile, et le fil passe et repasse tout entier, et elle ne veut jamais que la maman noue le fil.

—Comment veux-tu que je couse, s'il y a un nœud ? dit elle.

—Moi, je fais un nœud, dit la maman.

Et comme il serait long d'expliquer pourquoi, elle ajoute :

—Chacun ses habitudes. Les uns préfèrent coudre sans nœud, les autres avec un nœud.

—Avec un nœud on coud mal, dit nettement Berthe.

Et comme elle lève les yeux pour voir si on la regarde, elle se pique un peu. Elle l'a senti à peine.

Va-t-elle pleurer ? va-t-elle rire ?

Cela dépend d'un rien, d'un geste de sa mère. Elle ne sait plus. Elle s'informe :

—Elle est méchante, l'aiguille, dis, maman ?

—Mais non, ma chérie, elle est gentille, au contraire. Tu vois bien qu'elle veut jouer. Elle cogne à la porte de ton doigt. Elle demande poliment : " Peut-on entrer ? " Et il faut que tu lui répondes, gracieuse et d'une voix douce : " Entrez, mignonne ! "

—Ah ! que c'est drôle ! dit Berthe qui se décide à rire de bon cœur.

Puis elle se remet à l'ouvrage, elle coud d'un air travailleur et elle attend que de nouveau l'aiguille la pique, et dès qu'elle sent quelque chose :

—Entrez, mignonne ! dit elle.

—Bravo, dit la maman, de cette manière il n'y a aucun danger.

Berthe éclate de rire. Elle s'amuse beaucoup. Elle s'amuse même trop et devient imprudente. Comme, à son gré, l'aiguille ne pique pas assez souvent, elle l'aide et voilà qu'elle jette un cri.

Cette fois, l'aiguille a pénétré. Une goutte de sang perle au bout du doigt et la main s'agite dans l'air. On dirait qu'une rose s'est blessée à son épine.

Mais tant pis que vite la maman suce le doigt et souffle dessus, Berthe, ses petites épaules secouées comme si elle avait une petite cascade dans le cœur, répond tout de même :

—En-entrez, mi-gnonne ! JULES RENARD.

FOUILLANT L'HISTOIRE

Joson — On nous affirme qu'Eve a fait son apparition pendant qu'Adam dormait, n'est-ce pas ?

Fuseau. — Parfaitement vrai !

Joson. — Je serais curieux de savoir si elle n'a pas saisi cette occasion là pour fouiller dans ses poches ?

L'homme fier a besoin de son propre respect, et, pour l'obtenir, il est tenté de le mériter.

H. TAINE.

UN SIMPLE ACCOMPTÉ

Mademoiselle Duda. — Patrice, vous m'avez arrangé les cheveux d'une manière charmante, ce soir. Vous valez votre pesant d'or, mon ami.

Le garçon coiffeur. — Merci bien, mademoiselle. Ne pourriez-vous m'avancer \$2.00 en acompté ?

ASSEZ D'UNE

Pança. — Deux têtes valent mieux qu'une !

Gringoire. — Ce qui n'empêche pas qu'une est encore de trop quand elle nous fait mal.

UN SERVICE D'AMIS

Sigismond, qui s'est marié, il y a quelques mois, à épousé une charmante jeune fille.

Les deux époux vivraient fort heureux sans la présence de la mère de la jeune personne, une veuve acariâtre, qui a de la barbe au menton, et qui, à tout propos, se met entre eux deux.

Un des anciens amis de Sigismond, auquel ce dernier avait présenté sa femme, le complimentait chaleureusement hier sur son bonheur.

—Ainsi tu es heureux, cher Sigismond, lui disait-il en soupirant.

—Mon Dieu, oui, mais il ne tient qu'à toi de l'être comme moi. Marie-toi.

—Tu est bon. Où veux-tu, ne connaissant personne, que je trouve une femme ?

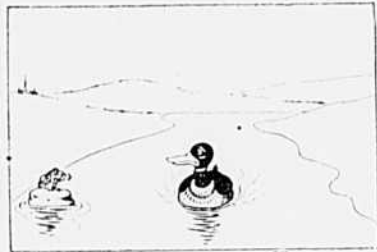
—Epouse ma belle-mère.

X...

ECHO DE LA ST-JEAN-BAPTISTE

Monsieur J. Dennison, photographe, 226 1/2 rue Ste-Catherine, a exécuté un superbe panorama de la procession de la St-Jean-Baptiste à son arrivée à la montagne. C'est une photographie très fouillée et d'une grande habileté d'exécution qui mesure 7 pouces 1/2 sur 36 pouces. Elle est en vente chez l'auteur, au prix de \$1.50.

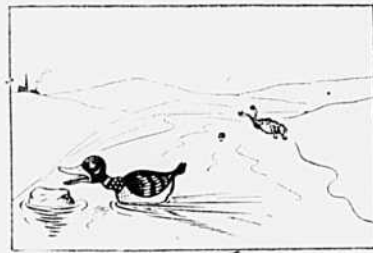
CANARD VS CRAPAUD



I



II



III



IV

C'était au bord d'un ruisseau que hantaient un jeune et malicieux crapaud et un vieux canard qui en avait vu de toutes les couleurs. Le dialogue suivant s'engagea :

I.—*Le crapaud (in parte)*—Vous allez voir, pour rien, le plaisir que je vais avoir avec cet imbécile de canard. (*haut*) Eh ! là-bas, pied de cuir ! Ne crois-tu pas que je te ferai un bon diner maigre ?

II.—*Le canard (très digne)*.—Tout de même, mon petit ami, c'est à peu près l'heure de mon diner et...

III.—*Le crapaud (exécutant un superbe saut périlleux)*.—Je ne crois pas, tête de pioche...

IV.—...tiens, viens par ici. Il me semble que pour manger un joli crapaud comme moi, ça vaut la peine de se dérang.

LE SOLITAIRE

Loin des abris où va s'égarer le chevreuil,
Qui, jadis, l'enviait pour son bois vénérable,
Le vieux cerf, le dix cors, honteux et misérable,
Chemine lourdement dans la forêt en deuil.

Car l'automne, arborant son redoutable orgueil,
A marqué, pour l'épreuve, et le chêne et l'érable,
Et lui, dont la pensée était impénétrable,
Le "brave" laisse poindre un regret dans son œil.

Que de gloire pourtant en ce vivant trophée,
Dont sa tête royale est encore coiffée !
Sombre, vaincu, le cerf est si morne aujourd'hui,

Parmi l'ample ramure effrontément cruelle
De la pauvre forêt aussi fauve que lui,
Que son bois triomphal se confond avec elle.

ABEL LETALE.

COMMERCANTS ET CLIENTS

I

CHEZ LE PARFUMEUR

Quinze ans. Un potache à longs cheveux blonds,
à la peau rose, à l'œil éveillé.

—Mademoiselle... je désirerais du savon de toilette, quelque chose de très distingué comme odeur ?

—Du savon fin ? J'ai là tout ce qu'il faut à monsieur. Ce que l'on emploie dans le monde comme il faut (*présentant un joli paquet satiné enveloppé d'un ruban bleu*). Voici les *Brises du soir*... un franc le pain.

—C'est bien cher.

—Oh, monsieur ! C'est le moins que puisse mettre à son savon quelqu'un qui se respecte. Il est du reste excellent... C'est ce que nous envoyons au prince de Galles.

—Ah ! vraiment ?

—Oui, c'est une spécialité pour la barbe.

—Donnez-m'en un pain, s'il vous plaît.

—On ne vend que par boîte, monsieur... Une boîte de trois pains ?... Sur vingt-cinq pains nous faisons une différence.

—Non, une boîte me suffira... merci bien. Payez vous, mademoiselle.

—Bonjour monsieur. (*Il sort*).

La vendeuse s'exclamant—Ah ! là, là ! pour la barbe ?... le petit malheureux ! Ça a-t-il seulement quatorze ans ? Il n'y a plus d'enfants, ma parole.

* * *

Une respectable dame, entre deux âges, allures plutôt
de campagne, mais prétentions à l'élégance.

—Vous désirez, madame ?

—Je voudrais du savon... de bon savon et tout ce qu'il y a de plus à la mode. Qu'est-ce que c'est que votre savon des *Brises du soir* dont parle le *Figaro* ?

—Oh, madame, c'est le premier et le plus à la mode des savons. Et il justifie bien l'engouement dont il est l'objet, car il est excellent... Un franc le pain... C'est le savon favori de la princesse de Galles.

—Ah !

—C'est en outre un savon dépilatoire.

—Ah !... donnez-m'en un pain.

—On ne vend que par grosse boîte de dix pains, madame...

—Dix pains ?

—Oui, madame. C'est du reste ce que toutes nos clientes prennent. Nous fournissons la duchesse d'Uzès, madame de Castellane, madame Adam, la belle Otero, Mlle Cléo de Mérode...

—Ces dames ont donc des moustaches ?

—Non... mais ce savon est tellement au-dessus des autres par ses qualités et son élégance que le monde vraiment comme il faut se croirait déshonoré s'il n'en usait pas. Une boîte, madame ?

—Oui... envoyez moi ça... Madame Baudruchon, Saint-Denis.

—Parfaitement, madame. Vous aurez cela dès ce soir. Au plaisir de vous revoir, madame. (*La dame est sortie majestueusement et a rejoint son fiacre*).

—Eh va donc provinciale.

* * *

Un long Anglais. Complet carreaulé, casque en toile à double visière.

Guêtres blanches et souliers jaunes. Le petit sac en sautoir.

Sous le bras un Baedeker relié en rouge. Parapluie

dans son fourreau. Le parfait Anglais, quoi !

—Bonjour, médème... je volais some smells. Do you speak english ?

—Non, monsieur.

—Aoh ! je vodrais por mon fâme...

—Des parfums, *Brises du soir*, sans doute ?

—Yes... *Breser du soar*... Yes...

—Voici de l'*Eau de Cologne*, des *Brises du soir*... dix francs la bouteille...

—Yes...

—Et puis le savon des *Brises du soir*... une boîte de dix pains... dix francs.

—Yes...

—Voici le triple extrait des *Brises du soir*, tout à fait supérieur, vingt francs.

—Yes.

—Cela va vous faire quarante francs, monsieur. Où enverrais-je ce paquet ?

—Yes... je reviendrai avec mon fâme... (*il sort plus raide que jamais*).

SUGGESTION



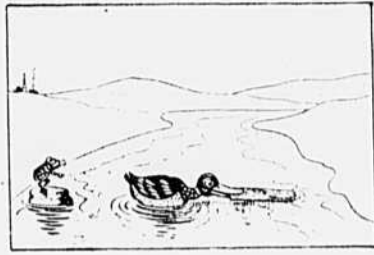
Mr Dude.—Mademoiselle Languedacien, je n'ai, moi qu'une seule ambition : faire quelque chose de grand, de généreux, dans la mesure de mes forces, dont puisse profiter la pauvre humanité.

Mlle Languedacien.—C'est très noble de votre part, monsieur Dude. Pourquoi n'essayez-vous pas du suicide ?

CANARD VS CRAPAUD — (Suite et fin)



V



VI

V.—... Hop là ! Voilà comme je sautais quand j'étais au cirque Barnum... Nous nous en allons encore, canard de fer blanc.

VI.—*Le canard (qui ne dit rien mais qui n'en pense pas plus)*—Tiens ! un morceau de bardeau ça va me servir à bloquer mon crapaud dans ses petits tours. Attends un peu, m'n'ami !



VII



VIII

VII.—*Le crapaud (prenant son élan)*—Pas la peine de me boucher, canard aux navets. Tu me tourne le dos comme si tu m'en voulais. Tiens, pour te distraire, je vais sauter par dessus ta tête, canard sauvage... Une... deux... houp...

VIII.—*Le canard (qui vient d'exécuter un des tours de son répertoire)*—... Ça y est... crapaud de malheur... viens dans la poche à papa...



IX



X

IX.—... Rappelle-toi, mon gentil crapaud, que nous ne sommes pas dans l'année sauteuse... c'est ton dernier saut, nini, fini !

X.—*Et le canard, s'en allant au fil de l'eau, digérait tranquillement son crapaud en disant* :—Ce crapaud était trop bavard pour son âge, je crois que cette petite leçon lui apprendra à vivre.

—Ah, c'est trop fort, par exemple ! Vilain oiseau ! Espèce de pané !

Une vieille dame ; l'air revêché, pénètre comme un obus dans le magasin.

—Auriez-vous une eau ou une pommade qui fasse repousser les cheveux ?

—Certainement, madame, c'est une spécialité de la maison. Nous avons l'Extrait capillaire des *Brises du soir*.

—Ah... ! Et c'est bon ?

—Oui, madame, c'est ce que nous envoyons à différentes souveraines d'Europe. Sa Majesté la reine Victoria... l'impératrice d'Autriche... la reine de Belgique...

—Ah !... ces souveraines sont chauves ?

—Généralement, madame... l'âge...

—Et puis le poids de la couronne ?

—... !... Peut-être, madame.

—Moi, ça n'est pas la même chose, c'est depuis le mariage de ma fille Stéphanie.

—... ?...

—Oui, j'habite avec mes enfants... il y a déjà six ans... et cet Extrait capillaire ? vous dites qu'il...

—... Fortifie... nourrit et engraisse la racine de la plante.

—Mais il ne s'agit nullement d'un jardin, mademoiselle ?... (*aigrement*) C'est de mes cheveux dont je vous parle... faites donc un peu attention...

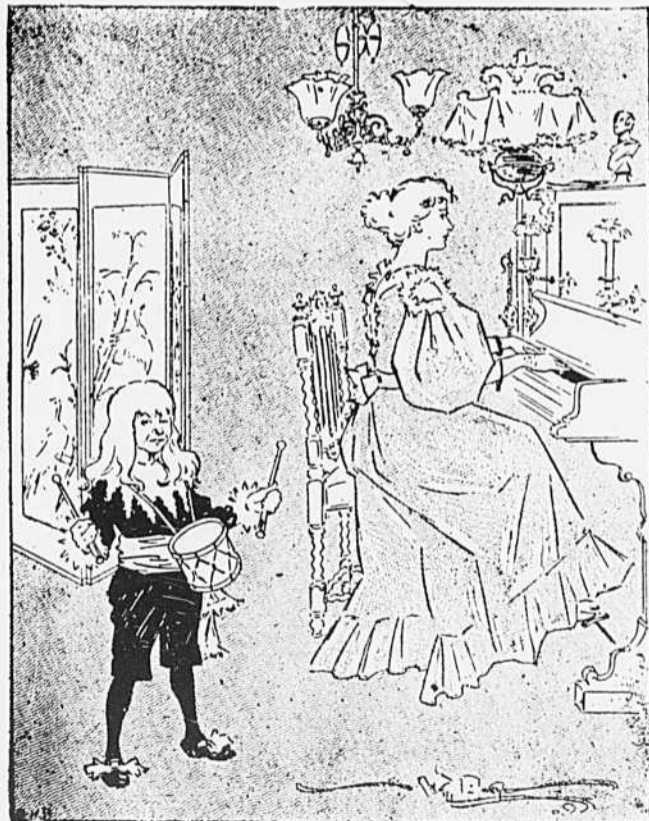
—Mais je comprends très bien, madame... vos cheveux sont une plante.

—Et moi, je suis une terre, un jardin alors ?... (*furieuse*) en bon français, vous voulez me faire mettre du fumier sur la tête...

—Mais... madame...

—Du fumier !... je ne sais vraiment à qui vous avez l'habitude de parler, vous !

II. EN TENAIT COMPTE



La maman (à laquelle le tambour du petit Alfred fait une rude concurrence).— Alfred, combien de fois t'ais-je dit de t'arrêter ? Le petit Alfred.—Sept, maman.

—Je vous assure, madame, que mon intention...

—Votre intention, votre intention... C'est plus que malhonnête et on ne vient pas dans un magasin pour se faire insulter, mademoiselle. Bonjour... au plaisir de ne jamais remettre les pieds ici. (*Elle sort en faisant battre la porte et glosant de colère*).

—Ah bien... en v'là une, par exemple ! Et madame qui veut que je fournisse des explications hygiéniques aux clientes. Au revoir, bégueule.

PARISIEN.

UN EFFET DE LA SÈCHERESSE

Monsieur.—Baptiste, je dois vous dire que je me suis aperçu hier que mon champagne disparaissait rapidement ; comment cela se fait-il ?

Baptiste.—Il n'y a pas de doute, monsieur, qu'il doit s'évaporer.

Monsieur.—S'évaporer ! Mais cela n'a pas le sens commun ce que vous me dites-là ?

Baptiste.—Pourtant, monsieur devrait se rappeler que c'est du Vallée extra-sec.

UN BIENFAITEUR DE L'HUMANITÉ

Bouleau.—Ce pauvre Sansmonnaie doit être, en ce moment, bien embarrassé dans ses affaires. Ne le croyez-vous pas, Rouleau ?

Rouleau.—C'est vrai qu'il n'a pas beaucoup d'argent, mais il donne de l'emploi à plusieurs pères de famille.

Bouleau.—Lui ! Mais quels sont-ils ces pères de famille ?

Rouleau.—Les collecteurs de ses créanciers.

AXIOMES

Camboulive.—Ne rejetez jamais le conseil d'un ami quand vous êtes en bonne santé !

Trufaldin.—Et ne le suivez jamais quand vous êtes malade !

PAS ASSEZ FORTE TOUTE SEULE

Mlle Bonnebille.—Je n'aurai plus jamais confiance en vous, Clara.

Mlle Pieborgne.—Et pourquoi donc ?

Mlle Bonnebille.—Comment, je vous confie un secret et vous allez le raconter à tout le monde.

Mlle Pieborgne.—Je vais vous dire, ma chère, j'avais tellement peur de ne pouvoir garder tout moi-même que j'ai pris cinq de mes amies pour m'aider.

UNE VRAIE NOUVELLE

Lafinète.—Que pensez-vous de ça, vous ? Mlle Richendot me dit ce matin quelle était décidée à se marier bientôt.

Dulapin.—Comment ? Après tout ce qui s'est passé entre vous ?

Lafinète.—O... u... i !

Dulapin.—Et quel est le mortel fortuné qui ?...

Lafinète.—C'est moi !

UN ÉLÉPHANT SUR LES BRAS

Le père.—Vous supposez-vous capable, monsieur de supporter une femme avec des goûts aussi extravagants que ceux de ma fille ?

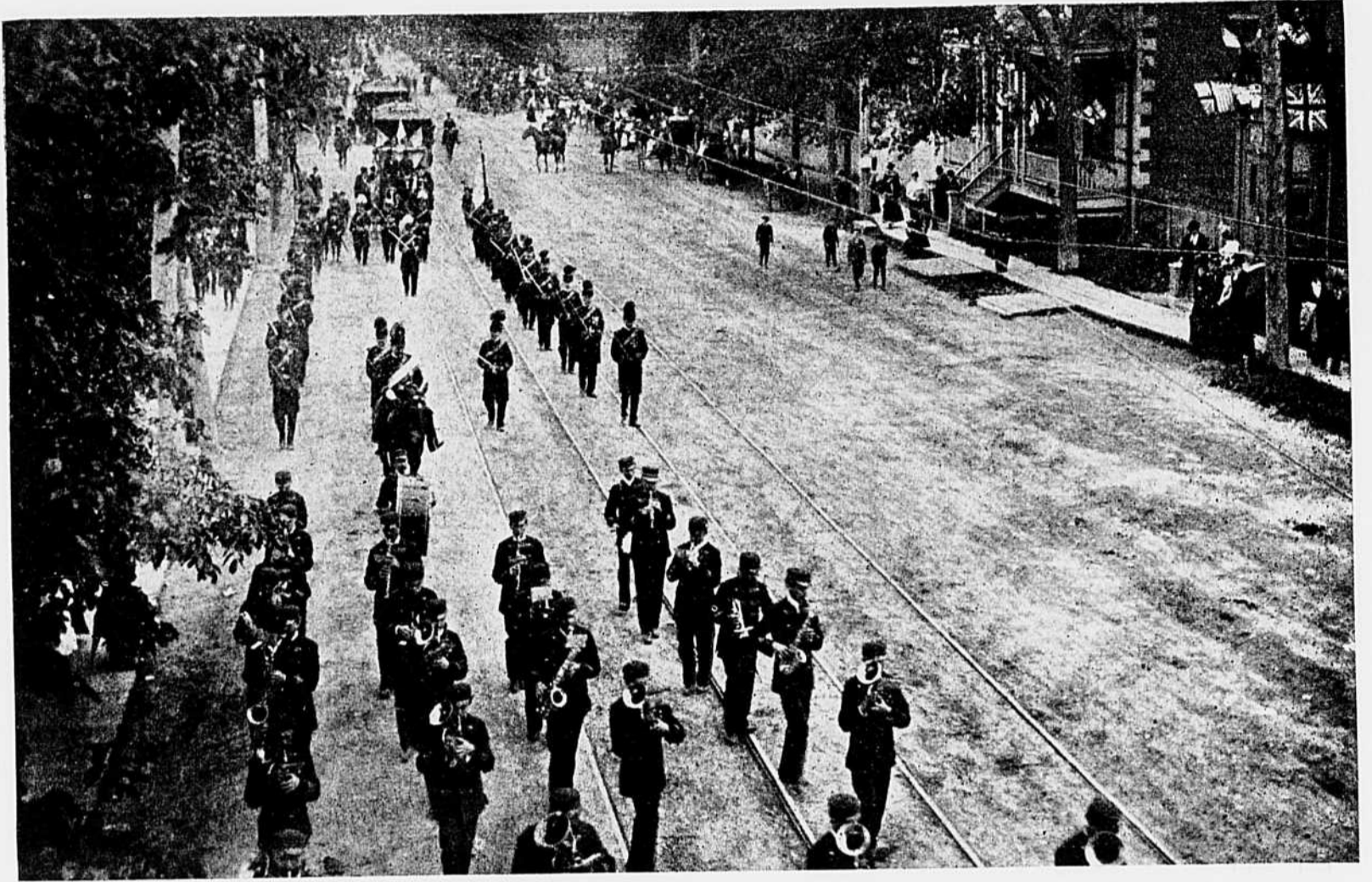
Le prétendant (courageusement).—Oui, monsieur.

Le père.—Alors, prenez-là, et soyez heureux, moi je ne le puis plus.

Si vous toussiez prenez le

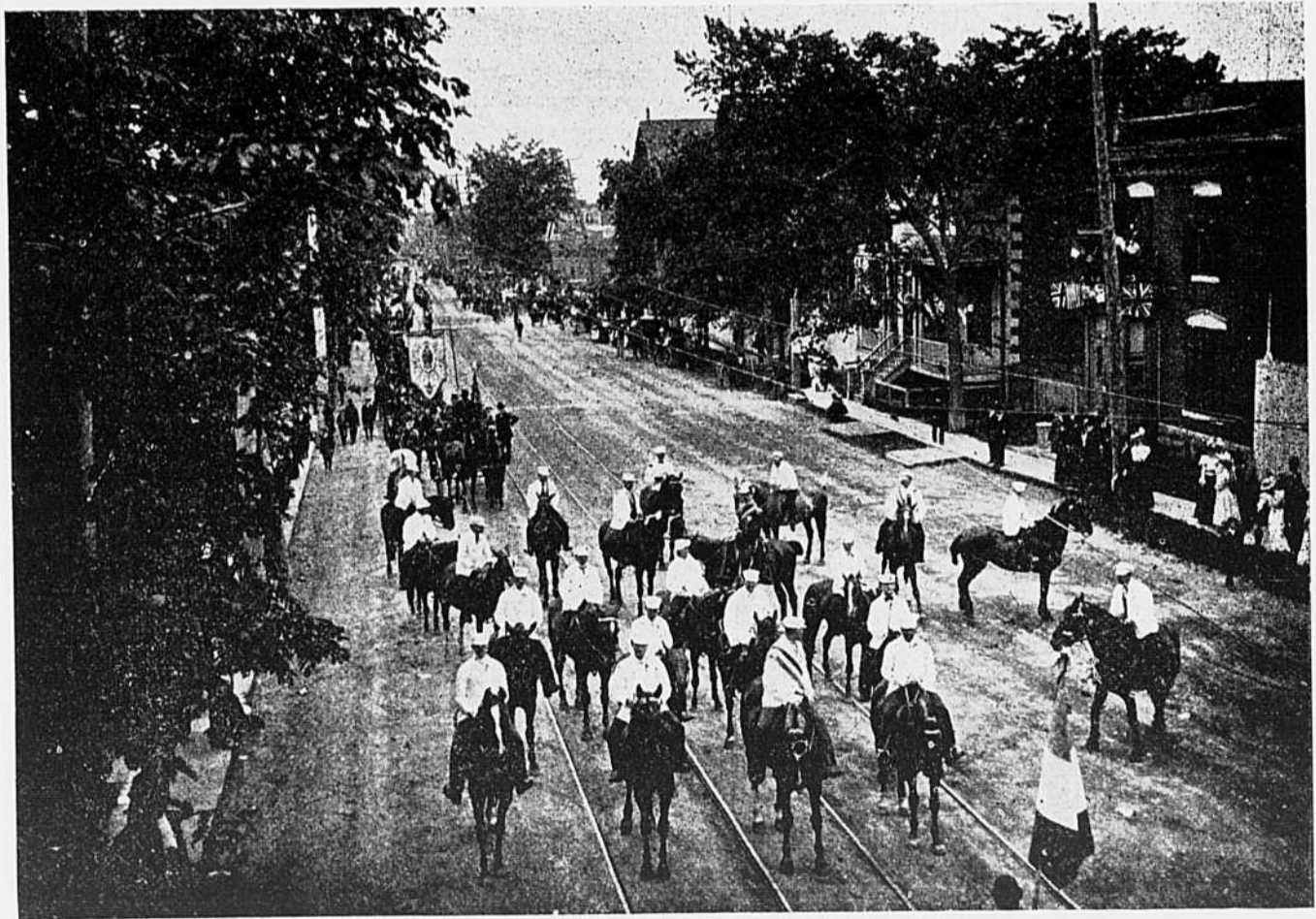
BAUME RHUMAL

CÉLÉBRATION DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE



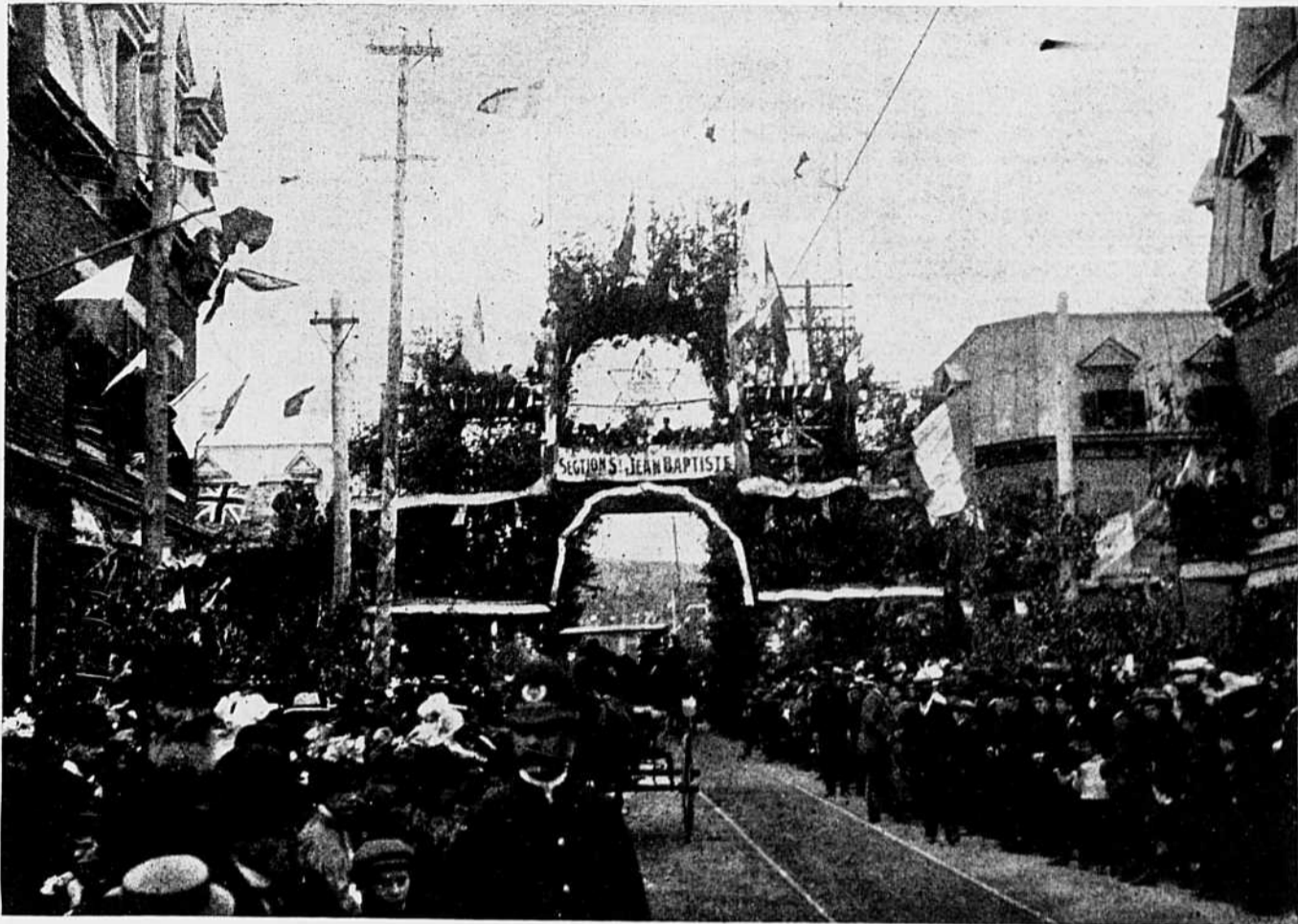
LES FORSTIERS ROYAUX.

Photographie de Laprés et Lavergne.



LES BOUCHERS.

Photographie de Laprés et Lavergne.



ARC DE VERDURE CONSTRUIT PAR M. L'ÉCHEVIN ROY, SUR LA RUE MONT ROYAL Photo. de Laprés et Lavergne.



LA PROCESSION SUR LA RUE MONT ROYAL.

Photographie de Laprés et Lavergne.

BIZARRERIES DE LA NATURE



I

Le petit jardinier Tommy avait reçu l'ordre de semer du gazon sur le parterre ; mais, y rencontrant le grand-père Lamusette et son chien, et n'osant les réveiller, il fit son office sans plus s'en préoccuper...



II

...Mais c'est le résultat qui a étonné tout le monde ! Grand-père Lamusette, qui a reconnu sa silhouette, plus encore que les autres, — Que les lois de la nature sont bizarres, a-t-il conclu philosophiquement.

TROIS TABLEAUX

(Pour le SAMEDI)

I

AUTOMNE

(Tableau de Madeleine Lemaire)

L'automne est arrivé sous la bise naissante,
Les arbres des forêts sont devenus dorés,
Le soleil épanant un lueur mourante,
Met sur le tableau des horizons diaprés.

De l'arbre qui jaunait s'en va tout le feuillage,
Il tombe en s'accrochant et comme avec regret,
Mais il doit obéir, la mort est son partage,
Ici bas tout flétrit, se meurt et disparaît.

Que fait-elle là bas, cette femme craintive ?
Elle attend son amant ; son oreille attentive
Ne le percevra pas ; qu'elle attende longtemps !
Pauvre femme, pleurez, car l'amant vous oublie.
Votre coupe ! il la faut boire jusqu'à la lie.
Ah ! bientôt reviendront les renaissants printemps.

II

L'HOMME À LA HOUE

(Tableau de Millet)

Sur l'horizon du soir, tout empli de mystère,
La campagne sans fin étale sa noirceur,
Un homme à la houe, est debout sur la terre,
Qu'il semble dominer de toute sa hauteur.

Tout son effort est là, concentré dans sa main.
C'est l'âpre besogneux sur la glèbe endurcie,

Travaillant tous les jours depuis les clairs matins
Jusqu'au soleil qui meurt sur la terre obscure.

Et c'est l'homme luttant la lutte pour le pain,
Suant le sang et l'eau, frappé de pénitence
Et ne rêvant au ciel qu'un bonheur trop lointain.

Qu'il se calme pourtant en son rude labeur,
Le travail est la source où germe le bonheur ;
Il attire sur nous la divine clémence.

III

VERS LE CHRIST

Croquis d'humanité

(Tableau à faire)

Ils sont tous inclinés sur les dalles de pierre,
A genoux, humblement et les bras vers la croix ;
Leurs bouches et leurs cœurs redisent la prière,
Que tous ils oubliaient depuis de longues fois.

Ils sont tous à genoux, les fatigués de vivre,
Les amants de la mort, les lassés des combats,
Et tous les désoiffés que le dégoût enivre,
Et tous les affaiblis tombés à chaque pas.

Ils sont là prosternés, ces enfants de la terre,
Accablés par la lutte, ils pleurent leur misère,
Et gémissent sans fin des chûtes d'ici bas.

Et ne formant qu'un seul en une voix immense,
Ils implorant de Dieu la divine clémence,
... Et le Christ sur eux tous étend, larges, ses bras.

B. DE FLANDRE.

L'ORIGINE DU VIN

Voici, d'après les Orientaux, une légende sur la découverte de la vigne. Dyonisos, encore enfant, fit un jour un voyage en Grèce.

Le chemin était long, l'enfant bien fatigué, tant et si bien qu'il se reposa sur une pierre. Jetant les yeux à ses pieds, il aperçut une petite herbe déjà sortie du sol et qu'il trouva si belle qu'il la déracina et la prit dans sa main, bien déterminé à l'emporter chez lui pour la replanter.

Le soleil était très chaud et la pauvre plante avait grande chance d'être desséchée avant d'arriver à Naxia où se rendait Dyonisos.

Un os d'oiseau est sur la route. Il le ramassa, y introduit la plante et poursuit son chemin.

Dans la main du jeune dieu, la tige croissait vite, vite ; si vite que bientôt ses racines dépassent l'os par le bas, tandis que de larges feuilles s'épanouissent à la partie supérieure.

Comme il craignait encore pour la plante, Dyonisos chercha autour de lui et, apercevant un os de lion, il y introduisit l'os de l'oiseau et la petite plante qui, croissant toujours, eut bientôt dépassé sa prison par le haut et par le bas. Alors, ayant trouvé un os d'âne plus gros encore que l'os du lion, il y planta celui-ci avec l'os de l'oiseau et la plante qu'il contenait.

Le dieu arrive ainsi à Naxia ; mais quand il voulut mettre la plante en terre, il s'aperçut que les racines étaient si bien entrelacées autour des os de l'oiseau, du lion et de l'âne qu'il était impossible de les en dégager

sans les rompre : il planta donc le tout tel qu'il se trouvait.

La plante grandit très rapidement. Elle poussa un tronc tortueux, des branches d'un lissé merveilleux, d'élégantes et longues feuilles, des vrilles gracieuses d'un vert tendre, puis enfin de merveilleuses grappes.

Il y goûta, puis les pressa et en fit le premier vin qu'il donna à boire aux hommes.

La divine liqueur était inventée et les peuples, enthousiasmés, ne tardèrent pas à élever des autels à Dyonisos - Bacchus, mais alors on fut témoin d'un prodige. Quand les hommes commençaient à boire ou s'ils le faisaient modérément, ils se mettaient à chanter comme des oiseaux. Quand ils buvaient davantage, mais sans excès, ils devenaient forts comme des lions.

Quand ils buvaient longtemps, sans réserve, leurs têtes se baissaient semblables à celles des ânes.

On interprètera facilement l'apologie de la légende orientale.

KADIO.

UN VRAI MÉDIUM

Gobetout.—C'est vraiment extraordinaire le pouvoir que possède Lacconnais comme médium.

Chalumeau.—Bah ! Que fait-il ?

Gobetout.—Avec quelques passes, hier, il m'a mis en état d'hypnotisme et m'a envoyé faire un voyage magnifique de Montréal à Québec. C'est absolument merveilleux.

Chalumeau.—Je ne dis pas, mais ça n'est rien du tout à côté de ce que peut faire Van Horne.

Gobetout.—Que peut-il donc faire ?

Chalumeau.—Avec une seule passe il peut envoyer un homme à travers le continent.

CHEZ LAPOINTE

Le client.—Je désirerais voir de vos lits.

Le commis.—Un lit simple, monsieur ?

Le client.—Non, je me suis marié ce matin.

UN POINT MÉDICAL

Le docteur, qui a décidé de pratiquer une opération très délicate est consulté, sur le résultat, par un parent du patient.

Le parent (anxieux).—Espérez-vous, docteur, que cette opération réussira ?

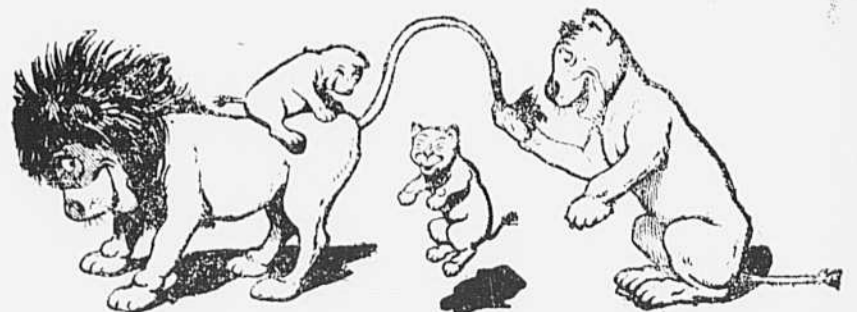
Le docteur.—Absolument.

Le parent.—Et que ce pauvre ami guérira promptement ?

Le docteur.—Ah ça, pas du tout. Il y aura aussi des chances, beaucoup de chances, pour qu'il meure des suites de l'opération, mais cela règlera un point médical en suspens depuis vingt ans.

En considérant les peines dont la femme est la consolatrice, on n'a pas le courage de se souvenir des maux dont elle est la source.—A. TOURNIER.

LA FAMILLE AU DÉSERT



Vision familiale fixée par un de nos correspondants dans l'Afrique Centrale.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

TROISIÈME PARTIE

RENAUD DE PERVENCHÈRE

XI

(Suite)



Renaud et Blanche se promenaient à pas lents... (P. 13, col. 1.)

Ben Kedda avait sans doute incliné lui-même à l'Ouest, afin de réunir ses forces à celles des tribus armées de façon à pouvoir résister aux attaques possibles des Maures Trazza, Oulad-Delim et Douaïch.

Le soir du troisième jour, mourant de fatigue et de soif, on atteignit enfin un puits.

L'eau en était saumâtre mais assez fraîche. Elle fit grand bien aux hommes et aux animaux.

Au moment où la nuit tombait, où une légère brise s'élevait, un jeune nègre, un enfant, sortit d'un bouquet d'arbustes épineux et s'avança en rampant vers le puits.

Il se pencha et but avec avidité.

Comme il se relevait pour regagner sa retraite, il fut aperçu par un Chambâ qui le saisit par le bras et, malgré ses pleurs et ses cris, l'amena devant Ben Diffar.

Le vieillard rassura l'enfant, qui tremblait et semblait n'avoir pas la force de se tenir sur ses jambes décharnées.

—As-tu faim ? lui demanda Ben Diffar après l'avoir considéré en silence.

—Oh ! oui, Sidi, bien faim !

On lui donna une galette cuite sous la cendre et un morceau de mouton.

Le jeune garçon dévora le tout en un instant. Tout en mangeant à belles dents il roulait de gros yeux blancs autour de lui.

—N'aie pas peur, on ne te fera pas de mal.

—Vous, non, vous, bons Chambâs, dit le nègre, mais les Maures méchants.

—Est-ce que tu en as vu par ici ?

—Non, là-bas, loin... Ils m'ont pris pour me tuer, je me suis sauvé !

—Ils ne viendront pas te chercher ici, rassure-toi et raconte-moi dans quelles circonstances les Maures t'ont fait prisonnier ?

Blanche de Pervençère s'approchait de l'enfant et regardait avec attendrissement ses faibles membres zébrés de raies rougeâtres, de marques sanglantes.

Le petit nègre commença son récit :

—J'accompagnai mon maître qui suivait au Maroc la caravane de Ben Kedda.

—Tu faisais partie de la caravane de Ben Kedda ? questionna Ben Diffar.

Blanche, oppressée, ne put prononcer une parole : qu'allait lui apprendre cet enfant ?

Il continua :

—Oui, avec Ben Kedda, des Hoggar. On ne voyait pas de Maures : ils se cachaient... Alors mon maître s'est écarté pour chercher dans le désert des herbes qui guérissent, car c'est un grand médecin qui connaît des secrets pour toutes les maladies... Les Maures le guettaient, ils se sont jetés sur nous et, après nous avoir attachés avec des chaînes sur des chameaux, ils se sont sauvés vers le campement... loin dans l'Ouest.

—Une fois arrivés, qu'ont-ils fait de vous ?

—Ils ont frappé mon maître, lui ont reproché d'être un sorcier qui avait jeté des sorts sur eux. Un des Maures lui a dit : " Tu as fait mourir ma fille Aïcha, je donnerai tes entrailles à manger à mes chiens !..." Moi dans la nuit, je me suis sauvé... Depuis trois jours, je voyage la nuit par crainte d'être repris !

Blanche, en écoutant ce récit, sentait son sang se glacer dans ses veines.

Ben Diffar n'osait demander à l'enfant le nom de son maître. Il ne l'osait pas parce qu'il ne le devinait que trop.

C'est Blanche qui, d'une voix éteinte, demanda ce nom.

—Mon maître se nomme Sidi Renaud, le *Chéri de Dieu*.

La jeune femme s'évanouit.

XII

En s'enfuyant du campement avec le trésor de la caravane, Gaston de Pervençère et Montaiglon se dirigèrent au grand trot de leurs méhara vers Tombouctou.

Deux noirs et Fathma les accompagnaient, ils devaient servir d'interprètes avec les Touareg.

Les sentinelles touareg signalèrent les arrivants.

Montaiglon s'avança avec un noir au-devant des guerriers du désert et dit au chef être envoyé par la maîtresse d'une riche caravane pour traiter des conditions auxquelles les Touareg accordaient leur protection.

—Ma maîtresse donnera sans compter, ajouta Montaiglon.

Gaston vint se joindre à son ami.

Les Touareg s'assemblèrent à l'écart pour délibérer.

Restés seuls, les deux complices se consultèrent ; ce qui restait à faire offrait beaucoup plus de difficultés.

Gaston, anéanti, tremblant, balbutiait des plans inexécutables.

—Voilà ce qu'il faut faire, déclara Montaiglon de son ton tranchant habituel. D'abord, Fathma et les deux noirs iront avec l'argent nous attendre à Tombouctou, ils sortiront du campement sans qu'on les inquiète.

—Quand à nous, si nous ne pouvons faire autrement, nous retournerons avec les Touareg auprès de ta belle-sœur.

—Naturellement, nous feindrons d'ignorer le vol de cette nuit ; il sera attribué aux nègres et à Fathma.

—C'est évident, mais ensuite ?

—Attends un instant. Il nous faudra expliquer notre présence parmi les Touareg ; ainsi que je te l'ai dit déjà, nous serons partis en reconnaissance et, surpris par les Touareg, nous nous serons donnés pour des parlementaires envoyés par elle. Y a-t-il rien de plus plausible ?

—Non, Blanche croira ce récit.

—Donc, tu le vois, aucun danger de ce côté. Et remarque que ceci est le pire qui puisse nous arriver.

—Nous pouvons tenter une chance bien plus grande.

—Laquelle ? Parle !

—Si nos nègres ne sont pas retenus par les Touareg qui ne s'occupent pas des esclaves ayant les maîtres sous la main, nous essaierons d'échapper à ces brutes.

—Comment y parvenir ?

—Ils ne nous croient nullement l'intention de nous enfuir, ils nous croient attendus impatiemment au campement, donc, leur surveillance se relâchera.

—Si une circonstance favorable se présente, sois prêt à me suivre.

Cette circonstance se présenta. Une forte caravane fut signalée vers l'Est et les Touareg s'élancèrent pour la reconnaître.

Laisant seuls les parlementaires et leurs esclaves, ils dirent :

—Vous reviendrez chercher la réponse quand le soleil sera au milieu de sa course.

Les Touareg disparus, Gaston, Montaiglon, les noirs et Fathma se hâtèrent vers Tombouctou où ils arrivèrent sans encombre.

Montaiglon rayonnait.

Il avait confié la fortune volée à Blanche aux noirs et à Fathma afin de prouver — en cas de nécessité — la culpabilité de ceux-ci et leur innocence à eux. Il n'était pas fâché, maintenant qu'il ne craignait plus d'être obligé de retourner auprès de Blanche, de tenir cette fortune entre ses mains.

Il donna une récompense aux deux nègres et à Fathma, puis partagea avec Gaston.

Tous deux s'établirent près de la porte Ouest et donnèrent pour mission aux noirs d'aller surveiller ce qui se passait.

Les deux complices furent frappés de stupéfaction lorsqu'ils apprirent l'arrivée de Blanche.

Ils s'étaient donnés comme négociants marocains et, en envoyant de riches présents au gouverneur, s'étaient assurés sa protection.

Si Blanche, maintenant que leur fuite montrait leur culpabilité, allait les dénoncer ?

Ils résolurent d'aller au-devant de ce danger en la faisant passer pour espionne, et chargèrent Fathma d'un message pour le gouverneur.

On a vu que, prise de remords, la négresse, qui avait d'abord obéi, s'était rendue auprès de Blanche en dénonçant ceux dont elle s'était faite la complice.

Sur l'ordre de Ben Diffar, revenue auprès de Gaston et Montaiglon, elle leur dit que Blanche était dans la prison du gouverneur.

Montaiglon fut transporté de joie :

—Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il.

Gaston ressentit quelque chose de pénible qui ressemblait à un remords.

—Il nous faut maintenant partir d'ici au plus vite, nous embarquer sur le Niger, y naviguer autant que nous le pourrons : enfin, par n'importe quel moyen, gagner le golfe de Bénin où nous trouverons un navire pour la France.

—Ta belle-sœur ne nous inquiétera plus de ses recherches continuelles, de ses folles imaginations !

La sueur perlait au front de Gaston. Il était incapable de penser, de vouloir, et s'en remit de tout à Montaiglon.

—Commande, je t'obéirai, dit-il.

Montaiglon fit venir les deux noirs.

—Vous avez navigué sur le Niger ?

—Oui, Sidi.

—Etes-vous descendus jusqu'à la mer ?

—Jusqu'à Lagos, oui, Sidi.

—Le Niger est-il toujours navigable ?

—Non, Sidi, il faut transporter les pirogues à trois ou quatre endroits où il y a des rapides.

—C'est bien, allez tous deux acheter et équiper deux pirogues, procurez-vous des provisions pour le voyage, des armes et de la poudre : nous partirons demain.

Montaiglon donna à l'un des noirs un sac rempli de pièces d'or.

Les noirs partirent pour exécuter les ordres qu'on venait de leur donner. Ils se dirigèrent vers Kabia, port de Tombouctou, situé à huit kilomètres de la ville, achetèrent deux pirogues, des provisions de bouche, des fusils et des munitions.

Ils revinrent à Tombouctou à la fin du jour.

Fathma les attendait à la porte de la ville et leur parla longtemps avec force gestes et roulements d'yeux.

Elle semblait leur faire des propositions qu'il hésitaient à accepter ; ils s'y décidèrent enfin.

Alors, Fathma les précéda auprès de leurs maîtres.

Les noirs rendirent compte à Montaiglon du succès de leurs négociations.

—C'est bien, soyez prêts à partir au point du jour.

—Oui, tout sera prêt.

Fathma servit le dîner. Montaiglon et Gaston de Pervençère firent honneur au repas. Montaiglon était rayonnant d'espoir ; sa gaieté dissipa peu à peu la tristesse de Gaston.

Fathma servit du thé et du cognac comme d'habitude ; puis, les complices fumèrent d'excellents cigares en faisant de nombreux projets ; tout leur avait réussi jusqu'à ce jour, tout leur réussirait.

La nuit était tout à fait venue, une de ces nuits splendides du désert où le disque de la lune répand sa douce lumière d'argent. A la chaleur brûlante du jour succédait une fraîcheur délicieuse.

Étendus sur des nattes, les deux hommes sentirent leurs paupières se fermer, une invincible somnolence les empêcha bientôt de se communiquer leurs impressions, de faire procéder aux derniers préparatifs de voyage.

Puis, dans le lourd sommeil où ils tombèrent tous deux, ils firent le même rêve : on les dépouillait de leurs vêtements, on s'emparait des ceintures contenant la fortune volée à Blanche ; ils voulaient

résister, crier, se débattre ; ils ne pouvaient faire un mouvement, jeter un cri . . .

Ils sentaient une sueur d'angoisse couler sur leur visage et faisaient de vains efforts pour ouvrir les paupières, chasser ce cauchemar causé sans doute par la fièvre.

Peu à peu, ce cauchemar pénible se dissipa ; ils dormirent d'un sommeil de plomb.

Au point du jour, ils furent réveillés en sursaut par des cris, des cliquetis d'armes.

Des nègres armés de sabres et de fusils, des soldats du gouverneur se jetaient sur eux, les liaient avec des cordes avant qu'ils aient eu le temps de faire un mouvement, les plaçaient en travers — ainsi que des sacs — sur des chameaux qu'ils excitèrent à grands cris.

La troupe hurlante se dirigea vers la maison du gouverneur. Gaston de Pervençère et Montaiglon furent jetés dans une salle humide et sombre, cachot souterrain creusé dans le sol sableux.

.

Les deux noirs et Fathma, montés sur des méhara dont ils excitaient l'ardeur, s'éloignaient de Tombouctou pour gagner Kabra.

La négresse disait à ses compagnons :

—Oui, j'ai dénoncé nos maîtres comme chrétiens pour me venger de ce qu'ils m'ont obligée à faire contre ma bonne maîtresse . . . Le gouverneur les tuera comme des chiens, Fathma est contente !

—Et nous aussi, bien contents ! répondaient les noirs, riant de toutes leurs dents blanches et frappant sur l'or dont leur ceinture se gonflait.

—Vous n'avez pas eu de peine à les dépouiller, j'avais versé dans leur boisson le suc de l'herbe au sommeil.

—On les retournait comme des ballots, ils ne sentaient rien.

Et les nègres riaient au souvenir de l'opération nocturne qui les faisait riches.

—Nous plus être esclaves, nous libres, nous acheter esclaves avec l'or des chrétiens.

—Moi, disait Fathma, j'irai demeurer chez les Français, j'aurai des robes de soie et une voiture . . .

Elle s'interrompit soudain.

Une bande de Touareg et de soldats entouraient les malheureux, se précipitaient sur eux, les perçaient de coups de lance et les achevaient en leur coupant la gorge. Puis, après avoir dépouillé les cadavres, Touareg et soldats retournèrent auprès du gouverneur.

C'était un gros nègre Sontay, abruti par une continuelle ivresse.

Les Touareg partagèrent avec lui la fortune enlevée à Fathma et à ses compagnons ; ces partages avec les guerriers voilés constituaient le plus clair des revenus de *Sa Majesté*.

XIII

Blanche, un moment vaincue par la douleur, ne tarda pas à recouvrer son énergie.

Bien que brisée de fatigue, étourdie par le coup inattendu qui la frappait, elle ne se laissa pas abattre par le désespoir.

Alors que tout lui défendait d'espérer de revoir Renaud, elle avait espéré ; et ce qui semblait un rêve était cependant une réalité : Renaud vivait.

Seule, elle avait eu raison contre tous ; sa folie sublime était sagesse, renversait les raisonnements les mieux établis, les plus inattaquables en apparence.

Renaud était menacé de mort : Dieu lui accorderait-il d'arriver à temps pour le sauver ?

Il fallait partir, partir sans perdre un instant !

Ceux qui l'entouraient lui étaient dévoués jusqu'à la mort ; elle les enflammait de son courage, de sa confiance.

Le jeune nègre servit de guide à la caravane. Il indiqua l'endroit où il se trouvait avec Renaud lorsque les Oulad-Delim les avaient capturés, ainsi que la direction prise par les Maures pour regagner leur campement.

L'enfant reconnut les traces de ses ravisseurs.

Malgré la chaleur, la fatigue, il allait toujours à pied, les yeux fixés sur le sol, relevant avec une singulière intelligence, une acuité de vue incroyable les moindres vestiges que les sables mouvants n'avaient pas complètement effacés.

Oh ! c'est que le pauvre petit n'oubliait pas celui qui l'avait arraché des mains des Dahoméens, qui avait risqué sa vie pour le sauver.

Zibara, — c'est le nom de l'enfant, — dans l'espoir d'arracher Renaud aux Oulad-Delim, avait marché jusqu'à complet épuisement de ses forces.

Blanche, le soir, au campement, soignait l'enfant, le serrait contre sa poitrine, écartait ses cheveux crépus et l'embrassait sur le front en disant :

—Zibara, tu es bon, dévoué à ton maître, Dieu te bénira ; il t'accordera des jours heureux.

—Si Sidi Renaud est repris vivant, Zabira sera heureux, maîtresse, répondait le petit garçon en mettant la main sur sa poitrine.

On arriva à l'endroit où Renaud avait été enlevé par les Oulad-Delim ; les traces des Maures étaient encore visibles.

On releva également celles de la caravane de Ben Kedda.

Pendant que Ben Rabbah avec quelques hommes suivaient ces dernières, le gros de la troupe s'avancait avec Blanche en se guidant sur les marques laissées par les Maures.

Un soir, les vedettes signalèrent le campement de ces derniers à une demi-journée de marche. On n'alluma pas de feu par crainte d'être aperçu. Les sentinelles furent augmentées : elles eurent ordre de redoubler de vigilance.

Le vieux Ben Diffar dit à Blanche, frémissante d'anxiété :

—Madame, je comprends votre impatience de courir sur ceux qui retiennent votre mari prisonnier, mais la plus grande prudence est nécessaire ; si les Oulad-Delim devinent en nous des libérateurs, ils égorgeront votre mari et prendront la fuite ; nous devons tenter de les surprendre, d'arriver sur eux à l'improviste.

—Oui, Ben Diffar, je sens que vous avez raison, je me confie à votre grande expérience des choses du désert ; pardonnez à mon inquiétude, à mes craintes... Si nous allions arriver trop tard, si...

Un bruit à peu de distance du campement lui coupa la parole.

Ben Diffar mit un doigt sur ses lèvres, pour inviter la jeune femme au silence.

Il se glissa hors du campement, pour reconnaître la cause de ce bruit.

Son fils surgit soudain devant lui.

Il désigna un bouquet d'arbustes à cent pas.

—Ben Kedda est caché là avec ses guerriers, dit-il. Il veut essayer de sauver celui qui lui a rendu sa femme et ses enfants enlevés par moi comme otage, il veut risquer sa vie et celle de ses guerriers pour arracher Sidi Renaud à la mort, Sidi Renaud qui l'a guéri, lui et les siens.

—Ben Kedda marche dans la voie de Dieu. Va lui porter le salut de Ben Diffar.

—Qu'il ordonne à ses guerriers de ne pas se montrer, de ne faire aucun bruit et qu'il vienne auprès de moi ; nous déciderons de ce qu'il convient de faire.

Ben Diffar pria Blanche de se rendre sous sa tente. On lui ferait connaître la décision prise par les chefs.

Il fut décidé que, guidés par Zabira qui désignerait la tente d'Ibrahim, Ben Kedda et Ben Rabbah partiraient au milieu de la nuit et qu'ils essaieraient de pénétrer par surprise dans le campement des Maures.

Les guerriers touareg suivraient, puis, la caravane, à distance.

Ce plan fut aussitôt mis à exécution ; il fut facilité par l'absence de lune.

Les Nomades savent empêcher leurs méhara de beugler, de pousser le moindre cri ; ceux des Touareg sont particulièrement dressés à ce silence propice aux surprises nocturnes.

Ben Kedda et le Chambâ mirent pied à terre près du campement d'Ibrahim. Enveloppés dans leurs burnous noirs, ils rampèrent vers la tente du Oulad-Delim.

Le nègre Zabira les guidait, sa peau couleur de nuit le faisait invisible. Il rampait comme un serpent, ses bras maigres allongés sur le sol.

Au moindre bruit suspect, il s'arrêtait, demeurait immobile comme une pierre.

Les deux hommes réglèrent leurs mouvements sur ceux de l'enfant.

Il atteignit la tente d'Ibrahim, la plus grande du campement.

Un chien gronda, Zabira retint son souffle.

L'animal gronda plus fort. Le nez sur le sol il flairait la piste du nègre. Il en prit le contre-pied et arriva sur Ben Kedda. Il allait s'élaner en poussant un aboiement furieux. Il n'en eut pas le temps. Le Touareg lui enfonça son poing gauche dans la gorge, et, du bras droit, lui entoura le cou. L'avant-bras du guerrier touareg portait un bracelet.

Il n'avait pas retiré son poing de la gorge de l'animal qui retomba mort.

Zabira, pendant que se passait cette scène silencieuse, coupait avec un poignard une corde de la tente, soulevait un peu l'étoffe en poil de chameau et se glissait à l'intérieur.

Il ressortit bientôt et rampa vers ses compagnons :

—Sidi Renaud est toujours enchaîné à un piquet. Il m'a vu entrer et n'a pas bougé. Je lui ai donné mon poignard en mettant un doigt sur mes lèvres. Il m'a remercié du regard.

—C'est bien, Zabira, dirent ses compagnons. Suis-nous.

Ils sortirent du campement avec les précautions prises pour y entrer et regagnèrent l'endroit où leurs méhara étaient couchés.

Les guerriers touareg avançaient dans l'ombre, silencieux, à peine visibles.

Ben Kedda leur donna ses instructions à voix basse.

Ils s'éloignèrent, disparurent dans la nuit.

Ben Rabbah observait les étoiles.

—Dans deux heures il fera jour, dit-il au Touareg.

—Marchons, répondit Ben Kedda.

Ils arrivèrent au campement des Maures, le traversèrent au galop de leurs méhara renversant tout sur leur passage ainsi qu'un ouragan.

Des cris retentirent de toutes parts.

Déjà les deux guerriers étaient dans la tente d'Ibrahim, tranchaient la tête du Maure, renversaient la femme d'un coup de plat de sabre, soulevaient dans leurs bras Renaud qui avait coupé ses liens, le hissaient sur un méhari et, hurlant, brandissant leurs lances, s'élançaient au galop.

En vain les Maures tentèrent de s'opposer à leur fuite, ils tombaient sous les coups du Touareg et du Chambâ.

En même temps les guerriers voilés, comme un vol de corbeaux, s'abattaient sur le campement en poussant des cris féroces et pointant leurs formidables lances.

Rien ne leur résista. Les Maures surpris furent tous égorgés ; ils tombaient comme les épis sous la faux du moissonneur.

Le sable jaune du désert se couvrit de flaques de sang. Dans l'air montèrent d'âpres senteurs et des râles d'agonie.

Pendant une heure les Touareg lancèrent leurs méhara à une allure folle, vertigineuse. Leurs burnous noirs se soulevaient et battaient comme des grandes ailes d'oiseaux de proie.

Ils arrivèrent à l'endroit où Ben Diffar, Blanche et le gros de la caravane étaient postés en réserve.

Cet éloignement avait été convenu entre les chefs afin que Blanche ne fût pas témoin du massacre.

—Les chrétiennes souffrent de voir couler le sang, avait dit Ben Diffar.

Renaud était presque nu. Du plus loin qu'il l'aperçut, Ben Diffar s'élança au-devant de lui, lui jeta un riche burnous sur les épaules et d'une voix inspirée :

—Dieu a fait un miracle en ta faveur, Sidi, dit-il en lui prenant la main.

—Dieu m'a retiré des mains de mes ennemis ; que Dieu soit loué ! répondit Renaud gravement.

—Dieu a fait plus pour son serviteur, reprit le caïd. Il veut, dans sa bonté, que tu revoies ceux que tu as aimés, que tu as oubliés...

—Je n'oublie pas mes frères, caïd ; je saurai prouver ma reconnaissance à ceux qui m'ont sauvé la vie.

—Tes lèvres ne laissent jamais passer que la vérité, Sidi, ton cœur est pur, mais Dieu me charge de te faire souvenir de ce que tu as oublié par sa volonté.

—Dieu est le seul grand miséricordieux, Sidi. Dieu a fermé ta mémoire sur ton passé afin que tu ne succombes pas aux souvenirs des tortures qu'il t'avait envoyées comme épreuves ; tes épreuves sont finies et Dieu va souffler sur ton front obscurci.

—Que veux-tu dire, caïd ? questionna Renaud, les yeux fixés sur les prunelles de feu du vieil Arabe.

—Je veux dire qu'il va déchirer le voile qu'il a étendu pour toi entre le présent et le passé ; je dis qu'il veut que tu te souviennes de ton pays, de celle que tu y as laissée et qui, depuis dix-huit ans, pleure ta mort.

—De qui veux-tu parler ?

—D'une jeune femme qui partageait ta couche, Sidi. D'une jeune femme aux cheveux d'or, aux yeux clairs comme l'eau des sources, d'une jeune femme que tu aimais, d'une Française que tu as épousée quand tu étais Français.

—Quand j'étais Français !

Et Renaud, tremblant de tous ses membres, le front humide, répétait :

—Quand j'étais Français !... Une jeune femme aux yeux clairs ainsi que l'eau d'une source !... Ma femme... ma femme qui me croit mort et qui pleure !

Il cacha son visage dans ses mains.

Le caïd reprit :

—Oui, Sidi, de ta femme qui se consume de l'impatience de se jeter dans tes bras, d'arroser de larmes de joie ton visage.

Renaud releva la tête, ses regards s'emplissaient d'une lumière étrange, ses lèvres frémissaient.

—Ma femme... murmura-t-il encore

—Ta femme qui est là, que j'ai amenée auprès de toi, ta femme, Sidi, que tous ceux que tu as aimés et servis ont prise sous leur protection... Tu me reconnais, je suis Ben Diffar des Chambâs.

—Voici mon fils Ben Rabbah, et Ben Kedda, chef des Touareg Hoggar.

—Je vous reconnais tous, mes amis, répondit Renaud en tournant les yeux vers ceux qui s'avançaient en même temps que le vieillard.

Ben Diffar écarta la draperie d'une vaste tente.

Blanche de Pervençère, en une toilette parisienne, apparut sur le seuil. Elle se jeta dans les bras de son mari en s'écriant :

—Renaud, mon cher Renaud !... Renaud de Pervençhère, ne me reconnaissez-vous pas ?

Les traits de Renaud se contractèrent. Il pâlit sous son hâle et, frémissant, il s'élança vers la jeune femme, la serra contre sa poitrine en jetant un cri :

—Blanche !... ma femme !... ma chère Blanche !

Il put à peine articuler ces mots.

La secousse fut trop forte pour sa faiblesse, trop brusque, Renaud chancela ; il serait tombé si ses compagnons ne l'eussent soutenu dans leurs bras.

XIV

Près d'une année s'est écoulée depuis les événements racontés dans le précédent chapitre.

Renaud a été sérieusement malade. Il est entré depuis peu en convalescence.

Il occupe avec Blanche, dans l'oasis d'El-Goléa, une maison entourée de magnifiques plantations qui s'étendent jusqu'à sept ou huit kilomètres de la ville.

Les jardins, fort beaux, sont plantés de pêchers, abricotiers, amandiers, figuiers, grenadiers, etc.

Dans son ensemble l'oasis possède seize mille dattiers.

Chaque jardin a son puits. L'eau s'y trouve en hiver à un mètre ou deux de profondeur ; en été, à quatre ou cinq mètres.

Nous sommes en mars 1869. La température, quoique chaude déjà, est supportable. Les grandes chaleurs ne se feront sentir que dans quelques mois.

Dans une pièce un peu sombre s'ouvrant sur une galerie entourant une cour, au milieu de laquelle s'élève une fontaine dont l'eau tombe en gazouillant dans une vasque de pierre, Renaud et Blanche causent en se tenant tendrement les mains.

—Vous ne souffrez plus, Renaud ?

—Non, ma chère Blanche, la fièvre qui me brûlait a disparu. Mes forces reviennent. Dans quelques jours, je pourrai faire une courte promenade matin et soir, cela me fera grand bien. Oh ! comme j'ai hâte de revoir la France !... Oh ! ma patrie bien-aimée si longtemps absente de mon souvenir !... Oh ! ma chère Blanche, comment est-il possible que votre image chérie se soit effacée de mon esprit, votre amour de mon cœur.

Des larmes mouillaient les paupières du convalescent.

—Ne vous attristez pas avec ces souvenirs, mon cher Renaud. Il n'y faut plus penser si vous voulez reprendre des forces pour le voyage que nous avons à entreprendre ; pour apprendre, sans trop vous épuiser, tout ce que j'ai à vous faire connaître.

—Depuis dix-neuf ans, que d'événements ont dû se passer, en effet !

—Oh ! oui, mon ami, nombreux et inattendus !

—Et vous avez refusé jusqu'ici de m'entretenir de ces choses que je voudrais tant connaître !

—Encore un peu de patience, mon cher Renaud, ne retardons pas votre retour à la santé par des émotions trop fortes pour votre état.

—Vous avez donc des choses terribles à m'apprendre ?

—Je ne puis répondre encore... Ne me questionnez pas... N'imaginez pas non plus des malheurs irréparables... Je suis près de vous, je vous aime... plus tard, vous saurez tout !

—Vous m'avez dit que mon frère, mon cher Gaston, était encore de ce monde ?

Blanche tressaillit.

Elle répondit avec effort :

—Gaston et son ami, M. de Montaiglon, m'accompagnaient ; en dépit des vraisemblances, malgré toutes les raisons qu'on m'opposait, je résolus de me mettre à votre recherche.

—Pourquoi vous ont-ils quittée ?

Après une seconde d'hésitation, Blanche dit :

—Ils ont cru devoir suivre une autre direction que celle indiquée par nos guides.

—Les malheureux ont peut-être été victimes de leur dévouement ! s'écria Renaud attristé. Oh ! que les forces me reviennent et je me mettrai à leur recherche, je ne puis, je ne dois pas abandonner ses amis dévoués !

Blanche ne répondit pas. Elle ne pouvait pas répondre à son mari :

—Ces amis dévoués sont des misérables qui vous ont trahi, vendu, qui m'ont dépouillée, espérant que je mourrais au milieu du désert ou que je serais massacrée par mon escorte révoltée ?

Elle ne pouvait briser le cœur de Renaud affaibli par la fièvre.

Il put enfin sortir quelques heures par jour. La marche lui fit du bien. Ben Rabbah et son fils accompagnaient Renaud de Pervençhère dans les courtes excursions que le malade faisait dans l'oasis.

Renaud et Blanche étaient adorés des indigènes qu'ils comblaient de bienfaits. Renaud demeurait pour eux le "shéri de Dieu" qui

les avait secourus dans toutes leurs infortunes, les avait soignés, eux, leurs femmes et leurs enfants, racheté leurs troupeaux, reconstruit leurs cabanes, creusé leurs puits comblés par le sable.

Le caïd ne pouvait empêcher les pauvres gens de les suivre dans les promenades paisibles et lentes qui, peu à peu, rendaient à Renaud le calme et la force.

Les indigènes se prosternaient devant Renaud et Blanche et appelaient sur eux les bénédictions d'Allah.

Quelquefois, ils mêlaient à leurs prières leurs chants et leur musique barbares ; on ne pouvait échapper à cet étourdissant charivari que par une habile retraite au plus profond de la maison ; ce sont les désagréments de la popularité en Afrique et ailleurs.

Renaud, maintenant, se sentait assez fort pour supporter les fatigues d'un long voyage. Il avait hâte de partir et la sagesse était d'accord avec son impatience ; il ne fallait pas attendre pour se mettre en route les chaleurs torrides de l'été.

Ben Rabbah se chargeait d'organiser une caravane que lui et le chef Touareg escorteraient jusqu'à Tripoli, car, par une sorte de superstition du cœur, Renaud voulait s'embarquer pour la France du point où Blanche avait atterri sur la terre d'Afrique, du point, où lui-même, dix-neuf ans auparavant, plein d'enthousiasme, il s'était élançé à la conquête du désert où il avait failli laisser sa vie, où sa raison s'était longtemps égarée.

Sur la prière de Blanche, ni Ben Diffar ni son fils n'avaient exprimé à Renaud leur opinion sur Gaston et sur son ami Montaiglon.

Le vieux caïd, quelques jours avant l'époque fixée pour le départ de ses hôtes, voulut rendre à Renaud ce qui restait de la fortune que celui-ci lui avait remise en dépôt.

Il apporta l'or dans des sacs et le répandant devant Renaud :

—Sur Dieu qui m'entend et me juge, Sidi, s'écria Ben Diffar, voici ce qui reste de ton trésor. Je n'ai rien retenu pour moi ; sur ton ordre, j'ai secouru mes frères malheureux !

Renaud se leva, embrassa le vieillard et lui dit :

—Quand je ne serai plus ici, tu continueras à faire le bien ainsi que Dieu l'ordonne, cet or est à toi et à ton fils.

—Ce n'est pas le prix de votre dévouement envers moi ; le dévouement ne se paie pas avec de l'or ; car, s'il en était ainsi, les riches seuls pourraient faire le bien, ce que Dieu n'a pas voulu ! les pauvres ont de plus grands trésors : le sang de leur cœur au service de leurs amis, leurs fatigues, leurs privations et leurs veilles pour les servir.

—Garde cet or, caïd, en souvenir de ton ami.

—Sidi, j'accepte cet or, ce sera le bien des pauvres, répondit le vieillard.

Il ajouta avec expression :

—Que les prières qu'ils adresseront au ciel retombent sur toi en rosée bienfaisante ! Que Dieu répande sur toi et sur tes descendants les richesses et la joie ! Que ta femme te donne des enfants qui honoreront ta vieillesse !

Blanche, à ces mots, sentit son cœur battre à grands coups dans sa poitrine !

Quand pourrait-elle apprendre à Renaud qu'ils avaient un fils et que ce fils lui avait été enlevé !

Il fallait attendre, attendre encore ; Renaud, sous ce nouveau coup frappé par le destin, Renaud pourrait désespérer.

De jour en jour elle remettait cette confiance.

Le moment du départ arriva. On quitta El Goléa pour se rendre à Tripoli en passant par Rhadamès.

Ben Diffar accompagna ses hôtes jusqu'à cette oasis du Sahara tripolitain.

Ben Rabbah et Ben Kedda continuèrent le voyage jusqu'à Tripoli : cinq cents kilomètres restaient à faire.

Renaud supporta sans souffrances les fatigues de la route. Sa raison s'affermissait en même temps que ses forces.

Il avait hâte d'arriver à Tripoli. Là, il lui semblerait avoir un pied en France. Il disait à Blanche les souvenirs qui lui revenaient de cette ville, la première où il eût abordé en Afrique : Tripoli lui était apparue toute blanche sortant de la mer bleue. Il la revoyait ainsi dans une transparence lumineuse.

Il dépeignait des ruelles ensevelies sous des arcades, des maisons closes, des constructions bizarres et pittoresques. Et les bazars remarquables par la richesse des marchandises et la variété des types des marchands et des acheteurs ; toutes les couleurs, tous les costumes y déroulaient leurs teintes diverses, l'humanité africaine est représentée là tout entière.

Blanche était heureuse de l'entendre parler avec cette lucidité enthousiaste.

—Mon cher Renaud, vous ne souffrez plus, n'est-ce pas ?

—J'ai reconquis toutes mes forces et toute mon énergie, ma Blanche adorée. Oh ! ne craignez rien ; votre présence, votre dévouement ont dissipé la nuit de mon esprit !

—Je ne veux me souvenir que d'une chose dans le passé ; de votre

courage héroïque ; n'espérer qu'une chose dans l'avenir : vivre heureux l'un près de l'autre.

—Quant au présent, il me suffit de vous voir, de vous entendre, de vous serrer dans mes bras !

Il la pressait tendrement contre son cœur.

Ils étaient depuis huit jours à Tripoli, se reposant des fatigues du voyage. Encore quelques jours et il prendraient passage sur un navire en partance pour Marseille.

Zabira, le petit nègre qui avait aidé à la délivrance de Renaud et de Blanche les accompagnerait en France.

Ben Rabbah et Ben Kedda, étaient les hôtes de Renaud et de Blanche. Elle les avait priés de demeurer avec eux jusqu'au moment où elle s'embarquerait pour la France avec son mari.

—J'aurai besoin de vous, avait dit Blanche, les deux Arabes s'étaient inclinés.

Pour Renaud et pour elle, sur un signe, ils se seraient jetés dans le feu : Ben Kedda, le Touareg qui avait autrefois accepté de Montaiglon le prix du sang de Renaud, aussi bien que Ben Rabbah, le Chambâ, dont le dévouement ne s'était jamais démenti.

Quel projet nourrissait la jeune femme en demandant aux deux Arabes de rester auprès d'elle ?

Elle avait résolu de démasquer son beau-frère et Montaiglon ; il le fallait pour sa tranquillité dans l'avenir, pour la sécurité de Renaud que sa confiance en l'amitié de son frère pouvait précipiter dans de nouveaux dangers. Mais, cette confiance terrible, cette accusation qu'elle allait porter contre Gaston, contre son beau-frère, il était nécessaire qu'elle fût confirmée par les irrécusables témoignages de Ben Kedda et de son compagnon.

Mais cette confiance, si difficile qu'elle fût à faire par Blanche, si cruelle qu'elle dût être pour Renaud, qui aimait son frère Gaston du plus profond de son cœur, cette confiance n'était rien auprès de celle qui devait la précéder !

Renaud ne savait pas qu'il eût un fils, elle devait le lui apprendre ; mais, à la joie de cette nouvelle, elle devait aussitôt faire succéder le désespoir de la perte de cet enfant, non une perte décrétée par Dieu et en chargeant l'ange noir de la mort, mais voulue par la méchanceté des hommes : "Georget, devait-elle lui dire, n'est pas mort, il m'a été volé ! Moi, sa mère, je me suis laissé enlever mon enfant ! l'enfant de notre amour ! Celui qui aurait été notre orgueil, notre joie !"

Voilà, surtout, la confiance qu'elle hésitait à faire. Celle qui lui coûtait le plus !

Comme Renaud, à peine rétabli, allait souffrir à cette affreuse nouvelle !

Dans son cœur, ne l'accuserait-il pas de négligence ?

Une mère dont on enlève l'enfant n'est-elle pas coupable d'avoir rendu le rapt possible ?

Oh ! si, en apprenant ce malheur, l'affection de Renaud venait à se changer en haine, en mépris !

Elle frissonnait à cette pensée.

Pourtant, elle parlerait, elle devait parler.

Il lui serait interdit de dire de quels soins, de quelle surveillance inquiète elle entourait son enfant, son petit Georget qui, cependant, avait été ravi à sa tendresse ; elle aurait l'air d'aller au-devant des reproches que, dans sa conscience, Renaud ne pourrait manquer de lui adresser.

Elle supporterait avec patience et humilité ces reproches muets de son mari, plus tard il reconnaîtrait l'injustice de ses soupçons.

Dieu, en lui rendant son mari, avait fait un miracle ; un autre miracle de sa toute-puissante bonté lui rendrait peut-être son enfant !

En tout cas, le devoir lui ordonnait de parler, de ne rien cacher à Renaud.

D'âme noble et généreuse, Renaud mêlerait sa souffrance à la sienne, il plaindrait la mère et ne l'accuserait pas.

—Oui, c'est cela, ce soir, il saura tout ! se dit-elle.

La soirée était délicieuse. L'air embaumé de parfums. Les étoiles scintillaient dans un ciel de saphir.

Renaud et Blanche, sous la douce et silencieuse lumière de la lune argentée, se promenaient à pas lents dans le jardin d'orangers qui entourait leur petite maison blanche.

Il la fit asseoir sur un siège de bambous et prit place auprès d'elle.

—Dans le calme de cette nuit étoilée, dis-moi, ma Blanche adorée, dis-moi comment tu as vécu pendant mes longues années d'absence ?

—Mon cher Renaud, j'ai retardé ce récit jusqu'à ce jour, répondit-elle d'une voix douce et vibrante à la fois, parce que ce que j'ai à vous apprendre vous paraîtra si étrange, qu'il vous faudra tout le calme de votre esprit, toute la sagesse de votre raison recouvrée, pour l'entendre de sang-froid.

—La fatalité a-t-elle donc épuisé sur nous tous les événements dont elle dispose pour troubler les faibles humains ? demanda Renaud en souriant.

—Vous allez en juger, mon ami.

Blanche se recueillit un instant.

—Vous souvenez-vous de votre départ de France, Renaud ? reprit-elle. Nous étions mariés depuis peu de temps. J'étais orpheline, vous me laissiez seule en France, poussé par la noble ambition de servir votre pays.

—Je ne m'opposai pas à votre projet, je pleurais lorsque vous ne pouviez voir couler mes larmes.

—Blanche, ma chère Blanche, ne me reprochez pas cette détermination ; je souffrais autant que vous, car je vous aimais de toute la force de mon âme ; une volonté plus forte que ma volonté me faisait agir ; des rêves de gloire, d'ambition, celle de doter la France d'un empire colonial comparable à ce qu'est l'Inde pour les Anglais, enflammait mon esprit, faisait bouillonner mon sang dans mes veines !

—J'espérais vous appeler bientôt auprès de moi, de moi couvert de gloire ! Les événements ont eu vite raison de ces splendeurs créées par mon imagination !

—Dieu, ma chère Blanche, a abattu mon orgueil ; il a lancé contre moi sa foudre ; peut-être voulait-il me punir d'avoir sacrifié mon amour à des rêves glorieux !

—Oui, je le confesse, j'ai été cruel envers vous et vous en demande pardon.

—Renaud, dit-elle en lui prenant la main, je n'ai pas à vous pardonner ; malgré ma douleur, je vous admirais, j'étais fier, par avance, de vos succès desquels je ne doutais pas et dont l'aurole m'enveloppait de ses rayons futurs.

—Je vous voyais revenir éblouissant, d'une gloire qui rayonnait sur moi. Tous deux, Renaud, nous avons été coupables d'orgueil.

—Dieu nous tiendra compte, ma chère Blanche, de notre désintéressement, du noble but que nous voulions atteindre ! J'ai souffert pour mon pays et jamais une plainte ne s'exhalera de ma bouche.

—Mais vous, par quelles angoisses vous avez dû passer !

—Oh ! oui, de bien cruelles angoisses ! Des souffrances indicibles. . . Elle s'interrompit un instant. Ses yeux brillèrent.

—Tenez, Renaud, jugez-en ! s'écria-t-elle en se dressant soudain.

—Quelques mois après votre départ, je n'en pouvais plus douter, je portais dans mon sein le fruit de notre amour. . .

Il fit un mouvement de surprise.

—Oui, dit-elle, ce dont je doutais avant votre départ, sans me décider, à vous le dire, ce que je n'osais espérer était réel. . . Je vous écrivis cette bonne nouvelle. Ma lettre, sur votre recommandation, était adressée à votre frère Gaston. . .

—Qui s'était chargé de me faire parvenir ma correspondance, interrompit Renaud ; Gaston séjournait plus longtemps que moi dans les villes, y recevait mon courrier et me l'envoyait fidèlement.

Blanche hocha la tête.

—Ma lettre ne vous est pas parvenue, Renaud ; Gaston me l'a rapportée avec une affreuse nouvelle, celle de votre mort. Je crus expirer de douleur.

—Un mois après, j'accouchai d'un enfant, un fils que je nommai Georges.

—Un fils ! J'ai un fils ! s'écria Renaud, le visage illuminé de joie.

Blanche répondit tristement :

—Oui, Renaud, nous avons un fils, mais ce fils m'a été enlevé !

—Il avait trois ans. . . J'habitais avec lui notre palais des Roses. . . Il jouait dans le parc avec sa gouvernante. . . Je m'éloigne un instant. . . Je reviens. . . Oh ! mon cher Renaud, Georges n'était plus là !

—Enlevé ! enlevé par des misérables que, malgré toutes les recherches, on n'a pu retrouver !

—Mon fils, mon fils enlevé !

—Oui, Renaud, voilà la triste confiance que j'avais à vous faire, que je retardais en vous voyant encore faible et souffrant !

—Mon fils, mon fils enlevé ! Oh ! Blanche, ma chère Blanche, nous le retrouverons ! Dans quelques jours nous serons en France, nous retrouverons notre enfant, nous le serrons dans nos bras !. . . Oh ! partons, Blanche, partons !

Puis, il demanda des renseignements sur l'enfant :

—Comment est-il ? . . . Est-il fort, bien portant ?

Il se reprit, et tristement

—C'est vrai, j'oubliais que, depuis quinze ans, tu ne l'as pas vu ! Quinze ans ! Que d'événements se sont passés durant ce laps de temps ! Tant de drames !. . . de sang ! Ma raison succombant sous les tortures !. . . Et malgré les années se succédant sans apporter de mes nouvelles, malgré mon inexplicable silence, tu n'as pas douté que je fusse vivant !. . . Oh ! ma chère Blanche ! qu'il en soit de même pour notre enfant ; dis-moi qu'il vit, que nous le retrouvons !. . . Fais passer dans mon âme la foi qui embrase la tienne !

—N'en doutez pas, Renaud, nous reverrons notre Georges !

—Mais quels sont les misérables qui ont pu enlever ce pauvre être !. . . Quel intérêt les guidait ? . . . Étiez-vous sûre de vos domestiques ?

—Je crois pouvoir en répondre.

— Mon frère Gaston, son tuteur naturel, son protecteur, ne demeurait donc pas près de vous et de cet enfant de son frère ?

Une flamme de haine brûla les yeux de Blanche.

Une expression de mépris contracta ses lèvres qui, sans qu'elle en eût conscience, laissèrent passer ces mots qui sifflèrent ainsi qu'une lanière de cuir sur le front de Renaud :

— Gaston, ce misérable !... ce voleur !... ce lâche !

Renaud se dressa tout pâle :

— Ai-je bien entendu, Blanche !... Gaston, un misérable !... un voleur !... un lâche !

Elle fut effrayée un instant d'avoir laissé échapper son secret plus tôt qu'elle ne l'avait résolu, avant que Renaud ne fût en pleine possession de ses forces morales et physiques.

Ces paroles qu'elle venait de prononcer, elle ne pouvait les rétracter, se retrancher derrière de honteuses ambiguïtés ; il fallait qu'elle s'expliquât, qu'elle dit sur l'heure à Renaud ce qu'elle avait projeté de ne dire que plus tard.

— Mon cher Renaud, dit-elle, oui, vous avez bien entendu, Gaston est un misérable, un lâche et un voleur !

— Ces accusations que je porte contre lui, je les prouverai... Mon cher Renaud, je comprends quelle souffrance nouvelle je vous cause, je voulais retarder cette cruelle confidence, le mépris l'a emporté sur la volonté, pardonnez-moi.

— Parlez, Blanche, parlez sans crainte, sans restrictions, je saurai trouver le courage de tout entendre sans faiblir.

— Sachez donc, mon ami, que Gaston de Pervençère votre frère, et son ami M. de Montaignon — je ne parle que des crimes récents — ont tout fait pour m'empêcher de retrouver vos traces, pour me décourager... .

— Dans quel but, grand Dieu !

— Vous le saurez tout à l'heure, mon ami.

Elle reprit son récit :

— Ne réussissant pas à me décourager, devinant que j'avais reçu des nouvelles d'espérer des Arabes dévoués qui m'entouraient, Gaston de Pervençère et M. de Montaignon ont tenté de nous faire massacrer par les Touareg... .

— Vous faire massacrer ! Gaston !... mon frère !

— Oui, Renaud, Gaston, votre frère, inspiré par M. de Montaignon.

— Quel intérêt mon frère avait-il à votre mort ?

— Hériter de votre fortune, Renaud ; le but qu'il poursuivait, le voilà, n'en doutez pas... Mais écoutez : s'aboucher avec les Touareg, leur faire entendre ce qu'on attendait d'eux et le prix dont on paierait le massacre de la caravane n'était pas d'une exécution facile.

— M. de Montaignon — lui seul peut avoir conçu ce plan infernal, — M. de Montaignon imagina d'arriver au même résultat sans courir les mêmes risques ; avec la complicité de serviteurs noirs, ils m'enlevèrent les sommes destinées au paiement des hommes d'escorte, des chameliers, des serviteurs, à la rançon que les Touareg exigeraient pour nous permettre d'entrer à Tombouctou.

— Ils prirent ce trésor et s'enfuirent, espérant une révolte des Chambàs, une attaque des Touareg, notre massacre et le pillage de la caravane que l'on croyait pourvue d'immenses richesses.

— J'assemblai les chefs, je leur dis le vol dont je venais d'être victime. Je les priai de continuer à me servir, leur promettant de doubler les sommes que je leur devais.

— Les braves gens consentirent à tout, le souvenir de vos bontés me protégeait, mon cher Renaud.

— Restait à traiter avec les Touareg.

— Ils ne voulurent entendre à aucun arrangement ; le plan de M. de Montaignon fut sur le point de réussir.

— Ah ! les misérables ! De pareils crimes sont-ils possibles !... Mais, continuez, Blanche, je vous en prie.

— Le père de Ben Rabbah, le caïd Ben Diffar, était avec moi ; il me prodigua conseils et consolations ; par son ascendant sur ses compatriotes, il sut maintenir tout le monde dans le devoir ; à la réponse négative des Touareg, aucun murmure ne s'éleva, personne ne perdit sang-froid et confiance.

— Bien plus, le fils d'un riche Arabe, ami de Ben Diffar, se dévoua pour tous ; il se porta garant de la somme exigée et se livra comme otage entre les mains des Touareg.

— Nous entrâmes à Tombouctou, protégés par ceux dont on avait espéré faire nos assassins.

— Je réussis à obtenir sur garantie deux cent cinquante mille francs d'un négociant juif, nous étions tous sauvés et pûmes nous lancer sur vos traces.

— Le jeune nègre que nous avions recueilli nous guida vers vous, mes compagnons vous arrachèrent à vos ennemis et... .

— Et nous sommes réunis à jamais, ma chère Blanche ! s'écria Renaud en serrant sa femme contre sa poitrine.

— Et Dieu permettra que nous retrouvions notre enfant !

— Écoutez encore, reprit Blanche, je n'ai pas tout dit.

— Ce qui vous reste à apprendre est plus épouvantable encore !

— De quel crime plus grand peut-il donc s'agir ?

— Renaud, si votre frère et M. de Montaignon m'ont accompagné

dans mon voyage, c'est qu'ils voulaient empêcher mes recherches d'aboutir ; c'est que, si faible qu'ils supposassent la chance que j'avais de vous retrouver vivant, il fallait que cette chance m'échappât.

— Certes, ils vous croyaient mort ; ils avaient pour cela de bonnes raisons, mais... .

— Que voulez-vous dire, Blanche ? Expliquez-vous ?... Je frémis d'horreur à la pensée que vos paroles font naître en mon esprit.

— Vous pensez, mon cher Renaud, que votre frère et M. de Montaignon avaient, il y a dix-neuf ans, versé le prix de votre sang ; oui, vous pensez cela, Renaud, et vous avez raison de le penser, car c'est la vérité !

— C'est épouvantable ce que vous me dites là, ma chère Blanche ! Etes-vous sûre de n'être pas égarée par la haine ?

— Appelez Ben Kadda, Renaud. Appelez Ben Rabbah, ils vous confirmeront mes paroles.

— Oui, je veux les voir, les interroger... Oh ! je ne puis demeurer avec ce doute dans l'esprit, ce poids affreux sur le cœur.

Les deux Arabes furent introduits par Zabira.

Ils s'inclinèrent profondément devant Renaud et Blanche ; puis, sur un signe, prirent place sur un divan.

Renaud s'était levé, il marchait d'un pas saccadé.

Il revint s'asseoir en face de ceux qu'il avait appelés.

Avec le flegme oriental, ils attendaient patiemment que Renaud les interrogeât.

Il était pâle sous son hâle. De ses yeux bruns, il regardait tour à tour les deux Arabes longuement.

Renaud parla enfin. Sa voix était grave, son accent solennel.

— O vous qui vous dites mes amis, Ben Kadda, noble guerrier des Touareg-Hoggar, et toi, Ben Rabbah, fils de Ben Diffar, guerrier de l'illustre tribu des Chambàs-Barazgua, j'ai à vous interroger sur des choses graves ; me promettez-vous que la vérité seule sortira de vos lèvres ?

— Devant le Dieu unique, nous le jurons !

Renaud se recueillit un instant :

— L'un de vous sait-il, de source certaine, que, il y a dix-neuf ans, lorsque je vins dans votre pays avec deux compagnons de voyage que je croyais dévoués à ma personne, l'un d'eux, tous les deux peut-être, m'ont désigné comme espion à vos frères ?

— Nous le savons, répondirent en même temps le Touareg et le Chambàs.

— Est-il vrai que mes compagnons aient versé entre les mains de l'un de vos frères le prix de mon sang ?

— C'est vrai, répondit seul Ben Kadda, qui se leva.

— Tu connais celui de tes frères qui a reçu du chef blanc le prix de mon sang, Ben Kadda ?

Le Touareg, debout devant Renaud, sous son bournous noir croisa les bras sur sa poitrine ; de son visage voilé on ne voyait que les yeux ardents ; il dit de sa voix gutturale :

— Celui qui a reçu le prix de ton sang, Sidi, c'est moi... .

— Toi, Ben Kadda !... Toi que j'aimais !

— Oui, Sidi, moi que tu as sauvé, dont tu as soigné la femme et les enfants ; moi, Ben Kadda, chef des nobles guerriers Hoggar, j'ai reçu le prix de ton sang et je l'ai partagé avec mes guerriers.

— Le chef blanc m'a trompé... Sa bouche de trahison et de mensonge m'a persuadé que tu venais dans mon pays pour tuer mes guerriers et enlever nos femmes et nos enfants.

— Il ne voulait pas disais-tu, se faire complice de ce crime et, d'accord avec l'autre chef blanc, il m'ordonna de te tuer pour sauver mes frères.

— Le chef blanc se disait éclairé par Dieu qui lui avait parlé ; je pris l'or qu'il m'offrait et je promis de te tuer de mes mains et de faire exterminer tes compagnons par mes guerriers.

— Je ne devais agir que sur un ordre du chef blanc ; il fit le signe convenu et je tins ma promesse, du moins, je crus la tenir.

— Dieu n'a pas voulu que tu meures, Sidi ; Dieu même les hommes dans la voie qu'il choisit !

— Dieu, Sidi, est le seul grand ! S'il a retenu mon bras, s'il t'a sauvé de mes coups, c'est qu'il te réserve pour des œuvres que lui seul connaît !

— Que Dieu soit loué !

— Qu'il te protège ! Qu'il te fasse riche et puissant !

— Qu'il te donne une nombreuse postérité !

Ben Rabbah prit à son tour la parole :

— Ben Kadda a dit la vérité. Les deux chefs blancs que tu croyais tes amis t'ont trahi. Ton frère, celui qui était à El Goléa, attendait son complice. Quand celui-ci est venu lui dire : " C'est fini, Renaud est mort, " ils se sont enfuis vers Tripoli, ils sont montés sur les bateaux qui les attendaient, pour les reconduire dans ton pays et voler tes richesses.

— Ce que je te dis, je l'ai appris de mon père, Sidi. Quant à Ben Kadda, après que sur ta prière, je lui ai rendu sa femme et ses enfants, la main sur le Coran, il m'a raconté ce que tu sais maintenant.

— Pardonne à Ben Kadda, Sidi, il a été trompé. Il a réparé sa

faute, payé sa dette ; il a risqué son sang et celui de ses guerriers pour t'arracher aux Maures.

Renaud prit la main du Touareg et l'appuya contre sa poitrine en signe d'amitié.

Il tendit les bras à Ben Rabbah en lui disant :

—Je te dois la vie, Ben Rabbah ; ton image restera toujours dans mon cœur. Vous m'avez rendu à ma femme : je ne l'oublierai jamais.

—Mes amis, pas un mot, je vous prie, de ce qui vient de se dire ici ; ceci est notre secret, je compte sur votre discrétion.

—Que Dieu sèche nos lèvres si nous trahissons ton secret, Sidi répondirent les deux Arabes.

Il se retirèrent après les longues salutations habituelles aux musulmans.

Renaud resta quelques moments atterré.

Il prit les mains de Blanche entre les siennes, et éclatant en sanglots :

—Mon frère ! Montaiglon !... Ah ! les infâmes !... Gaston !... Moi qui l'aimais tant !... Et ces monstres sont des Français !

Elle couvrit de baisers brûlants le visage de son mari :

—Du courage, mon ami, dit-elle, du courage ! Il nous reste à retrouver l'enfant qui nous a été ravi, le fruit de notre amour.

XV

Les terribles confidences de Ben Kedda accablent Renaud de douleur.

Depuis huit jours, il reste prostré, le regard fixe, le front barré d'une ride profonde.

Son frère, Gaston ! Son frère qu'il aimait tant ! Le compagnon de jeux de son enfance, le petit frère aux boucles blondes qu'en sa qualité d'ainé on rudoie un peu et qu'on adore ! Gaston, son assassin !

Toujours cette pensée est présente à son esprit, s'y anime d'une vie horrible de cauchemar.

Il voyait Gaston agir, parler, s'entretenir de ses projets de meurtre avec Montaiglon. Il entendait leurs voix mordantes, leurs rires sardoniques.

Les deux misérables supputaient le bénéfice que produirait ce crime, il s'en disputaient par avance les profits, se menaçaient, s'injuriaient et s'apaisaient enfin reconciliés devant l'énormité de la fortune convoitée.

Renaud les voyait piétiner son cadavre, se teindre de son sang, et, les mains ensanglantées, puiser à pleins bras dans des monceaux d'or.

Il faisait effort pour chasser ces visions qui l'enfièvre et n'y réussissait que lorsque Blanche était auprès de lui. Il reprenait alors possession de lui-même, se calmait en lui racontant ses rêves douloureux, les oubliait dans ses bras.

Tous deux parlaient de leur enfant, de l'espoir qu'il avaient de le retrouver un jour.

—Comment était-il ? Était-il fort, blond comme toi, ma chère Blanche ? Non, il menaçait de brunir comme son père, n'est-ce pas ? Eh bien, blond ou brun, nous l'aimerons, Blanche.

Il reprenait ses questions auxquelles il ne lui donnait pas le temps de répondre :

—A trois ans il devait être fort déjà... Il courait dans le parc... il était despote comme un petit homme, je parie... Tu le gâtais, ma chère Blanche !...

—Oh ! ne secoue pas la tête, tu le gâtais ; toutes les mères gâtent leurs enfants !

—Je l'adorais, Renaud, c'était votre portrait !... Vous n'étiez plus... Votre frère m'avait annoncé votre mort !... L'image vivante de notre amour, mon petit Georges !... On me l'a pris, volé !

Elle fondait en larmes et Renaud retrouvait des forces pour la consoler, il oubliait Gaston et Montaiglon pour ne plus penser qu'à Blanche et à son fils.

Il disait :

—Maintenant il a dix-neuf ans !... Qu'est devenu le pauvre petit !... Par quelles épreuves a-t-il passé ?...

Renaud méditait :

—Ce ne sont pas des saltimbanques qui viennent enlever dans un parc un enfant riche ! Quel parti en tireraient ils ?... quels services pourraient-ils espérer d'un faible enfant élevé dans le luxe ?... Non, il me faut chercher autre chose !... Mais quoi ? je ne trouve rien, je ne devine rien !

—Mon ami, des saltimbanques avaient été vus dans les environs,

on les soupçonna... on se mit à leur poursuite... on ne les retrouva pas.

—Pendant longtemps, j'espérai qu'ils m'enverraient un messager, un complice qui me proposerait de me rendre mon Georget contre rançon... Personne n'est venu, la police n'a découvert aucune piste !

—J'aurais pensé comme vous, ma chère Blanche ; comme vous j'aurais agi !...

Et Renaud, que de nouvelles réflexions assaillaient, se demandait :

—Qui donc pouvait avoir intérêt à faire disparaître cet enfant ?

Il ne pouvait trouver de réponse à cette question qu'il s'adressait. Ben Kedda et Ben Rabbah regagnèrent leur tribu, Zabira resta comme domestique au service de Renaud et de Blanche.

Ceux-ci faisaient presque chaque jour une promenade en voiture dans les environs. Tous deux se remettaient peu à peu de leurs fatigues et ils espéraient pouvoir revenir en France.

Un grave accident les retint en Afrique. Blanche, trempée par une pluie d'orage, fut prise de fièvre, puis une maladie de poitrine se déclara.

Renaud fit venir auprès de la malade un médecin français résidant depuis longtemps à Tripoli.

Le médecin réussit à enrayer le mal, mais Blanche resta longtemps affaiblie. Les plus grandes précautions étaient nécessaires, il ne pouvait être question de s'embarquer pour la France : la saison s'avavançait, l'hiver viendrait bientôt et sous le froid climat de Paris, la maladie apparaîtrait avec un caractère de gravité alarmant.

En conséquence, le médecin ordonna le séjour à Alger ou dans les environs pendant la mauvaise saison.

C'était aussi l'avis de Renaud, d'ailleurs.

La petite toux sèche de Blanche l'inquiétait beaucoup. Un climat doux, un air pur étaient indispensables à sa chère malade.

Malgré son impatience de revenir en France, Blanche dut céder aux prières de son mari.

Ils partirent pour Alger et louèrent dans les environs une petite maison ombragée par de beaux arbres et agréablement située entre les coteaux — qui l'abritaient du vent — et le rivage de la mer.

Elle dominait un horizon splendide ; d'Alger jusqu'au cap Matifou règne une longue terrasse boisée où des maisons blanches sont blotties dans le feuillage comme des tourterelles.

Au bas de cette colline s'allonge le rivage couvert d'une herbe d'un vert d'émeraude ; plus loin, la mer bleue, l'immensité !

La santé de Blanche, malgré la douceur du climat, la pureté salubre de l'atmosphère, se remettait lentement ; elle ne toussait presque plus, mais sa faiblesse semblait s'accroître.

Elle ne faisait plus que de très courtes promenades qui l'essoufflaient bien vite. Elle restait étendue presque tout le jour sur un divan, devant les fenêtres.

Ses regards erraient sur la colline, sur la mer, à l'horizon infini.

Elle disait à Renaud :

—Je suis bien ainsi, immobile, ne vivant que par les yeux, par les images variées qui égayent mon esprit sans le fatiguer.

—Je rêve délicieusement... Je vous sais auprès de moi... je ne parle point pour ne pas troubler la douceur de mes rêves par le bruit de mes paroles.

—Le docteur vous conseille, en effet, de ne point vous fatiguer à parler, et vous avez raison de suivre ses prescriptions, mais je m'inquiète de vous voir si faible, sans appétit : peut-être qu'un peu d'exercice... .

—Mon cher Renaud, ne vous inquiétez pas, je me rétablirai vite. Quand je me sentirai un peu de forces, je vous dirai : " Donnez-moi votre bras et partons en excursion. "

—Que le moment où vous me direz cela arrive bientôt, ma chérie. L'hiver vint avant que Blanche se sentit le désir, la force de sortir.

Vers le milieu de janvier, l'été s'acheva sous un ciel morne et doux. Quelques ondées trempèrent la terre brûlante qui fumait comme un encensoir.

—Cela me fait du bien, disait Blanche, cela me rafraîchit ! Il me semblait sentir dans mes veines passer le souffle de feu du Sahara !... Oh ! ce soleil faisant de l'air une fournaise !... Ma poitrine en est encore brûlée !

Elle fut reprise d'une légère toux.

—Oh ! ne vous inquiétez pas, dit-elle à Renaud qui appuyait ses lèvres sur les mains moites de la jeune femme ; la fraîcheur va me remettre bientôt sur pied ; c'est ce vilain désert qui a épuisé mes forces.

—Tant que la pensée de vous retrouver surexcitait toutes les énergies de mon être, tendait mes nerfs, je ne sentais aucune fatigue ; cela se paye, mon ami, c'est une révolution naturelle ; il faut que, maintenant, l'équilibre se réalise, que je me repose... .

Elle laissait tomber sur son bras sa tête alourdie, et la masse de sa chevelure dénouée roulait en blonds anneaux sur ses épaules comme un manteau de soie.

Jamais elle n'avait été si belle.

Renaud la contemplait en pensant :

—Oui, chère femme, pour moi tu as épuisé tes forces en des fatigues auxquelles bien des hommes ne peuvent résister. Ne serais-je réuni à toi que pour te perdre !

—Oh ! non, Dieu ne voudra pas, après tant de souffrances, me frapper de cette douleur mortelle ! Non, Blanche reviendra à la santé, à la joie ; nous retrouverons notre enfant ! . . .

—Dieu doit ce bonheur à la noble femme qui a tant souffert !

Blanche s'endormait d'un sommeil fiévreux traversé de rêves.

Bientôt la pluie tomba à torrents, le vent souffla violemment de l'ouest.

La mer gronda au large. Des lames s'élevèrent et roulèrent en mugissant sur la côte qu'elles couvrirent de leurs embruns blanchâtres.

La campagne est inondée. Sous le ciel couleur de cendre, des oiseaux épouvantés, ne pouvant lutter contre le vent ni soutenir leur vol, s'abattent dans les buissons. Les arbres tordent leurs branches dont les feuilles se dispersent en tourbillonnant.

La pluie tombe en cataracte pendant six jours.

Le tonnerre gronde et s'entend à peine dans le tumulte de la tempête qui déracine les arbres, arrache les volets des fenêtres, hurle dans les habitations.

L'état de Blanche s'aggrave.

Ces convulsions de la nature l'oppressent, tordent ses nerfs fatigués, une toux fatigante lui enlève le sommeil.

Le médecin vient chaque jour. Il institue un nouveau traitement qui calme la toux de la malade, ramène le sommeil, mais semble enlever en même temps à la jeune femme ce qui lui restait de forces. Elle est constamment dans une sorte de somnolence.

A Renaud qui, anxieux, le cœur serré, la questionne, elle répond d'une voix douce comme celle d'un petit enfant :

—Je ne souffre plus, je vais beaucoup mieux.

Elle essaie de sourire à son mari, qui retient difficilement ses larmes.

Dans la première huitaine de février, le soleil reparait. La campagne est toute verte : elle est approvisionnée d'eau pour une année.

Les arbres sont gonflés de sève, les prairies couvertes de moissons et de fourrages. Les amandiers en fleurs jettent leur note rose dans cette gamme de vert tendre.

Des moutons paissent parmi les champs, les oiseaux volent dans le ciel bleu.

C'est le printemps ! Une brise tiède venant du sud chauffe le littoral méditerranéen.

Sous cette chaude caresse, la mer se calme et se pare de son bleu manteau dont les franges s'étendent sur la rive.

Blanche se sent heureuse de vivre. Ses joues pâles s'animent d'un incarnat aussi tendre que celui qui colore au renouveau le cœur parfumé des roses.

Son pouls bat plus fort et plus régulièrement.

Renaud constate ces heureux changements avec une joie attendrie, avec anxiété aussi ; ce retour apparent à la santé n'est-il qu'un répit accordé par le mal ?

Non, il ne veut pas laisser sa pensée s'assombrir par de folles appréhensions ; Blanche, sa Blanche adorée vivra !

Elle est sauvée ! Dieu ne lui a envoyé cette nouvelle épreuve que pour lui rendre plus chère sa femme si courageuse et si belle !

Le mieux, en effet, s'accentue de jour en jour. Plus de toux douloureuse, plus de fièvre qui consume les forces, plus de rêves pénibles : un sommeil calme, réparateur.

Peu à peu, Blanche reprend des forces, elle sent le besoin d'agir, de se promener, et, avec l'exercice, revient l'appétit.

Aux courtes promenades dans le jardin succèdent des excursions plus longues, jusqu'au bord de la mer au souffle amer et salubre.

Blanche, maintenant, respire à pleins poumons.

—Elle est sauvée, dit un jour le médecin, joyeux, à Renaud dont les yeux se remplissent de larmes.

—Ce n'est pas une fausse joie que vous me donnez, docteur ? questionne-t-il, espérant une confirmation, une preuve de ces bonnes paroles.

—Sur mon honneur, je n'ai plus rien à faire ici comme médecin, je ne viendrai plus que comme ami.

Et le médecin serra les mains de Renaud dans les siennes en lui disant :

—Nous avons été bien inquiets tous deux, nous pouvons nous l'avouer maintenant, n'est-il pas vrai ?

Renaud ne répondit que par un regard expressif, et en rendant au docteur son amicale étreinte.

Dès ce jour, le bonheur était rentré dans la petite maison enfouie de nouveau sous la verdure.

Blanche et Renaud faisaient des promenades en voiture ; Zabira, ces jours-là, était élevé aux fonctions de cocher, fonctions dont le moricaud se tirait d'ailleurs à merveille.

D'abord, ils descendaient seulement à Alger, visitaient la ville

française qui occupe les bas quartiers et se prolonge sans interruption jusqu'au faubourg de l'Agha, la ville arabe qui se presse autour de la Kasbah, où les zouaves ont remplacé les janissaires.

Blanche s'amusait du contraste, du mouvement et du bruit des foules.

Ces petites excursions, loin de la fatiguer, semblait lui donner des forces, Renaud lui proposa de visiter le jardin d'essai du Hamma situé à cinq kilomètres d'Alger, entre Mustapha et la Kouba.

C'était par une charmante matinée de mai.

De grands eucalyptus annoncent l'entrée.

D'une petite place pleine d'ombre et de fraîcheur où murmure une fontaine, on gravit un chemin qui conduit au jardin.

On pénètre sous une voûte de magnifiques platanes ; plus loin, on s'engage dans une allée de bambous dont les tiges s'élèvent à une hauteur de quinze ou vingt mètres.

Elles se pressent drues et serrées. L'air fait bruire et résonner les tiges, agite les feuilles légères ; on se croirait en Indo-Chine.

Plus loin, une allée de palmiers-dattiers, de lataniers et de dragonniers se prolonge jusqu'à la mer qui lui fait un fond bleu d'une douceur infinie.

A droite, des caoutchoucs déploient vigoureusement leurs branches fermes et saines, aux feuilles d'un vert intense. Les figuiers laissent tomber de leurs branches trapues des racines qui s'allongent vers le sol, s'y enfoncent, forment de nouveaux jets, s'élèvent, grossissent, se multiplient sans cesse.

Les fleurs, dans une autre partie du jardin, font éclater dans l'atmosphère limpide leurs couleurs vives, y épandent leurs parfums.

Puis des plantes, des arbres étranges fournissant du savon, du pain, du lait, du beurre, du suif, etc., etc.

Les bananiers occupent un espace immense. Entre leurs larges feuilles déchirées pendent à la fois les régimes de bananes jaunies qui achèvent de mûrir et les grosses fleurs grenat foncé qui préparent pour l'avenir une nouvelle récolte.

Et les nopals cochenilles, les arbres d'Australie, les serres merveilleuses !

Et le parc d'autruches mâles et femelles nés au Hamma !

Blanche voulut retourner plusieurs fois dans ce beau, dans ce splendide jardin !

Elle en revenait chaque fois enchantée, les yeux enivrés de couleurs, le cerveau de parfums.

Tout en dinant de bon appétit, elle causait gaiement de ce qui l'avait frappée.

Renaud, ravi, la contemplait, n'entendant que la musique de sa voix pure, ne voyant que ses lèvres fraîches et ses yeux de lumière.

Leurs excursions s'étendirent plus loin, ils poussèrent jusqu'à Blidah, la ville des roses, des orangers et des jasmins.

Blanche y éprouva une grande joie, et cette joie profonde, qui gonfla son cœur, fit monter de douces larmes d'émotion à ses yeux.

Dans son enfance, avec sa mère, elle avait fait un voyage en Alsace et y avait vu arriver les cigognes.

Tout le monde se réjouissait en les apercevant tournoyer dans le ciel, chercher la place de leur nid de l'an passé, et, enfin, l'ayant trouvée, le mâle et la femelle se perchait sur la grande roue de paille posée horizontalement au faite d'un vieux clocher.

Et les femmes et les enfants avaient jeté des you-you enthousiastes.

Ce souvenir restait gravé dans sa mémoire.

Or, un matin, s'étant éveillée de très bonne heure, elle respirait avec délices les senteurs des forêts d'orangers qui entourent Blidah, lorsque, dans le ciel, elle vit un grand oiseau planant presque immobile. Ses longues ailes étendues étaient noires aux extrémités.

Des ramiers et des milans lui faisaient escorte, le saluaient de leurs cris et de leurs battements d'ailes.

A distance, volaient de grands aigles observant de leur œil fixe qui brave l'ardeur du soleil.

La cigogne, Blanche tout de suite l'avait reconnue, la cigogne tournoya au-dessus de la maison où elle logeait et vint s'abattre sur le toit.

Blanche courut chercher Renaud pour lui apprendre cette heureuse nouvelle, ce présage de bonheur, lui montrer la cigogne perchée sur sa roue.

Le cou renversé dans les épaules et la tête élevée vers le ciel, l'oiseau faisait, avec des claquements joyeux, entendre ses knam... knam... knam.

—Je vous en prie, mon ami, dit-elle à son mari, ne vous moquez pas de moi, ne souriez pas dédaigneusement...

—Mais, ma chère Blanche, je vous assure...

—Si, vous trouvez bien puérile la cause de ma joie... C'est que je m'attendais si peu à voir des cigognes en Afrique... je croyais que seuls nos pays du nord, notre France recevait leurs visites.

—On en voit beaucoup, au contraire, sur le littoral méditerranéen. A Constantine, il y a peu de toitures un peu élevées qui ne supportent un nid ; dans toutes les villes de la montagne, on en voit

aussi un grand nombre ; par exemple, elles ne se montrent pas à Alger.

— Ces oiseaux, ma chère Blanche, me font plaisir à voir, et comme vous, je tiens leur arrivée pour présage de bonheur, ajouta Renaud avec bonté.

Ils étaient de retour à Alger depuis quelques jours ; l'amélioration dans l'état de Blanche se continuait, s'affermait même.

Tout lui paraissait charmant de ce qu'elle rencontrait dans leurs promenades.

Elle aimait maintenant à s'appuyer sur le bras de Renaud et à marcher longtemps à pas lents, rêvant au passé triste qui s'enfonçait dans l'ombre, à l'avenir qu'elle voyait radieux.

Elle parlait peu, seulement quelques phrases émuës chuchotées à l'oreille du bien-aimé, puis, reprise par ses rêves, elle redevenait silencieuse, et ces promenades lui étaient exquis, ranimaient ses forces, exaltaient ses espoirs.

Avant de partir pour la France, elle voulut visiter, avec lui, Constantine, perchée sur son rocher comme un nid d'aigle, et Le Rummel, aux eaux impétueuses, qui s'est découpé un lit dans la montagne en y creusant un ravin de sept à huit cents pieds de profondeur ; Bône, située près de la frontière de l'Algérie et de la



Il reçoit la balle en pleine poitrine... (P. 22, col. 1.)

Tunisie, marque la limite entre deux mondes différents ; du côté de l'Algérie, des villes florissantes, de riches campagnes, des routes bien tracées ; du côté de la Tunisie, des solitudes arides et déboisées, pas de routes, pas la moindre commodité de la vie européenne ; c'est l'immobile Orient des siècles passés.

Blanche désira ensuite retraverser tout le littoral de l'est à l'ouest et visiter Oran, sur les frontières du Maroc.

Oran, ville posée comme des bosses de chameaux avec ses quartiers profondément séparés par des ravins, rues ou plutôt sentiers de chèvres, se découpant dans le ciel, campagne aride et brûlée.

Le port d'Oran, vaste, mais conquis sur la mer, sa jetée de mille mètres où le vent souffle de tous les points du ciel, ses forts majestueux et terribles.

Après quelques excursions dans les environs, Renaud et Blanche résolurent de retourner à leur petite maison d'Alger.

Un événement imprévu les arrêta en chemin ; les Kabyles venaient de se révolter encore une fois.

On croyait les avoir écrasés en 1857, ils se soulevaient de nouveau. En 1857, la révolte avait commencé chez les Beni-Iraten.

Le gouverneur Randon avait dû envoyer contre eux trente-cinq mille hommes de troupes régulières.

Les colonnes, sous les généraux Mac-Mahon, Renault, Yousouf, réunis au pied du Djurjura, en escaladèrent les sommets.

La plupart des tribus demandèrent l'aman. Celle des Beni-Menguillet, retranchée sur le plateau d'Icheriden, engagea avec la division de Mac-Mahon un sanglant combat.

Ce fut une des dernières rencontres.

Les Kabyles livrèrent des otages et payèrent la contribution de guerre.

On leur laissa leurs institutions municipales, des routes militaires furent ouvertes dans leurs montagnes, et le fort Napoléon, bâti en cinq mois sur le plateau de Souk-el-Arba, chez les Beni-Iraten, acheva de décourager les résistances.

On crut avoir rendu vaine toute rébellion dans l'avenir.

On se trompait. En 1859, les Amgad prirent les armes et opérèrent des razzias sur le territoire français.

Le général Durieu les châtia.

En 1864, révolte des Oulad-Sidi-Cheikh auxquels se joignirent d'autres tribus belliqueuses.

Les généraux Deligny, Pélassier les vainquirent dans vingt rencontres sans réussir à les dompter entièrement.

Ils faisaient leur soumission, demandaient l'aman lorsqu'ils étaient épuisés, et reprenaient les armes quand ils croyaient avoir réparé leurs désastres.

C'est ce qui venait de se produire ; les Oulad-Sidi-Cheikh, se révoltaient, appuyés de contingents marocains et commandés par le chef de grande tente Sidi-Lala.

Mac-Mahon, gouverneur général, après des hésitations, se décida à envoyer contre eux le général Wimpfen, qui avait pour lieutenant le général Chanzy.

Les troupes de ce dernier se dirigeaient à marches forcées vers les frontières du Maroc où se concentraient les tribus révoltées.

Le chef d'un de ces détachements, un capitaine du 3e régiment de zouaves, entra dans l'auberge où se reposaient Renaud et Blanche.

Il leur démontra l'imprudence de leur conduite ; les routes étaient infestées de pillards, de bandits.

— D'ici à quelques jours, il y aura une grande bataille, j'en suis sûr ; je ne connais pas le plan du général, mais je sens cela dans l'air, fit-il en riant.

Puis, d'un ton sérieux, il ajouta :

— Croyez-moi, monsieur, persuadez à madame d'interrompre son voyage. Au premier village que vous rencontrerez, allez trouver le maire, et demandez-lui l'hospitalité ; c'est un Français, un brave homme et un homme brave.

— Là, vous attendrez les événements ; vous n'aurez pas le temps de vous impatienter.

Tout en causant, il vidait à petites gorgées son verre d'absinthe.

Il allait se lever pour prendre congé, lorsqu'un jeune sergent de zouaves entra et se tint devant son chef en faisant le salut militaire.

C'était un tout jeune homme de taille un peu au-dessus de la moyenne. Ses traits fins et réguliers, ses yeux d'un bleu profond surmontés de sourcils bruns, l'air de franchise de la physionomie prévalaient en sa faveur.

— Eh bien, sergent Bernard, quoi de nouveau ?

— J'ai exécuté vos ordres, mon capitaine ; avec dix hommes, j'ai poussé une reconnaissance à cinq kilomètres dans l'ouest. . . .

— Et... ? questionna le capitaine.

— Les moricauds y sont... des cavaliers... environ quinze cents. Le capitaine se frotta les mains, cligna de l'œil du côté de Renaud, et enchanté, radieux :

— Qu'est-ce que je disais ? fit-il.

Puis, frappant sur l'épaule du jeune sergent :

— Sergent Bernard, lui dit-il amicalement, je crois que ça va chauffer, hein ?

Le sergent Bernard, dans un rire qui montra ses dents blanches, répondit :

— Je l'espère, mon capitaine.

Celui-ci se tourna encore vers Renaud, et lui tendant la main avec une familiarité toute militaire :

— Monsieur, dit-il, je vous prie de suivre mon conseil.

Il s'inclina respectueusement devant Blanche de Pervençère.

Le jeune sergent salua militairement, avec un respect marqué, ceux avec qui son chef s'entretenait.

La noblesse des traits de Renaud, la beauté de Blanche, la parfaite distinction de tous deux le tenait devant eux, cloué d'admiration.

En se retournant, il ne put s'empêcher de jeter vers eux un long regard et de porter la main à sa chéchia rouge couverte de poussière.

Renaud et Blanche, en regardant le jeune soldat, étaient émus sans savoir pourquoi.

Songeaient-ils aux dangers qu'allait courir ce jeune homme, ce soldat, presque encore un enfant ?

Le hasard qui allait le jeter tout à l'heure dans la furie d'un combat, ivre de poudre, d'enthousiasme et d'orgueil, et ce sourire

aux dents blanches, ce regard franc, ingénu, les troublait-il par son contraste violent ?

—Peut-être ! Ce qui est certain, c'est que tous deux murmurèrent :
—Pauvre enfant !

Aux paupières de Blanche, une larme trembla.

Ils se tinrent longtemps sur le seuil de l'auberge, regardant la colonne s'éloigner.

Le jeune sergent marchait en serre-file. Son pas était léger, élastique ; le gland de sa chéchia semblait frétiller, joyeusement, entre ses épaules larges.

La petite troupe disparut au loin dans un nuage de poussière.

—Que pensez-vous, ma chère Blanche, du conseil que nous a donné le capitaine ?... Vous serait-il désagréable que j'aie demandé l'hospitalité au maire du village voisin ?

Il ajouta :

—Je crois que cela serait prudent ; ce soldat ne doit pas s'alarmer pour de vaines chimères.

—Je ferai, Renaud, ce que vous désirez que je fasse.

—Mon avis est d'attendre les événements, de ne reprendre notre route que lorsqu'elle sera sûre... Cela ne peut tarder.

—En ce cas, arrêtons-nous au village voisin.

L'aubergiste s'approcha, son chapeau de paille à la main :

—Monsieur, fit-il à Renaud, j'ai entendu ce que vous a dit le capitaine Lambert ; suivez son conseil ; c'est un vieux soldat d'Afrique qui a l'œil américain... Pour sûr, ça va chauffer... Moi, je m'y connais aussi... j'ai servi sous Lamoricière, et je vais fermer ma baraque et me réfugier à la ferme de Camuset ; notre maire, un brave homme... On peut y tenir contre ces canailles de Kabyles qui nous préparent un mauvais coup.

—Je vois passer des bandes de déguenillés qui sont des espions ; j'en mettrai ma main au feu.

—Comment s'appelle le village le plus proche ?

—Bordy-Arba.

—Le maire se nomme ?

—Jérôme Camuset, un brave homme, un Parisien ; nous avons été camarades de régiment.

—Camuset ! pensa Renaud, Jérôme Camuset ! Où est-ce que j'ai connu quelqu'un de ce nom ?

—Vous pouvez aller le trouver de confiance ; vous serez bien reçu, et madame aussi, ajouta l'aubergiste en retirant de nouveau son vaste chapeau de paille.

—Eh bien, dit Renaud, allons trouver M. Camuset au Bordy-Arba... Zabira, cria-t-il au petit nègre couché devant la porte, Zabira, attelle et partons !

L'enfant attela vivement le bidet à la voiture légère qui les avait amenés.

La ferme de Bordy-Arba est bâtie sur le penchant d'une colline au bas de laquelle coule une petite rivière desséchée l'été, torrentueuse l'hiver.

Les bâtiments, élevés d'un seul étage, entourent une cour carrée. La maison d'habitation occupe un des côtés du carré ; des écuries, des bergeries, des granges règnent sur les autres côtés.

A l'extérieur les murs sont percés de meurtrières ; précautions contre les attaques possibles.

La porte charretière, épaisse, solide, est renforcée de larges bandes de fer.

Sur la cour s'ouvrent les fenêtres de la maison manies de forts volets de chêne.

Un bois d'eucalyptus entoure les constructions.

Le coteau est couvert de vignes. Au pied de la colline, de grandes plaines s'étendent emblavées en céréales, ceinturées de bouquets d'arbres divers.

Au moment où Renaud et Blanche descendaient de voiture devant la porte charretière, un homme d'une cinquantaine d'années, les cheveux courts grisonnants, le visage carré couleur de brique, large et trapu de taille, surveillait la rentrée de ses troupeaux.

En voyant arriver des visiteurs, il les salua et s'avança vers eux en tenant son chapeau de paille devant ses yeux, pour les garantir de l'ardeur du soleil et mieux distinguer les traits des arrivants.

—Des Français ! fit-il tout joyeux à haute voix.

Et, sans plus d'explications, avec une brusquerie pleine de franchise et de bonhomie, il tendit sa large main brunie à Renaud, qui lui tendit la sienne en souriant.

Blanche craignit un instant qu'il ne prit fantaisie au brave homme de lui écraser, par manière d'amitié, les doigts dans sa rude main calleuse.

M. Jérôme Camuset n'eut pas cette malheureuse inspiration ; il salua Blanche et, souriant d'un air de bonne humeur, il se secoua à lui-même les deux mains.

—Je désirerais causer un instant avec-vous, monsieur, dit Renaud.

—Entrez, entrez, je vous en prie... Il fait une chaleur ! Entrez, monsieur, entrez, madame.

Et Jérôme Camuset les guida dans une grande salle, au rez-de-

chaussée, un peu sombre à cause des volets fermés et où il faisait presque frais.

—Permettez-moi de laisser les volets poussés, autrement nous aurions chaud ; je sais bien que c'est un peu sombre quand on vient du dehors ; ça va se faire.

Il présentait, tout en bavardant, des sièges à ses hôtes.

—Monsieur, dit Renaud, ma femme et moi étions entrés dans une auberge, à une demi heure d'ici, lorsqu'un capitaine de zouaves, le capitaine Lambert, m'a-t-on dit...

—Lambert, un bon ! interrompit le maire en clignant de l'œil.

—Le capitaine Lambert m'a conseillé de ne pas continuer mon voyage et de vous demander l'hospitalité pour quelques jours.

—Certes, monsieur le maire, je sens ce qu'il y a d'un peu indiscret dans ma demande, mais...

—Mais il n'y a pas d'indiscrétion du tout. Ce n'est pas la place qui nous manque ici... Quand ma femme reviendra, elle vous préparera pour ce soir un logement ! C'est honneur et plaisir de recevoir des compatriotes... Nous n'en voyons pas si souvent... Nous sommes ici à trois lieues de tout, continua le maire en riant de son gros rire de brave homme.

—Je vous remercie, monsieur, fit Blanche, de sa voix douce et pure ; les paroles du capitaine ne laissaient pas de m'inquiéter et je ne voulais l'avouer à mon mari que lorsque nous aurions trouvé un refuge.

—Madame, vous êtes ici chez vous... Ne vous gênez en rien, c'est comme qui dirait la maison commune, une annexe de la mairie, mais plus logeable.

Il reprit d'un ton plus sérieux :

—Où comptez-vous aller ?

—A Alger, où nous demeurons présentement...

—Vous ne seriez pas arrivés à Orléansville, la révolte gagne de ce côté... Les Kabyles s'agitent encore une fois... Leurs forces sont sur la frontière du Maroc, au sud d'Oran... De ce côté, nous n'avons guère que des coquins, des pillards... C'est égal, je les surveille ; je me garde à carreau contre cette vermine.

—Vous croyez vraiment qu'il eût été imprudent de continuer notre voyage ?

—J'en suis convaincu... Quand Mac-Mahon et Wimpfen auront écrasé les moricauds sur le Kiss — c'est certainement par là que l'action aura lieu — les pillards de par ici disparaîtront comme une nuée de corbeaux.

—Alors, puisqu'il en est ainsi, monsieur Jérôme Camuset, fit Renaud gaiement, je suis votre pensionnaire pour quelque temps.

—Plus longtemps vous resterez avec nous, plus ça nous fera plaisir, répondit M. Jérôme Camuset.

Il regardait Renaud bien en face, de son regard franc et hardi, en lui parlant, et soudain, il se leva, alla pousser un peu un des volets.

Un faisceau de lumière éblouissante entra dans la pièce.

Jérôme Camuset revint se planter devant Renaud, il le considéra encore un instant, puis, se frappant violemment la paume des mains, ce qui produisit un bruit sec et retentissant comme un coup de fouet, il s'écria :

—Monsieur de Pervençère !... Monsieur de Pervençère !

—Oui, je suis Renaud de Pervençère.

—Et vous ne reconnaissez pas Jérôme Camuset ! Voyons, Jérôme Camuset, le bijoutier... Vous ne vous souvenez pas que, dans l'Amérique du Sud, vous m'avez sauvé la vie !

—Comment, c'est vous !... Oui, je me souviens maintenant ! Ah ! c'est qu'il s'est passé tant de choses depuis !

—Mais pas une chose comme celle-là ! Tenez, madame, permettez-moi de vous conter cette histoire.

—Faut d'abord que je vous dise qu'après avoir servi au 7^e légèr, ici, en Algérie, je fus réformé au bout de deux ans, pour blessures.

—Je retournai à Paris avec l'intention de reprendre mon état de bijoutier... Je n'avais plus l'habitude d'un métier assidu, rester assis toute la journée me faisait souffrir.

—Je fis fort à point un petit héritage, j'achetai un paotille de bijoux, de la camelotte, et je m'embarquai pour Rio-Janeiro. Je me défis avantageusement des mes marchandises.

—Je commandai un assortiment plus important et, le premier, je parcourus avec le Brésil et la Plata ; en deux ans, je gagnais cinquante mille francs ; j'avais bien quelquefois vendu du doublé pour de l'or, je l'avoue ; mes clients n'étaient pas difficiles.

—Quand je me vis à la tête d'une pareille somme, je me crus riche et l'envie de revoir la France me posséda.

—Je me débarrassai en bloc de ce qui me restait de marchandises et apprêtai mon départ.

—Il me fallait retourner à Rio-Janeiro. J'en étais à deux jours. Je voyageais à cheval pour mon commerce ; à cette époque, il n'y avait pas d'autre moyen de communication.

—La plaine de Rio n'était pas sûre ; on y rencontrait des mauvais sujets en masse, des gardiens de troupeaux, des *gauchos*, comme on les appelle là-bas.

« J'étais à une heure de Rio, la nuit venait, je pressai l'allure de mon cheval... Soudain, deux hommes cachés dans un buisson bondissent devant moi. L'un d'eux lance un lasso qui s'enroule à une jambe de mon cheval. Il tombe et moi avec ; j'étais encore étourdi de ma chute, lorsque les deux individus se jettent sur moi, l'un d'eux essaie de me bâillonner, l'autre de me déboucler ma ceinture dans laquelle était ma fortune.

« J'essaie de me défendre, un coup de crosse de pistolet sur le crâne me renverse. Mes voleurs me dépouillent, sautent sur mon cheval et se sauvent.

« Je cours après eux, en appelant à mon secours... L'un des hommes se retourne et me tire presque à bout portant un coup de pistolet qui me brise l'épaule... Je tombe en poussant un cri de douleur... Je m'évanouis... Quand je revins à moi, j'étais étendu sur une litière portée par deux hommes.

« M. de Pervençère marchait auprès de moi. Il m'avait pansé, soigné, je ne souffrais presque plus... Il me montra ma ceinture pleine d'or qu'il avait arrachée aux *gauchos* ; alors, je ne souffris plus du tout.

« Je sus que M. de Pervençère, attiré par mes cris, s'était élancé sur mes voleurs, le pistolet au poing, et les avait forcés à se rendre ; il leur reprit ma fortune et mon cheval et les chassa à coups de cravache.

« Voyons, est-ce vrai ce que je viens de raconter ? demanda Jérôme Camuset à Renaud.

— En effet, je me souviens fort bien de cette histoire. Un mois après, votre blessure était guérie et vous vous embarquiez pour la France.

— Sur la *Blata*, oui, monsieur de Pervençère ; j'arrivai à Paris juste pour la révolution de 48... Pas de travail, pas de commerce ; je vins ici, j'achetai une ferme, je me mariaï... et voilà !

— Je revins en France six mois après vous, monsieur Camuset, et, comme vous, je me mariaï, continua Renaud en souriant.

— Et est-ce que vous venez en Algérie pour acheter une ferme ?... Ce serait farce tout de même !

— Non, monsieur Camuset, je retourne en France.

— Tant pis, tant pis ; j'aurais pu vous donner de bons conseils.

Mme Camuset entra. Une petite femme brune, toute ronde, aux yeux vifs, à la physionomie avenante et gaie.

— C'est M. de Pervençère dont je t'ai souvent parlé, Rose, lui dit son mari.

— Comment ! ce monsieur est M. de Pervençère ! Ah ! bien sûr que oui que Jérôme m'a souvent parlé de vous !

Elle salua Blanche en disant :

— C'est Mme de Pervençère que nous avons l'honneur de recevoir ?

— Nous venons vous demander l'hospitalité, répondit Blanche.

— Vous nous faites bien plaisir. Je vais préparer le déjeuner ; Jérôme, donne à rafraîchir... Je vous demande pardon, faut que je donne un coup d'œil... Je vais voir vos chambres, mettre tout en ordre... c'est un peu négligé...

Elle sortit et on l'entendit appeler :

— « Jeannette !... Margot !... Oh, les lambines !

Jeannette et Margot étaient deux négresses servantes de la ferme. Elles accoururent à la voix de leur maîtresse.

On entendit un bruit de casseroles remuées dans la cuisine, des chaises bousculées au premier étage ; les négresses faisaient la cuisine et le ménage.

Mme Camuset revint dans la salle :

— Votre logement est prêt, madame ; si vous voulez vous reposer un peu en attendant le déjeuner ?

— Volontiers, madame, répondit Blanche, je me sens un peu fatiguée.

Mme Camuset conduisit Blanche au premier étage et lui montra le logement qu'elle lui destinait.

Deux grandes pièces bien fraîches, bien aérées, égayées par des fleurs, garnies de meubles en pitchpin clair, de fauteuils en bambous.

Les murs étaient tendus de papier à fleurettes bleues sur fond blanc.

Une gargoulette remplie d'eau rafraîchissait sur une fenêtre exposée au nord.

— Vous ne vous trouverez pas trop mal ici ? questionna Mme Camuset, inquiète.

— Mais c'est charmant, je serai très bien, répondit Blanche.

Alors, rassérénée, Mme Camuset fut toute joyeuse.

— Tant mieux ! Tant mieux ! répétait-elle. Vous savez, faut nous excuser ; nous vivons un peu en sauvages, ici... Enfin, reposez-vous, je vais faire un tour à la cuisine... Oh ! je vais vous envoyer Jeannette, ce sera votre femme de chambre ; elle est très adroite.

Jérôme Camuset fit visiter à Renaud ses plantations. Il était surtout fier de ses vignes qui, en effet, étaient magnifiques, de ses potagers, de ses oliviers.

Il fallut que Renaud s'intéressât à tout. Camuset lui disait quel

mal il s'était donné, comment il lui avait fallu débroussailler, dépurer, drainer, forer des puits, etc, etc.

Enfin, à force de travail, d'énergie, il pouvait se rendre cette justice qu'il possédait le plus beau domaine à dix lieues à la ronde.

— Nous avons bien eu à soutenir quelques assauts contre ces brigands de Kabyles ; on en est venu à bout !

Puis, on visita les caves, les distilleries, les citernes au bas du coteau.

Ils rentrèrent pour déjeuner. Jérôme Camuset offrit à Renaud l'abainthe traditionnelle. Renaud préféra un verre d'eau bien fraîche.

— Vous avez tort ; enfin, chaeun son idée !

La journée se passa sans accident ; le lendemain aussi. Pas le moindre Kabyle dans les environs.

— C'était une fausse alerte, dit Renaud, mais je ne regrette pas d'avoir eu à un danger ; cela m'a procuré le plaisir de passer quelques jours avec de braves gens.

— Le plaisir et l'honneur sont pour nous, monsieur de Pervençère, répondit Jérôme Camuset avec chaleur.

Dans la journée, tout changea. Le maire de Oued-Arba reçut par le télégraphe des avis inquiétants ; des fermes avaient été pillées dans les environs, des colons massacrés.

Puis, les gendarmes vinrent prévenir le maire que les fils du télégraphe étaient coupés ; plus de communications possibles.

— Ça se gâte, décidément, fit Camuset en se grattant l'oreille.

Mais l'indécision n'était pas le fait de l'ancien soldat devenu colon. Il dit aux gendarmes :

— Fortifiez-vous solidement à la gendarmerie... prenez avec vous les gardes forestiers... Apprêtez des armes, des munitions, des provisions de bouche ; je vais en faire autant ici, allez.

Camuset alla prévenir les colons du village des dangers probables.

— Vous viendrez vous réfugier tous à la ferme. Je vais commencer les travaux de défense... Il faut que dix d'entre vous viennent m'aider avec leurs domestiques... On se remplacera... Tirez au sort la corvée... Pas un instant à perdre, les enfants, la canaille va nous tomber dessus.

L'aubergiste arriva avec une charrette chargée de ce qu'il avait de plus précieux.

— Ça va chauffer, Camuset, dit-il.

— Tu as des nouvelles ?

— Oui, des mauvaises... Nous serons attaqués cette nuit ou demain matin.

— Sont ils beaucoup ?

— Non, deux cents au plus, une bande de pillards déguenillés conduits par un vieux toqué qui se dit marabout ; un chanapan que j'ai flanqué hors de chez moi à coups de pied au derrière.

— Bon, nous en viendrons à bout. Tu viens à la ferme ?

— Oui, je ne peux pas rester chez moi ; ma baraque ne tient pas.

— Viens, Roussel, tu m'aideras à faire préparer les travaux de défense.

Roussel suivit Camuset. Ils mirent Renaud au courant de ce qui se passait.

— Vous avez décidément bien fait de ne pas continuer votre route, monsieur de Pervençère ; ces turbans crasseux vont encore nous faire des misères.

Les colons arrivèrent à la ferme ; cent personnes environ : hommes, femmes et enfants. Les indigènes employés comme domestiques s'étaient enfuis.

Ceux que Camuset employait n'avaient pas encore suivi leurs compatriotes ; ils travaillaient à la mise en défense avec les colons.

Le soir, ils disparurent.

Le toit de la ferme formait terrasse. Cette terrasse était bordée à hauteur d'appui d'un mur épais garni de meurtrières.

— Les bons fusils se tiendront ici, dit Camuset.

Il avait fait enlever les arbustes, arracher les vignes tout autour de la ferme à une assez grande distance ; le terrain ainsi déblayé, on éviterait toute surprise.

Les vieillards, les femmes et les enfants se tiendraient au rez-de-chaussée. Protégés par des murs solides, ils n'auraient rien à craindre.

En cas de besoin, ils pourraient se réfugier dans les caves, mais on espérait bien n'être pas obligé d'en arriver là.

Il n'y avait dans la défense qu'un point inquiétant, celles des citernes au bas du coteau.

On les protégea avec des chariots, des fagots, des matelas, des branches entrelacées, des sacs de terre.

Là, serait placé le premier camp.

Renaud, Roussel, Camuset, une dizaine d'autres s'y établirent.

Des sentinelles furent placées.

À la nuit, des lumières brillèrent sur les hauteurs voisines.

— Il était temps, fit Camuset. Nous serons attaqués au point du jour.

— Il est heureux, lui répondit Roussel, que ces brutes, en coupant les fils du télégraphe, nous aient dévoilé leurs intentions ; ils ont cru être malins en nous mettant dans l'impossibilité de demander

du secours à Orléansville, comme si, là-bas, ils ne vont pas deviner que ça chauffe par ici.

Les feux de l'ennemi s'étendaient maintenant en demi-cercle sur plusieurs kilomètres.

—Les lascars veulent nous effrayer, fit Camuset en riant. Ils espèrent, en faisant flamber des branchettes de tous côtés, nous faire croire qu'ils sont tout un corps d'armée ; c'est une vieille ficelle que je connais ; elle est usée.

Il finissait à peine de parler, qu'une fusillade terrible éclata à peu de distance.

Les sentinelles revenaient en courant.

Elles sautèrent dans le retranchement.

—Les Kabyles sont sur nous, firent-elles, essoufflées.

La nuit était sans lune.

On ne voyait l'ennemi que par l'éclair des détonations.

—Baïonnette au canon, commanda Camuset. On ne tirera qu'à bout portant.

—Ceux qui ont des armes à tir rapide continueront le feu, les autres taperont dans le tas à la baïonnette... Prenez vos positions... Pas de précipitation... de l'ensemble.

Les Kabyles s'avançaient en poussant d'épouvantables hurlements. Ils firent une nouvelle décharge de leurs armes sans causer de mal parmi la petite troupe bien protégée.

Cependant, ils n'osaient s'avancer dans l'espace découvert.

Camuset répétait :

—Ne tirez pas, attendez qu'ils soient à bonne portée et groupés.

Les Kabyles continuaient leurs hurlements et leurs mousqueteries.

On ne distinguait toujours dans la nuit sombre que des traits de feu vite éteints et, à ces lueurs fugitives, quelques silhouettes confuses.

Comme les Kabyles s'entêtaient à tirer au jugé, sans avancer mais en hurlant comme des possédés, Camuset pensa :

—Il y a quelque chose là-dessous. Ces crasseux nous amusent ici pendant qu'ils manigancent quelque coup aillens ; c'est pas naturel, ces esbrouffes-là !

Le petit nègre Zabira, à qui personne n'avait fait attention, entra dans le retranchement et dit quelques mots à l'oreille de Renaud. Aussitôt celui-ci s'approcha de Camuset :

—Ces coquins nous tournent, lui dit-il ; Zabira a vu des burnous ramper dans les vignes.

—Ah ! tonnerre ! s'exclama l'ancien soldat ; il faut aller prévenir nos tirailleurs de descendre de la terrasse où ils sont en observation inutilement.

—Monsieur de Pervençère, restez ici, je vais aller chercher nos hommes et les placer convenablement. Nous prendrons ces moricauds entre deux feux.

Il remonta le coteau en courant.

Une demi-heure après, une fusillade éclatait de tous côtés en haut de la colline.

En même temps, les Kabyles s'élançaient à l'assaut du retranchement où se tenaient Renaud et ses amis.

Camuset ne revenait pas.

Renaud prit le commandement de la petite troupe.

Les Kabyles furent repoussés trois fois avec de grandes pertes. Trois colons furent tués, cinq autres blessés.

Renaud crut devoir battre en retraite vers la ferme avec ce qui lui restait de combattants.

Camuset, entouré par une nuée de Kabyles, se défendait en désespéré.

Il allait succomber sous le nombre sans Renaud et ses hommes qui le dégagèrent.

Des Kabyles, à l'aide d'une poutre, tentaient de briser la porte charretière pour pénétrer dans la ferme.

On entendait les cris d'effroi des femmes enfermées à l'intérieur.

La situation était terrible.

Les colons se formèrent en carré. Les uns tiraient sur les Kabyles qui assaillaient la ferme, les autres faisaient face à ceux qui s'étaient emparés du retranchement de la citerne et qui s'avançaient en poussant des cris de triomphe.

Ils se croyaient sûrs de la victoire ; les Français étaient pris entre deux feux.

La situation changea en quelques instants.

Camuset et ses tirailleurs abattirent les Kabyles qui attaquaient la ferme ; ceux qui ne furent pas atteints par les feux de salve se dispersèrent, disparurent dans la nuit.

On profita de ce succès ; tous se précipitèrent vers les ennemis que Renaud tenait en respect, et d'un élan furieux les poussèrent à coups de baïonnettes hors des retranchements.

Le jour venait.

Du côté des colons, les pertes étaient sensibles. On releva les morts et les blessés. On rétablit les retranchements.

Pendant que les femmes, dans l'intérieur de la ferme, soignaient les blessés, les hommes valides reprenaient leur place de combat.

Quelques-uns descendirent pour chercher de l'eau à la citerne. Ils

remontèrent, les traits contractés par le désespoir ; les Kabyles avaient brisé la voûte qui s'était effondrée, comblant de ses débris la réserve d'eau.

Ils avaient jeté dedans les sacs de terre, les pierres, les branches, tout ce qu'ils avaient pu trouver.

Les malheureux, qui souffraient de la soif, furent pris de fureur. Quelques-uns, comme atteints de folie, jetèrent leurs armes à terre en poussant des cris.

D'autres, frappés de stupeur, se couchaient sur le sol et ne bougeaient plus.

Camuset ne perdit pas son sang-froid.

—Nous avons de l'eau à la ferme, dit-il. Allons, tout le monde debout ! Les Kabyles peuvent revenir en force, il n'est que temps de filer d'ici !

Il n'avait pas fini de parler qu'une nuée de cavaliers s'élança au galop contre eux. La terre en tremblait.

C'était toute une foule de farouches enfants des grandes tentes montée sur de superbes et rapides chevaux qui se précipitaient sur les infortunés colons. Une fusillade bien nourrie arrêta néanmoins l'élan, mais plusieurs des arabes réussirent à pénétrer dans les rangs et quelques morts et de nombreux blessés jonchèrent bientôt le sol, autour de la citerne.

Camuset et Renaud se multipliaient, mais sans grand'chance de succès, car les colons épuisés, ne combattaient plus qu'avec le courage du désespoir.

Néanmoins, ils gagnaient vers la ferme, se retournant de temps à autre pour repousser, par des coups bien dirigés, les plus ardents de leurs ennemis.

Quand ils furent presque arrivés à la porte la fusillade des occupants de la terrasse vint à leur secours et ils réussirent enfin, après quelques minutes d'une terrible anxiété, à pénétrer dans l'habitation.

A ce moment les Arabes semblèrent se consulter, puis, tournant bride, brusquement, ils disparurent dans les broussailles.

Cependant les souffrances des assiégés augmentaient d'heure en heure.

L'espoir même qui, un instant, les avait soutenus, n'existait plus et beaucoup d'entr'eux assis par terre, la tête entre les mains, semblaient ne plus même se préoccuper de la terrible situation qui n'avait cessé d'être la leur.

Camuset, de concert avec Renaud et quelques autres, décida qu'il fallait profiter de la première occasion favorable, une nuit bien obscure, pour envoyer un émissaire jusqu'au plus prochain poste français.

Mais qui se sacrifierait pour une pareille mission ?

Qui affronterait les terribles dangers d'un passage à travers les lignes serrées formées par l'ennemi et tenterait, dans l'état d'affaiblissement ou chacun des assiégés se trouvait, de rejoindre un poste éloigné de dix à quinze lieues au moins ?

—Qu'on tire au sort, dit une voix, nous sommes tous égaux.

Cette proposition fut acceptée, et Camuset se disposait à écrire les noms sur les bulletins lorsque le petit nègre Zabira s'avança :

—Tirer sort, pas bon, dit-il. Blanc pris par Kabyles tout suite et cou coupé ; Zabira noir sortira, passera Kabyles, ira chercher Français ; Zabira malin, Zabira pas pris par Kabyles ; si pris, Zabira pas cou coupé, Zabira bon nègre.

Il riait, content par avance du bon tour qu'il allait jouer à l'ennemi.

—Je ne sais, dit Camuset, si nous devons accepter le dévouement de ce pauvre enfant ?

Zabira se jeta aux genoux de Renaud :

—Sidi, permets à Zabira de partir... Zabira ramènera secours ; bons Français avec fusils, tonnerre... Français tueront Kabyles, tous Kabyles tués... maîtresse sauvée... tous sauvés !

Il fallut consentir à accepter sa proposition.

Par la première nuit sans lune, à l'aide d'une corde, on le descendit de la terrasse dans un angle de mur complètement obscur.

En même temps on faisait une démonstration du côté opposé pour détourner l'attention de l'ennemi.

On attendit le jour dans une affreuse anxiété.

On n'entendit rien de suspect. Pas de cris de triomphe, pas de coups de feu.

La journée se passa, puis une autre, puis la semaine entière.

Pas de nouvelles de l'enfant.

Zabira avait-il donc été pris et tué par les Kabyles ?

Ceux-ci, sans doute, n'avaient pas trouvé le trophée assez éloquent pour l'exhiber triomphalement devant la petite garnison de la ferme Camuset.

Non, le petit nègre n'avait pas été pris par les Kabyles ; il avait glissé à travers leurs lignes comme une couleuvre sous la brousse.

Non seulement il n'avait pas été pris par l'ennemi, mais il s'était offert, à bon compte, un cheval qui, détaché du piquet, faisait un tour de promenade.

Zabira lui était sauté sur le dos, et, lui faisant un mors et une

bride avec la corde qui avait servi à son évasion, s'était élancé dans la direction d'Oran.

Le bruit du canon vers le sud le fit se diriger de ce côté.

C'était le soir, un grand combat s'était livré dans la journée à El-Baharias.

Le général Chanzy venait d'y écraser les Kabyles qui s'y étaient concentrés.

L'affaire fut chaude, les pertes des Français sensibles. On combattait de part et d'autre avec un acharnement, une fureur effroyables.

Le 1er bataillon du 3e zouaves — celui du capitaine Lambert et du sergent Georges Bernard — avait été fort éprouvé.

Adossé à une mosquée ruinée, il avait dû soutenir le choc de toute la cavalerie ennemie pendant trois heures, de façon à permettre à Chanzy d'exécuter un mouvement tournant avec la cavalerie et l'infanterie dont il disposait.

Les braves zouaves du 3e ne reculèrent pas d'une ligne; ils tombaient sur place; on serrait les rangs en attendant les cavaliers arabes à la baïonnette.

Il y eut un moment d'affreux désespoir; le porte-drapeau tomba blessé mortellement.

Un cavalier arabe lança son cheval, s'empara du drapeau et fit volte-face en poussant des cris de triomphe, élevant d'un air de bravade l'étendard de la France.

Alors, se passa un événement légendaire dans l'armée d'Afrique. Les vieux "chacals" le racontent encore riant et pleurant à la fois.

On vit bondir, ainsi qu'une panthère, un jeune sergent de zouaves. Son élan furieux le lança sur la croupe du cheval de l'Arabe.

Il avait jeté son fusil pour mieux sauter; il était sans armes. Il noua ses doigts autour du cou de l'Arabe, l'étrangla net, saisit le sabre qui s'échappait de la main inerte du cavalier, fendit la gorge de la monture d'un terrible coup de taille lancé à la volée, s'empara du drapeau et sauta à terre.

Dix cavaliers ennemis arrivèrent sur lui, et déchargèrent sur le jeune zouave leurs longs pistolets.

Il bondissait parmi les balles sifflantes, les cris, les ruades et les hennissements.

Il s'allongeait à terre, rampait, bondissait de nouveau, piquait un cavalier au bras, un cheval aux naseaux, il semblait jouer à cache-cache avec la Mort.

Ses camarades accoururent à son secours, fusillant à bout portant les cavaliers, les perçant de coups de baïonnette.

Ils entourèrent le drapeau, lui firent un rempart de leurs corps et repoussèrent les charges furieuses des Arabes.

Couverts de poussière, de sueur et de sang, les vêtements en lambeaux, ils se replièrent lentement, pas à pas, les yeux étincelants, les mâchoires serrées, héroïques et superbes, sur le bataillon décimé qui les reçut en poussant des cris de joie.

Le capitaine Lambert serra le sergent Georges Bernard dans ses bras et, bredouillant, de grosses larmes roulant sur son visage brûlé par dix ans de soleil d'Afrique, il embrassait à pleines lèvres le jeune soldat, puis, éclatant soudain de rire, essuyant ses larmes du revers de la main, il s'écria :

— Eh bien, en voilà une manœuvre ! Où as-tu appris ça ! Sauter sur le dos des cavaliers !... Ah mais ! pour être bonne, celle-là, elle est bonne !...

— Et nous avons notre drapeau ! fit-il d'une voix enrouée.

Puis, soudain, il s'esclaffa tellement que les larmes se remirent à couler de ses gros yeux.

Les hommes riaient comme le capitaine en se donnant des tapes d'amitié sur les épaules.

Alors le sergent Georges Bernard, trouvant, sans doute, que ce qu'il venait de faire était la chose la plus amusante du monde, le sergent Georges Bernard se mit à rire comme les camarades.

Cependant, le mouvement tournant ordonné par le général s'achevait; les Kabyles, rompus de toutes parts, s'enfuirent en désordre.

Ils se réfugièrent dans le Ksar (village) d'Aïn-Chaïr où on les poursuivait; ils y furent écrasés par les forces réunies de Wimpfen et de Chanzy.

Les tribus révoltées se soumirent.

Le 3e zouaves reçut l'ordre de regagner immédiatement Orléansville.

Le premier bataillon partit.

Zabira reconnut le capitaine Lambert et le sergent Georges Bernard qu'il avait vus à l'auberge Roussel.

Il remit au capitaine une lettre du maire de d'Oued Arba et une autre de Renaud de Pervençère.

— Ces coquins ne nous f... icheront donc pas la paix ! jura-t-il.

Puis au négro :

— C'est bon, conduis-nous à Oued Arba, dit-il.

Les défenseurs de la ferme étaient dans la position la plus critique.

Ils n'avaient plus d'eau que pour deux jours. Il faudrait ensuite se rendre à merci, vendre le plus chèrement sa vie dans une sortie sans espoir.

C'est à ce dernier moyen qu'on se décida. Il restait une trentaine d'hommes valides. Les meilleures armes leur furent distribuées.

Dans un effort suprême ils tenteraient de rompre le cercle des assiégeants sur un point, et, de la terrasse, ils seraient soutenus par le feu nourri de ceux que leur faiblesse condamnait à rester derrière l'abri de la galerie crénelée.

Pendant la nuit, on chargea toutes les armes, on en mit à portée de la main des combattants sédentaires.

Parmi ces combattants, des femmes prirent place; la femme du fermier et Blanche de Pervençère furent du nombre.

Le moment choisi pour livrer ce dernier combat fut l'heure qui précède le point du jour.

On espérait surprendre les Kabyles et s'emparer de la citerne, laquelle, — quoique à demi ruinée, — avec ses voûtes effondrées, ses conduites coupées, et contenant autant de graviers, de pierres et de terre que d'eau, pouvait pourtant, si l'on en était maître pendant quelques heures, permettre d'emplir les barriques vides, de les traîner jusqu'à la ferme et, ravitaillés ainsi, d'attendre quelques jours de plus le secours du dehors, secours qu'on espérait quand même.

La petite troupe qui devait exécuter la sortie était divisée en trois groupes commandés par Renaud, Camuset et Roussel.

La porte de la ferme fut ouverte pour leur livrer passage, puis, aussitôt refermée.

Profitant de l'obscurité, les hommes se mirent en position au pied des murs.

Renaud commandait le groupe qui était chargé de s'élancer droit devant lui sur la citerne.

Camuset commandait l'aile gauche, Roussel, l'aile droite.

Leur objectif était, par une démonstration vigoureuse, d'attirer vers eux l'ennemi afin de faciliter à Renaud la prise de la citerne dé garnie d'une partie de ses défenseurs.

Ils devaient donc commencer leur mouvement avant qu'il n'entrât en action.

L'important était d'échapper à la vigilance des vedettes kabyles, de tomber dessus à l'improviste, de profiter enfin d'une panique horrible, seule chance de salut qu'eût la faible troupe de réussir cette audacieuse entreprise.

Il fallait se hâter.

Déjà l'horizon, vers l'Orient, prenait une teinte pâle.

Camuset et Roussel gagnèrent les vignes, sans être aperçus.

Bientôt une fusillade éclata à droite et à gauche.

Renaud, à la tête de ses hommes, s'élança sur la citerne. Les sentinelles surprises furent tuées à coup de baïonnette, l'entrée de la citerne conquise.

S'y maintenir était difficile; les Kabyles accouraient en masses compactes et commençaient à bonne distance un feu nourri.

Plusieurs colons tombèrent; la troupe de Renaud plia.

Heureusement, du haut de la terrasse, une grêle de balles s'abatit sur les Kabyles qui, étonnés, reculèrent et cherchèrent un abri derrière des chênes-liège.

Ce moment de répit donna à Renaud l'avantage de poster ses hommes dans un pli de terrain en avant de la citerne.

Ainsi placés, ils pouvaient tenir assez longtemps pour qu'on vint de la ferme emplir les barriques d'une eau saumâtre, boueuse, il est vrai, mais dont on étancherait sa soif avec ravissement.

Camuset et Roussel avaient également atteint leur objectif; repousser les Kabyles assez loin pour ne pas avoir à craindre d'être tournés et se joindre ensuite à Renaud sur qui se porterait l'effort de l'ennemi.

Ils opérèrent leur jonction avec lui sans éprouver de grandes pertes.

C'était le moment attendu avec une impatience fébrile par les malheureux colons de la ferme Camuset que la soif torturait.

Des mules attelées à des traîneaux portant des barriques accoururent au grand trot.

Leurs conducteurs, hâves, décharnés, qui tout à l'heure pouvaient à peine se tenir debout, couraient en les tenant par la bride et les stimulant de leurs cris.

Les malheureux avaient des visages de fous; leurs yeux ensanglantés semblaient prêts à jaillir de leurs orbites aux contours anguleux.

Ils haletaient de joie à l'idée de se désaltérer; quelques-uns

poussaient des cris qui ressemblaient à des râles, d'autres riaient en se déchirant la poitrine de leurs ongles.

Ils emplirent leurs barricades, tout en se jetant à plat ventre pour boire l'eau saumâtre et bourbeuse, puis se hâtèrent vers la ferme où d'autres moribonds les attendaient, en se tordant les bras dans une sorte de délire furieux.

La porte charretière s'ouvrait devant eux, ils allaient l'atteindre lorsqu'une fusillade épouvantable les cloua, terrifiés, sur place.

Les détonations partaient du haut de la colline, derrière les bâtiments de la ferme.

— Nous sommes tournés !... Nous sommes perdus ! s'écrièrent-ils, incapables d'avancer ou de reculer, de prendre une résolution.

En même temps la fusillade recommençait en bas du coteau.

Les Kabyles reprenaient l'offensive de ce côté.

Les colons allaient se trouver pris entre deux feux. Pas un ne réchapperait.

— Il s'agit de mourir en braves ! cria Renaud à ses hommes. Tenons ferme et vendons chèrement notre vie ! Ménagez vos munitions... Ne tirons qu'à coup sûr !

Camuset et Roussel faisaient les mêmes recommandations à leurs hommes.

Les conducteurs de mules étaient arrivés ; ils vinrent se joindre aux combattants pour mourir avec eux.

Cependant, ceux qui étaient sur la terrasse de la ferme jetaient des clameurs telles, qu'on les entendait malgré le fracas de la bataille.

Sans doute qu'affolés, éperdus, en constatant la position désespérée de leurs défenseurs, leur perte certaine, ils lançaient vers le ciel des malédictions !

Non, ce sont des acclamations, des cris de joie folle parmi lesquels les combattants croient distinguer ces mots cent fois répétés :

— Vive la France !

— C'est un engagement à bien mourir que nous lançent ceux que la maladie va achever, ou que les féroces vainqueurs vont massacrer tout à l'heure, se disent Renaud, Camuset, Roussel et leurs hommes, qui se jettent sur les Kabyles avec la furie du désespoir.

Le cri de : Vive la France ! retentit plus fort.

— Vive la France ! répondent d'une seule voix ceux qui vont mourir.

Soudain, du haut de la colline, roule une trombe de feu dans des éclats de clairon... Un étincellement de baïonnettes... Un cliquetis de fer... Des guêtres blanches, des chéchias rouges dans un nuage de poussière...

— Les zouaves ! Ce sont les zouaves !

Ils se sont jetés à corps perdus sur les Kabyles, les renversent, les écrasent à coups de crosse, les lardent à coups de baïonnettes, tourbillonnent, se déploient, se rassemblent de nouveau pour foncer sur l'ennemi qui disparaît bientôt, emporté dans la défaite comme un fétu de paille par l'ouragan.

Renaud est avec les zouaves au premier rang ; comme eux il se multiplie.

Un cavalier arabe resté en arrière échappe à ceux qui l'entourent, enlève son cheval et file comme une flèche pour rejoindre les siens.

En passant auprès de Renaud qui s'élançait vers les derniers combattants kabyles, le cavalier lève son sabre, la lame va s'abattre sur le crâne de son ennemi lorsque ce bras retombe inerte, et le cavalier, frappé d'une balle en pleine poitrine, roule à terre pendant que son cheval, couvert d'écume, les jambes tremblantes, s'arrête net auprès du cadavre de son maître.

— Ne sautez pas dessus, sergent Bernard ! dit une voix.

Renaud reconnaît le capitaine Lambert.

Il croit que c'est lui qui vient de lui sauver la vie, et le remercie chaleureusement.

— Vos remerciements, monsieur, doivent s'adresser à ce gamin-là.

Il désigne Georges Bernard.

— Oui, continue le brave homme, hier ce moutard a reconquis notre drapeau, que ces sales moricauds avaient eu le toupet d'enlever ; aujourd'hui, il vous sauve la vie ; il a toutes les chances, ce lascar !

Il frappe amicalement sur l'épaule du jeune homme que Renaud contemple en silence.

C'est ce jeune soldat aux dents blanches, au rire ingénu, aux grands yeux bleu-sombre, qu'avec Blanche il a remarqué à l'auberge de Roussel !

C'est cet enfant intrépide qui vient de lui sauver la vie !

Son émotion ne lui permet pas de trouver des expressions pour le remercier.

Il lui tend les bras et, le serrant contre lui :

— Nous nous reverrons... Nous ne devons pas rester étrangers l'un à l'autre... De ma vie, je n'oublierai...

— Oui, c'est un bon garçon, interrompt le capitaine.

Il salue Renaud, s'éloigne en courant avec le sergent Bernard

auquel il donne des ordres... La compagnie, rappelée par les clairons, campe sur le champ de bataille.

Des grand'gardes sont placées. On relève les blessés ; on enterre les morts.

Camuset, Roussel sont légèrement blessés.

Renaud n'a pas une égratignure.

Les colons rentrent à la ferme où, bientôt le major vient donner des soins aux malades et aux blessés qui, pour la plupart, se rétablissent vivement.

Les zouaves repartirent le lendemain pour Orléansville ; Renaud et Blanche assistèrent à ce départ.

Tous deux regardèrent, jusqu'à ce qu'il eut disparu, le sergent Bernard, marchant allègrement en serre-file.

Ils restèrent encore un mois à la ferme de Camuset.

Blanche soigna la femme du fermier, prise de fièvre, et Renaud obligea le fermier à demi ruiné à accepter, à titre de prêt, disait-il avec bonté, les fonds qui étaient nécessaires à Camuset pour faire réparer ses bâtiments, replanter ses vignes, reconstituer son domaine fort éprouvé par la guerre et par l'incendie.

Ils retournèrent ensuite à Alger et s'occupèrent des préparatifs de départ pour la France.

Leur passage était retenu à bord d'un navire, lorsqu'ils reçurent la visite d'un nomade qui leur remit un volumineux cahier de papier aux feuilles froissées, maculées de terre et de sable mouillé.

— Je viendrai chercher la réponse demain, dit l'Arabe en se retirant.

— Qu'est-ce que cela peut être ? se demandèrent Renaud et Blanche.

Il lut les premières lignes de cet étrange manuscrit et s'écria :

— C'est de Gaston, de mon frère !

— Où est-il ?

— Chez les Toubous, dans le Tibesti. Il est retenu prisonnier, ainsi que Montaignon.

— Dieu a puni ces misérables, répondit Blanche. Mais que veulent-ils ?

— Que je lise ce manuscrit où, dit Gaston, il explique sa conduite et celle de Montaignon.

— Cela doit être un tissu de mensonges. Enfin, lisez, mon ami. Voyons ce que la brillante imagination de Gaston a créé. Nous n'avons plus rien à craindre de lui maintenant, et ses mensonges m'amuseront peut-être.

Renaud lut ce qui suit :

— " Mon cher frère, vous vivez ! Cette bonne nouvelle vient d'arriver jusqu'à moi par un guide de caravane qui l'a appris d'un Touareg de votre escorte ; Dieu soit loué ! "

— Misérable qui ose invoquer Dieu ! murmura Blanche.

Renaud poursuivit :

— " Ma belle-sœur a eu l'honneur de retrouver vos traces ; mon malheureux destin m'a séparé d'elle au moment où nos efforts allaient être couronnés de succès. "

" Je dois vous narrer, mon frère, quelles tristes circonstances m'ont privé de la joie d'être près de vous. "

" Nous étions en vue de Tombouctou. Les Touareg en défendaient l'entrée. Avec M. de Montaignon, nous résolûmes d'aller parlementer avec eux dans l'espoir d'en obtenir des conditions raisonnables. "

" Un nègre nous accompagnait pour nous servir d'interprète. Que dit-il aux Touareg ? Nous ne pûmes le deviner sur-le-champ. "

" Plus tard, hélas ! nous l'apprîmes. "

" Les Touareg se jetèrent sur nous à l'improviste, nous désarmèrent et, nous ayant attachés sur des méhara, nous conduisirent devant le gouverneur de Tombouctou, un nègre abruti et cruel. "

" Il nous fit dépouiller de nos vêtements, les coupa en lambeaux, palpa ces morceaux d'étoffe comme s'il espérait y découvrir des merveilles ! des trésors ! des amulettes mystérieuses ! Nous ne pouvions imaginer ce qu'il y cherchait. "

" Tout à coup, le gouverneur, furieux, les yeux hagards, nous fit demander où nous avions caché le trésor de la caravane ? "

" Le trésor de la caravane ! "

" Nous faillîmes éclater de rire ! "

" Ce n'était pas le moment, et nous répondîmes ne pas savoir ce qu'il voulait dire. "

" Hors de lui, le gouverneur nous fit enchaîner et jeter en prison. "

" Quelques jours après, il se ravisa, nous fit donner des vêtements. "

" Il nous invita à sa table et ordonna une fête en notre honneur, nous accabla de caresses insupportables, nous obligea à boire de détestables boissons et, enfin, nous demanda de nouveau où nous avions caché le trésor de la caravane. "

(A suivre.)

VIEILLES CHANSONS CÉLÈBRES

Portrait charmant

Poëste
de
M XXX

Musique
de
PACINI

ROMANCE

andante
piano
p

Two staves of piano introduction in 3/4 time, marked 'andante' and 'piano'.

Por, trait char, mant, por, trait de mon a, mi, e, Ga ge d'a

First line of the vocal melody and piano accompaniment.

mour par l'a,mour ob, te nu, Ab! viens mof, fir le

Second line of the vocal melody and piano accompaniment.

bien que j'ai per, du! Te voir en, cor me rappelle à la vi

Third line of the vocal melody and piano accompaniment.

e, Te voir en, cor me rappelle à la vi

Fourth line of the vocal melody and piano accompaniment.

DEUXIÈME COUPLET

Où, les traits, ces traits, ces traits que j'aime,
Son doux regard, son maintien, sa candeur,
Lorsque ma main te presse sur mon cœur,
Je crois encore te presser elle-même. (bis)

TROISIÈME COUPLET

Non, tu n'as pas pour moi les mêmes charmes,
Muet témoin de tes tendres soupirs,
En retraçant nos fugitifs plaisirs,
Ce portrait, tu fais couler mes larmes. (bis)

Quatrième Couplet

Pardonne-moi mon ignusé langage,
Pardonne aux cris de ma vive douleur,
Portrait charmant, tu n'as pas le bonheur,
Mais bien souvent tu m'en offres l'image. (bis)

First system of piano accompaniment for the 'Romantique' section.

Second system of piano accompaniment for the 'Romantique' section.

Third system of piano accompaniment for the 'Romantique' section.

Fourth system of piano accompaniment for the 'Romantique' section.

Fifth system of piano accompaniment for the 'Romantique' section.

Sixth system of piano accompaniment for the 'Romantique' section.

Revenez Amours, revenez

AIR EXTRAIT DE THÉSÉE, TRAGÉDIE

Musique de LULLY

BASSE CHIFFRÉE, TRADUITE AU PIANO PAR F. DELSARTE

VENUS

PIANO

Re-ve-nez re-ve-nez

...mors revenez re-venez amours re-venez Pour-quoi quit-ter ces lieux où l'on est tant aimé... L'abus - te peut être plus doux... char, mon... Et

...tôt que vous l'abandon-ner re-venez re-venez amours re-venez re-venez amours re-venez Dans lieux où les plaisirs se suivent per-tout... que

...pas que nous devons un ap-pas Un si charmant sé-jour est triste et soli-tai-re Hé-las! hé-las! les amours n'y sont pas passion-és

...mors rien ne peut plus... re Hé-las! hé-las! les amours n'y sont pas passion-és... mors rien ne peut plus... re Re-venez re-venez amours re-venez

re-venez amours re-venez Quel chagrin si présent vous a sou-ve-né Est-il quel-que dou-geur dont Mars ne vous dé-li-ve Il chasse les fu-

...reurs de ces lieux fortunés A la seule vic-torie il permet de le-asser Re-venez re-venez amours re-venez re-venez amours re-venez

Poëte de
ARMAND LAFRIQUE

Les Oiseaux

Musique de
HENRI HIRSCHMANN

CHANT

PIANO

Très lent

pp *très doux et expressif*

doux et calme

Les oiseaux vivants ô clairs Messagers des prin-temps

ro-sons, l'air dans les grands cieux clairs Ôm quo fleuris sent les ro-sons

pp

Les oiseaux dans les haies, En rêvant d'où qu'ils sont, Ils pro-voquent des chansons

pp *retenez*

Plus lent *ppp* *très doux*

En l'absence des fleurs ô clairs Les oiseaux, par deux amis, Vivent épris de ca-resser. Ils cachent au

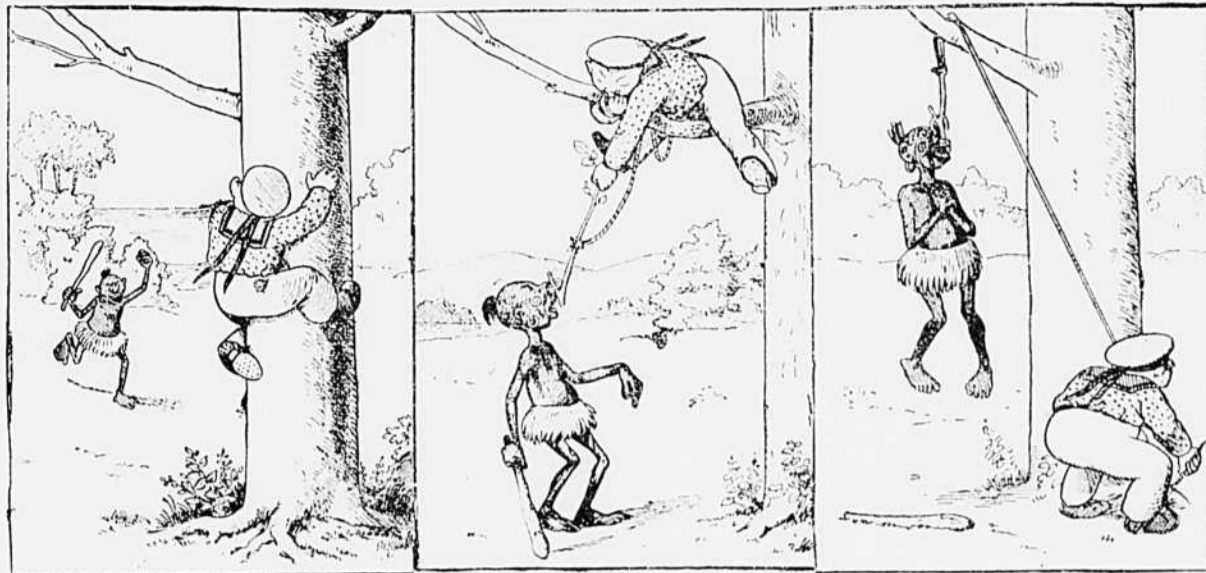
pp *ritard* *doux* *retenez* *ppp* *ppp*

ritard *très doux et très lent*

fond... de leurs cieux le secret de leurs tendres amours

LE SAMEDI

DE L'UTILITÉ DES ANNEAUX



I

Un brave matelot se promenait candidement dans la campagne africaine quand il avisa un horrible sauvage qui, la massue levée, s'appréta à lui faire un mauvais parti. Pas d'armes ! Que faire ? Le matelot, à tout hasard, grimpa sur un arbre où,...

II

...ayant délicatement cueilli une branche fourchue, il l'attachait au bout de filin que possède tout bon marsouin et, l'ayant introduit dans l'anneau de nez du négro,...

III

...il le hissa proprement à six pieds de terre. Satisfait de cette petite vengeance, il s'en alla tranquillement rejoindre son vaisseau.

J'ai oublié de vous dire qu'il s'appelait Marius, de Marseille.

SCÈNES DE LA VIE RÉELLE

UNE JOURNÉE AUX COURSES

LETRE D'UBSEK A IBSEN (A TÉHÉRAN)

De Paris, le 20 de la lune de Zilhage 1898.

Depuis que je suis à Paris, mon cher Ibsen, je vis dans un tourbillon de plaisirs de toutes sortes. Le marquis de Corignan, à qui j'avais été adressé, met quelque coquetterie à ne me rien laisser ignorer. Il me conduit dans le monde, au Cercle, à la Comédie. Et, grâce à lui, grâce aussi à la faveur dont jouissent en ce pays les étrangers, je suis partout accueilli avec complaisance.

Tu m'as bien recommandé de te dire si l'esprit de conversation continue de régner chez les Français et s'ils méritent leur vieille réputation... Je suis assez gêné sur ce point, n'ayant pas encore entendu prononcer un grand nombre de paroles qui soient dignes d'être rapportées... J'étais l'autre jour en visite chez une dame élégante et riche et qui passe pour recevoir la meilleure société. Et déjà l'on commençait à y raconter des histoires scandaleuses et à dire beaucoup de mal du prochain, lorsqu'un nouveau visiteur changea brusquement le cours de l'entretien.

C'était un tout jeune homme, qui avait le crâne chauve, le visage fatigué, le regard un peu vague et qui néanmoins portait sur toute sa personne un air de contentement. On lui fit fête, ce qui me donna à penser qu'il s'agissait d'un personnage de marque.

—Eh bien ! lui demanda la maîtresse de céans, comment se porte *Fille de l'Air* ?

—Elle se porte à merveille, répondit-il ; elle est très en forme...

Je crus que l'on voulait encore parler d'une comédienne. Le marquis qui vit ma méprise me dit tout bas :

—*Fille de l'Air* est une pouliche qui va peut-être gagner le Grand Prix. Ce gentleman que vous voyez est propriétaire d'une importante écurie de courses.

En l'examinant avec plus de soin, je m'aperçus en effet qu'il ressemblait assez exactement à un valet d'écurie. Ses joues glabres, ses favoris coupés ras, et les attributs hippiques dont sa toilette était ornée, l'épingle en fer à cheval plantée dans sa cravate de satin rouge, ses gants en peau de chien et une certaine raideur britannique le faisaient ressembler à ces palefreniers que notre gracieux souverain a mandés d'Angleterre pour soigner ses équipages... D'ailleurs peu abondant en paroles et dépourvu de vivacité, il prêtait une oreille distraite aux interrogations dont on le pressait et paraissait à peine remarquer les œillades engageantes et les sourires qu'on lui décochait de tous les côtés...

—Alors *Fille de l'Air* a des chances ? lui demanda sa voisine en levant vers lui des yeux rêveurs.

—Elle est arrivée *dead-head* avec *Tic-Tac*, le crack de lord Queenbury, répondit-il négligemment ; elle a couru un *cantier* qui me donne le meilleur espoir.

Ce fut, dans le salon, un grand brouhaha :

—*Deah-head*, ma chère, entendez-vous ! *Dead-head* avec *Tic Tac* ! Je suis sûre que *Tic Tac* sera battu !

—Ce sera une belle victoire pour la France !... reprit une autre dame avec gravité.

Le jeune homme s'inclina devant ce suprême hommage. Et la jolie femme blonde, aux yeux tendres, reprit timidement :

—Vous n'avez pas un *tuyau* à nous donner pour demain ?...

—Et dix voix répétèrent :

—Un *tuyau* ! nous demandons un *tuyau* !...

Il se leva sans mot dire, s'inclina légèrement et sortit au milieu d'un chœur de malédictions.

—Ils sont bien tous les mêmes ! s'écria avec colère la petite blonde. On ne peut leur arracher un renseignement !...

Je pris congé, un peu étourdi de ce papotage et, en passant dans l'antichambre, j'aperçus les laquais qui discutaient ensemble, et j'entendis qu'ils murmuraient les noms de *Fille de l'Air* et de *Tic-Tac*. L'un d'eux tenait à la main une feuille spéciale, qui contenait le programme des prochaines courses avec la liste des chevaux qui devaient courir.

—Voilà, dis-je au marquis, des gens qui s'intéressent à la race chevaline.

—Ils s'intéressent surtout, reprit-il, aux moyens d'accroître aisément leurs revenus et de contenter leur passion du jeu.

Il est certain que la plupart des Parisiens ont la cervelle tournée par ce goût étrange. On ne saurait faire un pas sur les boulevards sans que d'affreux petits mendiants

vous hurlent sous le nez le résultat des courses. Si l'on va dans un restaurant, le garçon, pour peu qu'il vous honore de sa familiarité, vous apporte un *tuyau* en même temps qu'il vous sert des viandes, espérant qu'un reconnaîtra ses bons offices en lui laissant quelques pièces de monnaie. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le souverain de ce pays, qui est élu pour sept ans, et qui est sorti du peuple (ayant jadis exercé, à ce qu'on assure, la profession de tanneur), autorise et protège ce trafic qui s'exerce librement sous le nom de *pari mutuel*. Il est juste d'ajouter qu'il poursuit, avec la dernière rigueur, les tripots clandestins fermés aux pauvres diables et dans lesquels les hommes très riches courent seuls le risque de se ruiner...

Enfin, chaque pays chaque mœurs, n'est ce pas, mon cher Ibsen. Une autre fois j'essaierai de te narrer quelque autre face de la vie parisienne.

En voilà assez pour aujourd'hui.

Bien à toi,

ABEL KHAN.

BEAUCOUP TROP CHER

M. Dude.—Allons, Mlle Emma, voulez-vous me donner deux sous pour mes pensées ?

Mlle Emma.—Deux sous ! mais c'est un prix exorbitant, M. Dude !

Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le sommes.—LA ROCHEFOUCAULD.

TROP AFFAÏRÉ



Penoute (auprès un petit vendeur de journaux offre sa marchandise).—Eh quelles sont les nouvelles, aujourd'hui, garçon ?

Le vendeur.—Je ne sais pas, m'sieu. Les journaux se vendent si vite que je n'ai pas le temps de les lire.

CÉLÉBRATION DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE



L'ARRIVÉE DE LA PROCESSION A LA MONTAGNE.

Photographie de J. Dennison.



L'AUTEL SUR LA MONTAGNE.

Photographie de Laprés et Lavergne.

Au cercle.

—Comment ! le jeune Gaston va se marier ? Il n'a pas encore vingt trois ans. C'est de la folie !

—C'est bien ce que tout le monde pense. Enterrer sa vie de garçon à cet âge-là, c'est une inhumation précipitée.

* * *

Un brave provincial, président d'un comité d'arrondissement, va à Paris consulter un médecin.

Le praticien l'examine et lui demande :

—Avez-vous jusqu'ici suivi un régime ?

—Mais certainement, monsieur !

—Et lequel ?

—Le régime républicain, donc !...

* * *

Dans une réunion publique.

Un orateur est à la tribune.

Un assistant, placé très loin au fond de la salle, à son voisin, debout devant lui :

—C'est dégoûtant, on n'entend rien d'ici !

—On arrive tout de même à entendre un peu, riposte l'autre ; mais il faut joliment ouvrir l'œil.

* * *

Les agents conduisaient hier au commissariat de police un solide gaillard, aveugle, qu'ils venaient de surprendre lisant un journal.

—Vous n'êtes donc pas aveugle ? demanda le magistrat.

—Pas du tout, Dieu merci !

—Pourquoi, alors, allez vous ça et là, avec une plaque et un chien ?

—C'est pour dresser des chiens à conduire des aveugles.

* * *

[Dépasser la mode, c'est devenir caricature.—H. DE BALZAC.

CÉLÉBRATION DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE



LA FOULE PENDANT LA MESSE.

Photographie J. Demitron.



LES INVITÉS A LA MESSE.

Photographie de Laprés et Lavergne.

MODES PARISIENNES



CHAPEAU LUCINETTE, en paille de soie gris argent, coquettement soulevé sous une touffe de roses rose; une draperie en taffetas gris voilé de tulle blanc recouvre la calotte.

Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)

No 263 — Une des modes les plus populaires en fait de corsage, est celle présentée ici en foulard à pois "Polka", violet et blanc. On porte avec, un ruban en satin noir au cou et une ceinture en soie se fermant à l'aide d'une boucle en argent. Le corsage par lui-même comporte une doublure bien ajustée qui sert de support au foulard; le dos est ample avec des fronces aux coutures des épaules; à la taille, des plis. Les petits côtés sont ajustés ce qui fait reporter toute l'ampleur de chaque côté du milieu du dos. La fermeture est invisible, sous un pli creux. Le col qui est fait en deux parties, peut être ajusté si on le préfère et attaché au poignet à l'aide de boutons et boutonnières. Les manches sont à deux coutures, ajustant le bras serré du poignet à l'épaule sur laquelle est fixé un pouf de dimension ordinaire.

Ce modèle est simple, pratique, à la mode, il s'adapte à différentes étoffes riches, soie de chine, indienne, foulard, taffetas et surrah. Il peut également être fait en mousseline, gaze, grenadine ou toute autre étoffe transparente, posée sur une doublure de couleur.

Il faut 2 verges $\frac{1}{2}$ en 44 pouces de largeur pour une dame de moyenne grandeur.

Grandeur 32 à 40 pouces de mesure de buste pour dames. Jeunes filles, de 12 à 16 ans.



No 263. Corsage pour dame et demoiselle.



No 292.—Jupe double pour dame.

No 292.—Voici représenté un des derniers modèles, exécuté en étoffe anglaise de laine, garni d'une bande de velours foncé. On recommande l'emploi de bonne marchandise pour l'exécution de ce modèle. La portion du haut de cette jupe a un lé de devant biaisé, les côtés circulaires s'ap-

pliquant à plat sur les hanches. Toute l'ampleur est réservée pour le derrière par deux plis rabattus sur la fermeture. La partie basse est un volant de forme circulaire, attaché à la partie supérieure par une couture. Le corps de la jupe est en percaline et le bas de chacune des parties, doublé en soie.

4 verges $\frac{1}{2}$ en étoffe de 44 pouces de largeur sont nécessaires pour la confection de cette jupe quand elle est destinée à une dame de grandeur moyenne.

Le No 292 est coupé dans les grandeurs de 22 à 30 pouces, largeur de taille.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

NOUVEAU PROCÉDÉ

Un monsieur bien mis.—Pardon, monsieur, vous êtes, je le crois, le célèbre Jean Baron?

Jean Baron (douceusement chatouillé).—C'est mon nom, monsieur. Que puis-je faire pour vous?

Le monsieur bien mis.—M. Baron, je suis venu vous demander si cela ne serait pas abuser de votre obligeance en vous demandant votre autographe?

Jean Baron (de plus en plus chatouillé).—Mon autographe? Mais cela sera un plaisir pour moi. Avez-vous quelque préférence sur la forme à lui donner?

Le monsieur bien mis.—Si cela est égal, M. Baron, je préférerais l'avoir en bas d'un chèque de \$50,00 que voilà, payable à l'ordre de Baptiste Quadafil, votre tailleur. Vous avez reçu le compte, n'est-ce pas?

Le célèbre Jean Baron a été, paraît-il, vexé comme un dindon.

DURE PUNITION

Boireau (indigné).—Monsieur, je viens de découvrir que votre polisson de fils s'est fiancé à deux de mes filles!

Patachon (stupéfait).—Ah! le vaurien! Polisson en effet, monsieur. Il devrait être forcé de les épouser toutes les deux.

STRICTEMENT SECRET

Elle.—Julie et Arthur se sont fiancés, mais ils ont décidé de tenir leur engagement absolument secret. Julie me l'a dit.

Lui.—Oui, je le sais, Arthur me l'a dit.

PLUS FROID ENCORE

Le marchand de glace (sourire aux lèvres, facture à la main).—Eh bien, madame, comment avez-vous été satisfaite de la glace que je vous ai fournie?

La dame.—Très satisfaite monsieur, elle était suffisamment froide; mais c'est votre compte qui m'a fait frissonner.

LA PREUVE

Elise (piquée).—Enfin, tu peux dire ce que tu voudras, Clotilde, je suis bien sûre qu'Alfred est amoureux de moi, amoureux fou.

Clotilde (narquoise).—Et qui te fait croire ça?

Elise.—Il vient me voir trois soirs par semaine.

Clotilde.—A.ors il n'est seulement qu'à moitié fou de toi, puisqu'il vient me voir tous les soirs.

UN HÉROS

Le père.—Jeune homme, avez-vous entendu ma fille chanter?

Le jeune prétendant (nerveusement).—O... u... i... monsieur. Mais en dépit de tout, je... la prendrais quand même, monsieur!

PAS DE CHANGEMENT

Bouleau.—Je crois que vous demeurez à la campagne en ce moment?

Rouleau.—Oui, depuis un mois.

Bouleau.—Est-ce que le bruit de la ville ne vous manque pas un peu?

Rouleau.—Pas du tout. J'ai ma femme et ma fille avec moi.

UNE VRAIE OCCASION DE RIRE

Madame.—Qu'avais-tu donc, cette nuit, tu riais en dormant?

Monsieur (qui en rit encore).—Il y avait bien de quoi. J'ai rêvé que trois de mes créanciers étaient morts.

DEVINETTE



Voici une jolie demoiselle qui attend son cavalier. Le voyez-vous apparaître?

TRIO DE PROVERBES

Rosée de mai vaut charriot de roi.
 x
 Qui fait la faute la boit.
 x
 L'homme lent n'a jamais le temps.
 SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Voici une bonne formule pour composer une colle fixant solidement le papier au verre. On prend deux cuillerées à bouche de farine, on y ajoute de 3 à 4 onces d'eau et enfin 1/30 d'once de bichromate de potasse; mais il faut commencer par bien délayer la farine dans l'eau; on la met sur le feu, et on agite constamment jusqu'à l'ébullition. C'est alors seulement qu'on ajoute le bichromate, en remuant toujours, et on laisse refroidir. Pour mettre le bichromate à l'abri de l'influence bien connue de la lumière, on garde le mélange dans l'obscurité, et on ne le fabrique pas, du reste, longtemps à l'avance. Quand on veut coller une feuille de papier, on l'enduit de la composition, on l'applique sur le verre et on place le tout en plein soleil. Le bichromate est rapidement influencé, et la colle devient extrêmement dure et adhérente.

B. DE S.

(RAPPORT OFFICIEL)

BANQUE VILLE - MARIE

Augmentation des affaires et des profits

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de cette banque a eu lieu au bureau principal aujourd'hui.

M. W. Weir, le président, ayant pris le fauteuil, demanda à M. F. Lemieux, le comptable en chef, d'agir comme secrétaire, puis il lut le rapport suivant des directeurs:

Les directeurs ont l'honneur de soumettre le rapport suivant qui montre le résultat des affaires de l'année finissant le 31 mai 1898:

| | |
|---|-------------|
| La balance au crédit des comptes de profits et pertes, au 31 mai 1897, était de..... | \$ 5,538.33 |
| Les profits nets, déduction faite des dépenses d'administration, intérêt sur les dépôts et montant pourvu pour couvrir les dettes mauvaises et douteuses, étaient de..... | 36,220.27 |
| Faisant..... | \$41,778.60 |
| Approprié comme ci-dessous: | |
| Dividende de 3 par cent, ter décembre 1897..... | \$14,388.60 |
| Dividende de 3 par cent, ter juin 1898..... | 14,388.60 |
| Porté au compte des contingents..... | 7,000.00 |
| Balancée aux profits et pertes..... | 6,900.40 |
| | \$41,778.60 |

L'état général qui est ici présenté montre quelle était la condition de la Banque à la fin de l'année financière.

On verra que les affaires de la Banque, de même que les profits nets, ont augmenté considérablement sur ceux de l'année précédente et il y a toute raison de croire que le progrès fait l'an dernier se continuera à l'avenir.

Durant l'année, la Banque a remplacé la Canadian Bank of Commerce à la succursale du square Chabollez et elle a toute raison d'être satisfaite des résultats obtenus.

On a fait, comme de coutume, de temps à autre l'inspection des succursales et les Directeurs ont le plaisir de témoigner à nouveau de la manière fidèle et intelligente avec laquelle les gérants et les assistants continuent d'accomplir leurs devoirs respectifs.

W. WEIR, Président,

Montréal, 17 juin 1898.

ETAT GÉNÉRAL, 31 MAI 1898

| ACTIF | |
|---|--------------|
| Espèces..... | \$ 16,773.87 |
| Billets fédéraux..... | 80,165.00 |
| Dépôt fait au gouvernement fédéral en garantie de la circulation..... | 18,000.00 |
| Billets d'autres banques et chèques sur d'autres banques..... | 123,538.79 |
| Du par d'autres banques en Canada..... | 7,917.48 |

| | |
|--|----------------|
| Du par d'autres banques dans les pays étrangers..... | 8,241.25 |
| Du par d'autres banques dans le Royaume-Uni, Effets des municipalités canadiennes..... | 1,883.91 |
| Prêts et avances remboursables sur demande, sur obligations et actions..... | 20,000.00 |
| 199,237.60 | |
| Immédiatement réalisable..... | \$475,780.90 |
| Prêts et escomptes courants..... | 1,213,418.42 |
| Prêts et escomptes en souffrance, garantis et non garantis..... | 59,885.42 |
| | \$1,272,803.81 |
| Immeubles autres que les édifices de la banque..... | 38,005.40 |
| Hypothèques sur des immeubles vendus par la banque..... | 25,977.13 |
| Edifice de la banque..... | 31,209.79 |
| Ameublement de bureau, coffre-forts, papeterie, etc..... | 20,245.44 |
| Autres créances, y compris les actions de la banque possédées par la banque..... | 290,563.75 |
| | \$ 406,001.52 |
| | \$2,151,586.26 |

PASSIF

| | |
|------------------------------------|----------------|
| Capital versé..... | \$ 479,620.00 |
| Fonds de réserve..... | 10,000.00 |
| Profits et pertes..... | 6,001.40 |
| Dividende, ter juin 1898..... | 14,388.60 |
| Du aux actionnaires..... | \$510,001.00 |
| Billets en circulation..... | 279,180.00 |
| Dépôts ne portant pas intérêt..... | 391,590.86 |
| Dépôts portant intérêt..... | 1,059,784.68 |
| Autres engagements..... | 1,020.72 |
| | \$1,641,576.26 |
| | \$2,151,586.26 |

F. LEMIEUX, Comptable.

Montréal, 31 mai 1898.

En proposant l'adoption de ce rapport, le président attire l'attention des actionnaires sur l'augmentation des affaires et des revenus de la banque, augmentation qui se fait sentir dans le commerce en général, et il exprime l'opinion que l'an prochain verra encore des progrès plus accentués. Sans doute il faut attribuer beaucoup de cette augmentation de profits à la récolte abondante de l'année dernière et à la hausse dans les prix, mais la réduction dans le taux d'intérêt payé sur les dépôts a été aussi un facteur important. Le président croit que la réduction du taux d'intérêt à 3 pour cent de la part du gouvernement et des banques l'an dernier, a été une mesure désirable, mais il exprime l'opinion que le Ministre des Finances a agi sagement en remettant à plus tard la réduction en vue à deux et demi pour cent sur les dépôts aux caisses d'épargne.

Nos cultivateurs ont largement bénéficié de l'augmentation dans les prix des céréales. Cependant le président regrette qu'un grand nombre comptent trop, surtout dans cette province, sur la récolte du foin, et vont pourquoi ils ont si vivement ressentis les effets de la mauvaise récolte de ce foin et de la baisse considérable dans le prix de cet article, l'an dernier. Il désire démontrer l'importance de labourer nos vieilles prairies et de les ensemerer de grains différents, afin que l'on compte moins sur tel ou tel article et les produits de la ferme en seront augmentés d'autant.

M. E. Lichtenhein, vice-président, seconde l'adoption du rapport, qui est adopté à l'unanimité.

Après les votes de remerciements ordinaires au président, aux directeurs et aux employés, on passe à l'élection du bureau de direction qui donne le résultat suivant: MM. W. Weir, A. Lichtenhein, A. S. C. Wurtele, F. W. Smith et Godfrey Weir.

A une assemblée subséquente du bureau, M. W. Weir a été réélu président et M. E. Lichtenhein, vice-président.

Un riche Américain demandait pourquoi, dans le conflit hispano-américain, les sympathies françaises allaient de préférence à l'Espagne.

—C'est, lui fut-il répondu, que nous sommes très intéressés dans la question. Un grand nombre de Français possèdent des châteaux en Espagne.

Au cercle.

La conversation roule sur les incidents diplomatiques. On cite le cas d'un jeune diplomate forcé de quitter la carrière:

—Le pauvre garçon! Pourquoi a-t-il brusquement quitté la carrière?

—Parce qu'il est myope. Il fait une visite chez l'ambassadeur. Il entre, voit au milieu du salon un pouff cerise et s'assied. Le pouff, c'était l'ambassadrice en satin rouge, écrasée sur une chaise.

Madame FERDINAND GIGUÈRE

Reçoit les derniers Sacrements. Les Sœurs de la Providence qui la veillaient lui jettent un drap sur la figure la croyant morte

Les Pilules Rouges du Dr Coderre lui ont sauvé la vie. Aujourd'hui elle est heureuse et jouit d'une bonne santé



MME FERDINAND GIGUÈRE

Nouvelle vie, santé, force, énergie et beauté, sont quelques-unes des bénédictions apportées aux femmes malades, par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Vous êtes une martyre, depuis longtemps peut-être êtes-vous torturée par toutes ces souffrances qui vous épuisent. Vous êtes la, sans énergie, vous avez essayé tant de remèdes, et sans aucun succès. Et vous continuez à traîner péniblement la vie. Allons, bon courage, réveillez-vous de cette espèce de torpeur ou vous êtes, vous avez assez souffert, un peu de bonne volonté seulement et bientôt vous serez guéries comme tant de jeunes filles, tant d'épouses et mères de famille.

Nous publions aujourd'hui le témoignage de Mme Giguère, écoutez ce qu'elle dit: "J'ai été malade au lit de perte de sang, j'étais incapable de marcher, j'étais trop faible, je n'étais plus que l'ombre de moi-même, tout le monde croyait que j'allais mourir. L'on me fit recevoir les derniers sacrements. Un soir une sœur qui me veillait me jeta un drap sur la figure, croyant que j'étais morte. Le prêtre qui m'apporta les derniers sacrements me recommanda les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'ai suivi ses conseils, et aujourd'hui je jouis d'une bonne santé." Mme F. Giguère, No 38 rue Cuvillier, Montréal. Le témoignage, le portrait et l'adresse que nous publions sont ceux qui nous ont été donnés au temps du témoignage. S'il arrivait que vous ne puissiez trouver ces femmes pour cause de déménagement, écrivez-nous et nous ferons tout notre possible pour vous mettre en communication avec elles. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ne guérissent pas tous les maux, elles guérissent toutes les maladies des femmes seulement. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, les suppressions, la constipation, douleurs dans le bas ventre, tiraillements dans les hanches, mal de reins, palpitations du cœur, douleurs entre les deux épaules, mal de tête, étourdissement, et ise hystérie, perte de sommeil, nervosité et les maladies particulières à la femme. Les Pilules du Dr Coderre ne contiennent aucun poison ni morphine, elles peuvent être prises en tout temps, et sous toute condition. Prenez les Pilules Rouges du Dr

Coderre consciencieusement pendant un temps assez long pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, surtout si votre maladie est grave et dure depuis des années. Nous vous engageons fortement à consulter notre médecin spécialiste, vous pouvez le consulter absolument pour rien, donnez-lui une description complète de votre maladie; ne lui cachez aucun symptôme; dites-lui tout; vous n'avez rien à craindre. Adressez votre lettre au "Département Médical, boîte 2306, Montréal, Canada." Notre médecin seul ouvrira vos lettres et les tiendra confidentielles. Si vous souffrez, vous avez certainement tort de ne pas consulter notre médecin, ses bons avis aideront beaucoup à vous guérir sans frais et chez vous. Un grand nombre de femmes nous écrivent qu'elles ont acheté de pharmaciens des pilules à la douzaine ou au cent et qu'elles ne sont pas mieux. Mesdames, si on

vous vend ces pilules pour des Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Dites-vous de ces marchands qui vous disent que telles ou telles pilules sont aussi bonnes que les Pilules Rouges du Dr Coderre. C'est une fraude, il n'y en a pas d'aussi bonnes. Nous vous prouvons assez souvent par des certificats honnêtes que les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent, que vous auriez tort d'accepter d'autres pilules parce qu'on vous les vend à meilleur marché. Si ces imitations étaient aussi bonnes que les Pilules Rouges du Dr Coderre, on vous les vendrait le même prix. Les pilules que l'on vous offre à 25c. la boîte sont aussi des imitations. Refusez de les acheter. Si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez-nous 50 cents en estampilles pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes; vous recevrez par le retour de la malle les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui ne manquent pas de guérir. En écrivant, avez soin de mettre votre adresse très lisible. Adressez comme suit: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, Montréal, Canada.

Ballottages.

Gontran convoite une jeune et riche héritière, mais sa première entrevue, un peu froide, lui a laissé quelques appréhensions sur les chances qu'il a de plaire.

—En somme, lui demande Gay, espères-tu arriver?

Gontran, rêveur: —Je crois que je passerai au second tour; mais ce sera tout juste...

**

A la caserne.

—Vous avez des motifs d'exemption?

—Dans toutes les maisons où j'ai travaillé avant de venir au régiment on m'a déclaré impropre à tout service.

**

—Etes-vous drôle, Justine, depuis deux mois que vous êtes à la maison, vous n'avez pas voulu me dire quel est votre pays?

—Puisque Madame y tient tant, j'vas lui dire: c'est un cuirassier.

AUX MÈRES DE FAMILLE

La coqueluche est une terrible maladie qui menace tous les enfants; ayez toujours sous la main une bouteille de Baume Rhumal, l'étiquette vous dira comment l'employer. 25c. la bouteille.

La petite Lili passe avec sa maman devant l'hospice des Quinze-Vingts.

—Quelle est cette maison, dis maman?

—C'est une maison pour les aveugles.

—Alors, pourquoi qu'il y a des fenêtres?

**

Sur la Cannelière.

—Mon cher, j'ai connu un homme qui imitait si bien les oiseaux, que dans son jardin ils accouraient tous autour de lui.

—Hé bien! moi, j'ai vu un de mes amis qui, lorsqu'il imitait, le soir, le chant du coq, faisait lever le soleil!...



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Amusements et Sports

LA FÊTE FRANÇAISE AU PARC SOHMER

Rien de gai et de récréatif, dans le superbe cadre de verdure qui est la caractéristique du Parc, comme ces gentilles évocations d'opérettes qui ont nom : la Mascotte, la Princesse des Canaries, la Fille du Tambour Major, les Cloches de Corneville, le Petit Duc, etc., etc. Surtout quand ce sont des artistes comme Louis Vérande, Darcy, Armand, Aramini, Bailly ; Mesdames Scott, d'Artigny, Aramini, qui viennent y apporter le concours de leur entraînement et de leur beau talent scénique. Il y a aussi les ballets qui sont fort goûtés et de sensationnels numéros de New York qui tous, jusqu'à ce jour, ont été de premier ordre.

On nous assure que, pour la Fête Française des 14, 15 et 16 juillet, ces excellents artistes nous ménagent une surprise sous forme d'un numéro absolument sensationnel.

Il y aura aussi d'originales attractions champêtres. Une superbe tombola, un banquet sous une immense tente, etc.

Nous saurons à quoi nous en tenir à l'heure où paraîtront ces lignes.

PALLADIO.

Dialogue entre maris :

— Eh bien, et ta femme, comment va-t-elle ? On dit que tu veux divorcer ?
— Euh ! Euh ! Pas encore, mais je songe à me remarier ?

PAS D'HÉSITATION

Aussitôt que vous sentez quelque chose qui ne va pas à la gorge, prenez une dose de *Baume Rhumal*. 85

IL DEVRAIT Y AVOIR UNE LOI

Afin de prévenir la publication d'annonces émanant de charlatans réclamant des guérisons fantastiques et qui, par ce moyen, vous volent, non seulement votre argent mais aussi votre santé.

DÉCLARATIONS ASSERMENTÉES NÉCESSAIRES

Chaque rapport que vous voyez d'une guérison opérée par le *Ryckman's Kootenay Cure* est une déclaration sous serment, et la personne qui l'a signée est vivante et bien portante. Ce sont là des témoignages ne pouvant être contredits et nous en avons des centaines en notre possession : pour rhumatisme inflammatoire, musculaire ou sciatique, maladie de Bright incluse, maladie du sang et de la peau, exéma, catarre, irruptions de boutons, toutes ces maladies sont guéries.

(Déclaration assermentée)

J'ai eu des rhumatismes pendant des années, et suivis d'une attaque de paralysie. Quatre docteurs ont déclaré que mon cas était désespéré. J'étais devenue sourde et j'avais perdu l'usage de mes jambes, tout cela a été guéri par l'usage du *Kootenay Cure*. Je ne perds plus connaissance et n'ai plus de convulsions et cela est dû entièrement au *Kootenay Cure*. J'ai soixante-deux ans et je fais cette déclaration solennelle devant un juge de paix.

Signé : MARGARET PATERSON,
91 Vine Street, Hamilton, Ont.

Demandez le livre des témoignages, il vous sera adressé gratuitement.

Le *Kootenay Cure* coûte \$1.00 la bouteille, 6 bouteilles pour \$5.00, soit de votre pharmacien, soit directement de la S. S. RYCKMAN MEDICINE CO., limited, Hamilton, Ont.

En vente chez B. E. MCGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 820 Powers' Block, Rochester, N. Y.

RACICOT, PERREault & CIE
Fabricants et Importateurs de . . . **Chapelliers et Manchonniers**

CHAPEAUX ET FOURRURES

DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS

No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE
Porte voisine de F. Lapointe, marchand de meubles
MONTREAL.

Madame, qui est très "regardante", à sa nouvelle bonne :

— Quel appétit vous avez, Adèle ! C'est effrayant, depuis que vous êtes ici, comme le pain diminue !

Adèle, sans s'émouvoir :

— C'est vraiment de la chance... au moment où tout le monde se plaint qu'il augmente !

Un Américain, de passage à Paris, parcourt la cote des chevaux qui doivent courir dans le prix du Jockey-Club et froisse son journal avec indignation :

— "Madrid" est dans les favoris, et "Washington" est à 40 contre 1. Singulière façon de garder la neutralité !

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Agt.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28

La Grande Vente à Bon Marché de Juillet

CHEZ

F. LAPOINTE

sera remarquable dans les annales du commerce de meubles par les

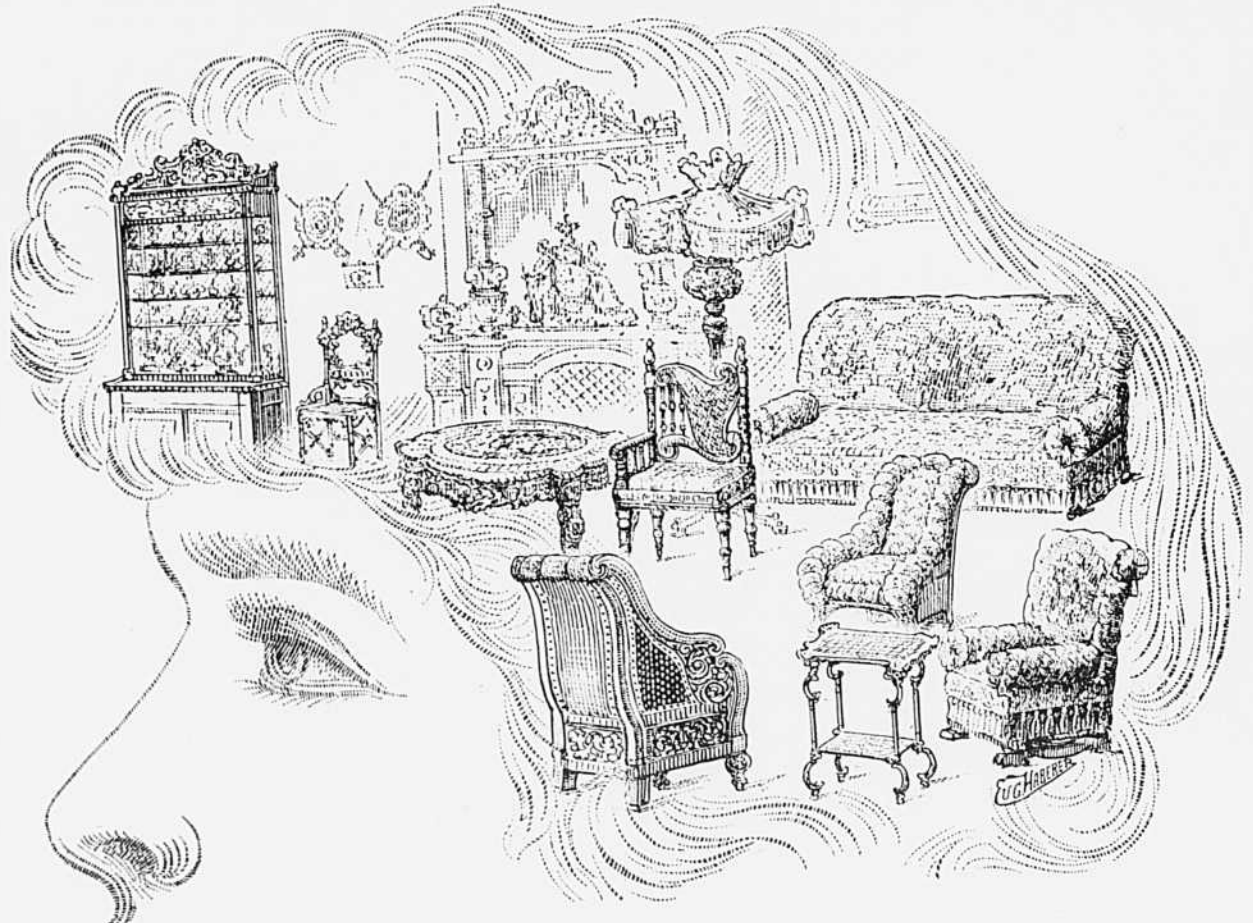
Avantages sans précédent

que nous offrons

POUR LA SAISON D'ÉTÉ



Malgré nos 3 Jours de Vente à Bon Marché, nous tenons à donner à tous nos clients, et au public en général, l'occasion de se procurer des Meubles à des prix qui défient toute compétition durant ce mois.



F. LAPOINTE (Le marchand de Meubles reconnu par ses bas prix) 1551 Rue Sainte-Catherine

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez



AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

—Joseph, si quelqu'un vient, vous direz que suis à la campagne.
—Bien, Monsieur.
Un ami arrive un instant après.
—J'en suis bien fâché, répond Joseph au visiteur, mais Monsieur est à la campagne.
—Avec Madame ?
—Non, Monsieur, avec moi.

* *

Comme au palais Bourbon :
—Eh bien ! mademoiselle, est ce que monsieur votre papa commence à s'habituer à sa nouvelle position de député ?
—Je crois bien, monsieur... il ne parle déjà plus !

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

Sur le boulevard.
Un monsieur laisse tomber son cigare ; un jeune voyou s'en empare.
—Alors, dit le monsieur, ça ne te dégoûte pas de fumer après moi ?
—Je ne fume pas, riposte le gavroche... Je chique !

Troubles de Cuisine évités . . .

La femme qui se sert d'un poêle à bois ou au charbon passe la meilleure partie de son temps à la cuisine ; celle qui se sert d'un poêle à gaz prépare son repas pendant que l'autre attend que son feu s'allume. Le

POELE DU MONTREAL GAS CO'Y

donne au plus haut point toutes les commodités pour la cuisine. Il est toujours prêt, ne manque jamais de s'allumer, il n'a pas besoin de tisonnier, ne fait ni saleté, ni fumée, et est une grande économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Ecrivez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales — envoi franco de port.

PRIX : No 8, \$1.3 ; No 9, \$2.5

au comptant. Nous montons nos poêles gratis, vous n'avez pas de note de plomber à payer ; ou, alors, nous vous montons un de nos poêles No 8 dans votre maison pour \$5.00 sur commande et \$6.00 par an les deux années suivantes, après quoi le poêle devient votre propriété absolue.

Pour \$10.00, GENERATEURS A EAU CHAUDE, montés tout prêts à servir. CALORIFERES de toutes espèces pour chambres à coucher, chambres d'enfants, etc., etc.

The Montreal Gas Co'y
Bâtisse New-York Ltd.
Place d'Armes, MONTREAL



A MORISSE, TYP. MONT.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 136



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme Moïse Lord, Mme M Savarin, Mlle A Warrault, A Payette, A Raymond (Montréal), Mlle C Barde (Québec), E Bussière (St-Sauveur de Québec), Ed Cloutier, J D Thibault, L Trépanier (Fall River, Mass), T Hébert (Lawrence, Mass), Mlle M St Hilaire (Lewiston, Me), A Dion (Manchester, Mass), J Derbès (Nouvelle-Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mme Lord, 381 Panet, A Raymond, 298 St Denis (Montréal), Mlle E

Barde, rue St Paul (Québec), E Bussière, 63 Kirouac (St-Zaiveur de Québec), A Dion (Manchester, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Bains Laurentiens . . .

Bain de luxe dans de la magnifique eau cristalline qui coule continuellement.

Douche et nage, 25c
Enfants, - - 15c

Département des Bains Turcs ouvert jour et nuit.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

JOUR DES DAMES :—Le lundi matin et le mercredi après-midi.

QUELQUES NOMS EXOTIQUES

L'un des chefs de l'île de Tahiti porte le nom sonore de *Demstrgrfrwomldammfr*. Un chef indien de la tribu des Sais s'appelle : *Maikamischikiakik*, ce qui signifie Corbeau Noir. On a jadis pu lire dans les journaux du 12 septembre 1839 ce qui suit : S. M. le roi de Hollande, vient de nommer commandeur de l'ordre du lion néerlandais le Sultan de Djocjokarta (île de Java) *Hamankoeboewonosonopaitingabgurrachmansayd - Inpanotagomode*, Ve du nom. On se représente la facilité avec laquelle les sujets du Sultan criaient : "Vive, etc...!"

Madame et sa bonne.
—Mélanie, c'est dégoûtant, à la fin ! Il y a deux doigts de poussière sur les chaises du salon.
—Ce n'est pas étonnant, Madame, personne ne s'est encore assis dessus.

BON COMPAGNON DE ROUTE

Un flacon de *Baume Rhumal* est le meilleur compagnon qu'on puisse avoir en voyage, on est sûr avec lui de faire disparaître en rien de temps toute atteinte de rhume.

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Une brave dame assiste à la représentation d'un vaudeville désopilant ; la salle entière se tord et les interprètes eux-mêmes ont peine à tenir leur sérieux.
A la fin de la pièce, qui se termine par le mariage traditionnel, elle a ce mot de naïve et profonde philosophie :
—Maintenant, les voilà mariés : c'est fini de rire !

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines . . .

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement
POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE
\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers
No 35 Rue St-Jacques, Montréal
G. A. NANTEL,
Editeur-Propriétaire.
J. A. CARUFEL,
Administrateur.

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Au café.

Deux candidats qui n'ont aucune chance d'être élus cherchent en attendant le résultat du scrutin à quel jeu ils pourraient se livrer pour tuer le temps.

— Jouez aux échecs ! leur dit un ami plutôt rosse.

L'APRÈS-LAVERGNE
Photographes



N^o 360 RUE ST DENIS
TÉL BELL 7283 MONTREAL P. Q.
MARCHAND 843

Les gens du peuple ont des colères violentes qui passent vite, les gens du monde de douces rancunes qui durent longtemps. — ALBERT DELPIT.

Tel. Bell 784
Dr F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

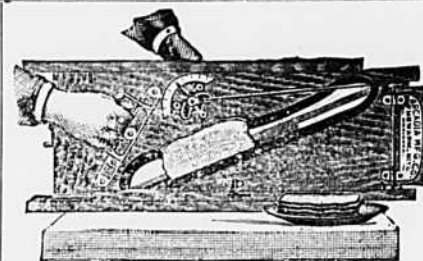
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

Ecurie de première classe

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Mme Gibou, concierge avenue des Champs-Elysées, donne son opinion sur les locataires du deuxième :

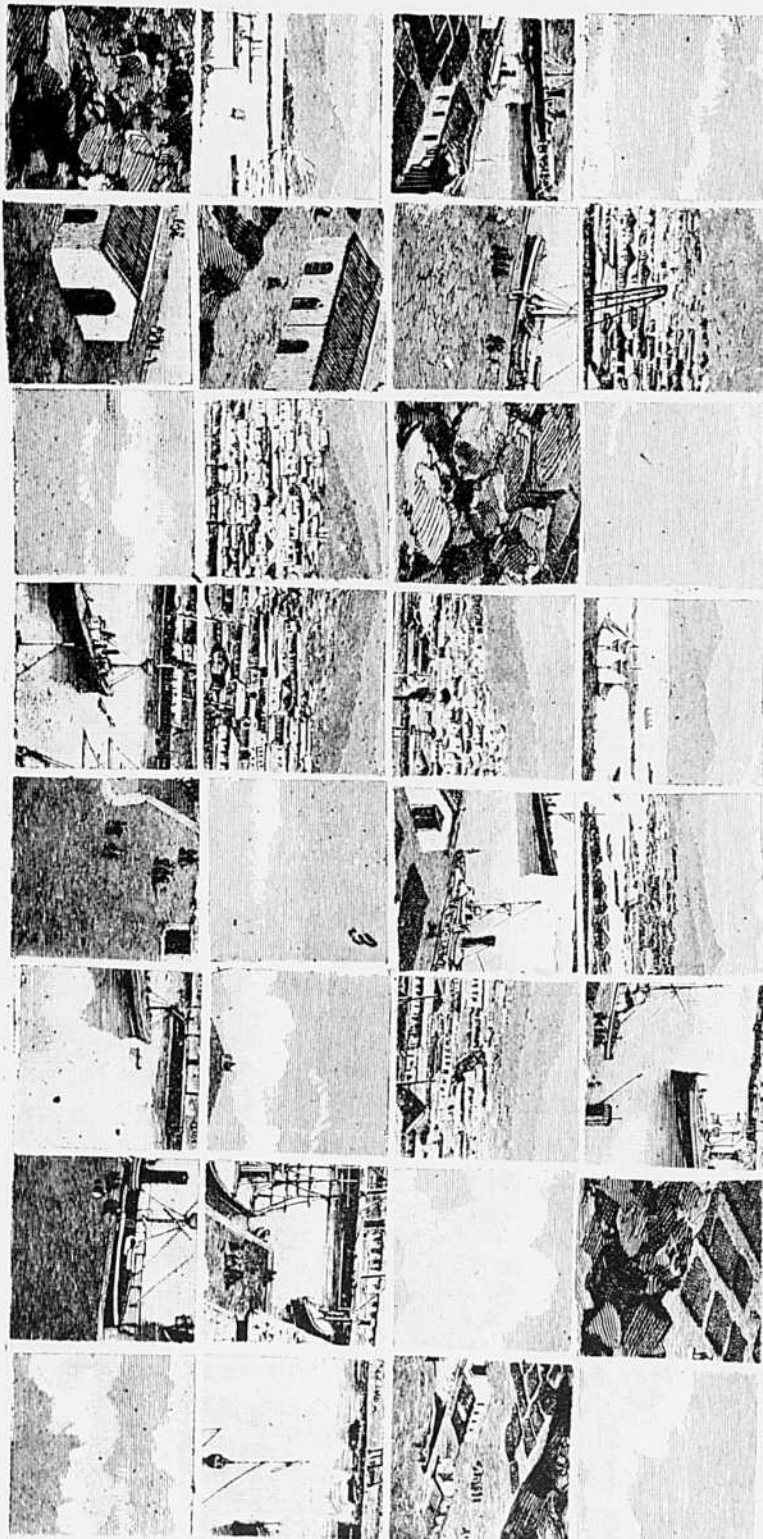
— En voilà qui s'entendent à jeter de la poudre aux yeux ! Ça dépense cent mille francs par an, pour faire croire que ça a de la fortune !



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .

L. J. A. SURVEYER, Quineailleur
6 Rue St-Laurent.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 138



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : PORT-ARTHUR (CHINE).

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 13 juillet, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centins en argent, au choix des gagnants.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux
ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle

TOUS

Les **Premiers Mercredis** du mois.

Prix du billet, **25 cents.**

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS **SIROP DU D^r CODERRE**

PILULES DE Noix Longues (Composées) **De McGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

M. Bébé finit de manger son dessert, et comme il l'a trouvé bon, il en redemande :

— Donne moi z'en encore un peu ! dit-il à sa mère.

— On ne dit pas : " Donne-moi z'en un peu," objecte celle-ci.

— Ah ! on ne dit pas ça ? fait Bébé ; eh bien ! donne-moi z'en... beaucoup !



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.